



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





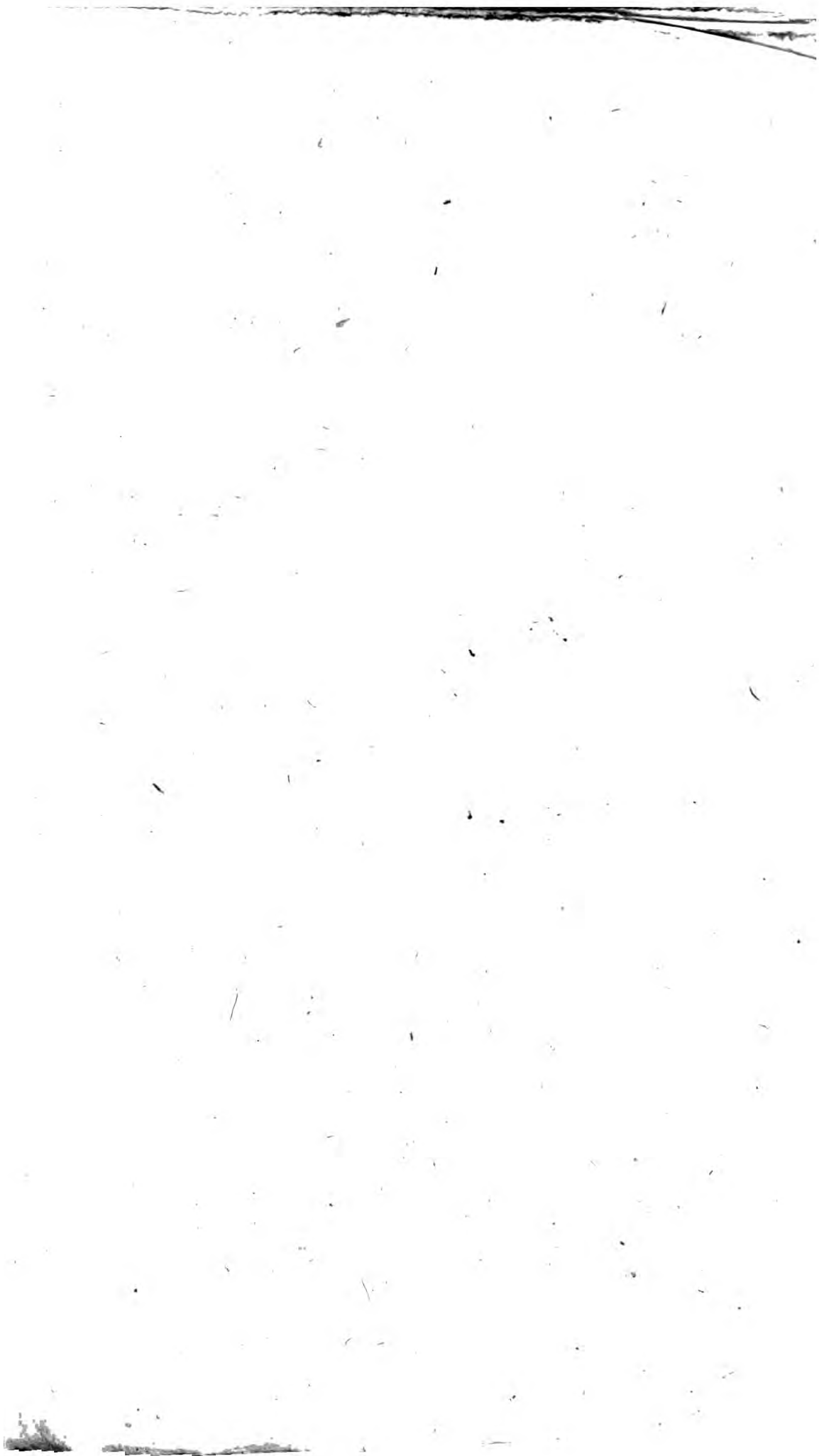
*Minto*

*Oeuvres*

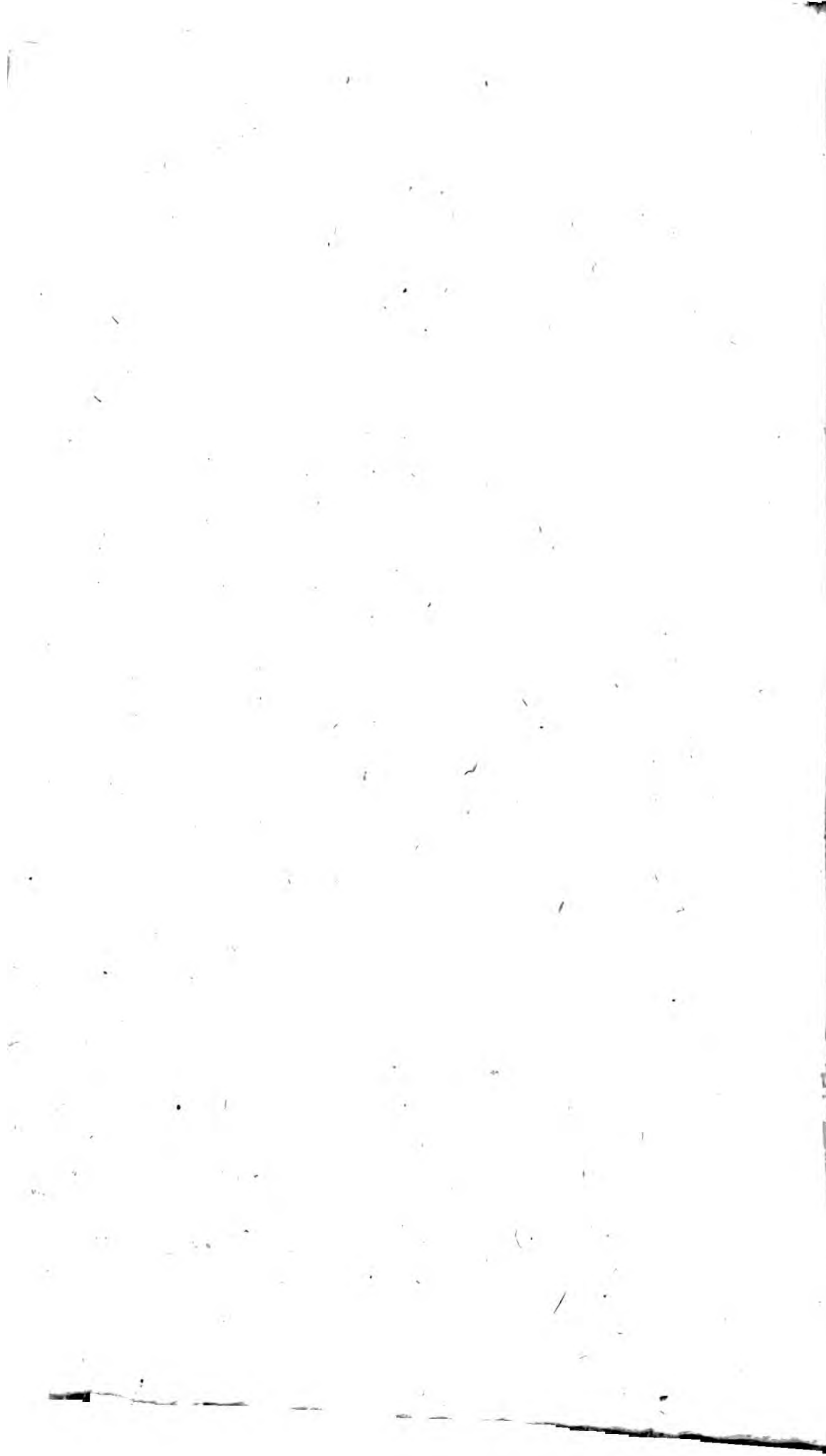
*J. Y.*

UNS. 168 d 32









# ŒUVRES

DE

MR. DE LA H\*\*\*\*.



STANDARD

11

STANDARD

Gilbert Elliot  
**ŒUVRES**

D E

**M<sup>R</sup>. DE LA H\*\*\*\*.**

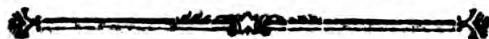
*revues & corrigées par l'auteur.*

—  
TOME SECOND.  
—



**Y V E R D O N ,**

De l'Imprimerie de la Société Littér. & Typog.



**M. DCC. LXXVII.**





ÉLOGE  
DE CHARLES V,  
ROI DE FRANCE.

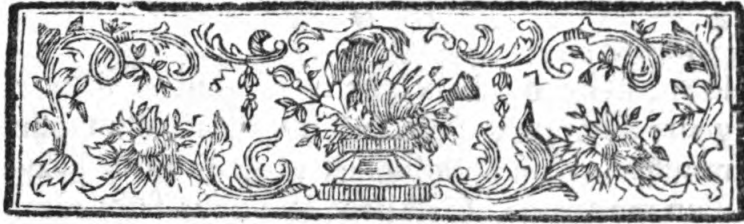
*Discours qui a remporté le prix de l'académie française en 1767.*

---

Vim temperatam Di quoque provehunt  
In majus. HORAT.

---





É L O G E  
DE CHARLES V.  
R O I D E F R A N C E .



**O**N a prostitué la louange. C'est une des usurpations du vice & de la médiocrité sur le talent & la vertu. La louange, pour avoir été prodiguée, est devenue suspecte; elle cesse de l'être, quand elle est le tribut de la postérité reconnaissante; il lui faut le sceau des âges pour la consacrer. Les mauvais princes ne sont loués après leur mort, que dans le moment des cérémonies funèbres. C'est à la vaine dignité de leurs cendres que s'adressent les derniers mensonges de la flatterie, qui s'éloigne ensuite de leur tombeau pour aller tromper leur successeur; & si les hommages qu'ils ont reçus, s'étaient jamais étendus plus loin, je n'aurais pas la force de commencer l'éloge d'un grand roi.

Un corps respectable qui a rappelé l'éloquence à l'une de ses plus nobles fonctions, celle de célébrer les hommes supérieurs, après avoir honoré

la mémoire de deux guerriers illustres dans un genre différent, d'un vrai magistrat, d'un grand ministre, d'un philosophe, propose enfin l'éloge d'un monarque. C'est peut-être nous faire entendre, que le monarque doit réunir, du moins en partie, tous ces talens divers dont dépend le sort des nations; qu'il doit rassembler sous ses regards la guerre & les loix, l'administration intérieure & étrangère, & qu'il doit avoir sur-tout ces vues générales & bienfaisantes qui sont la philosophie du trône. C'est à ces titres que Charles V a mérité l'hommage public qu'on lui décerne aujourd'hui.

Cet honneur ne peut pas sans doute émouvoir une cendre insensible. La faible voix de l'orateur ne pénétrera pas dans la tombe où repose depuis tant d'années ce roi toujours cher à la France; mais ne peut-on louer le mérite que pour lui-même? Il en a si peu besoin. Ah! c'est pour ceux qui savent le chérir ou l'imiter. Et quelle est l'âme froide qui entend sans émotion l'éloge du grand homme? Quel est le cœur dur qui n'écoute pas avec avidité l'histoire des bienfaits? Quel est le prince dont l'orgueil dédaignerait la reconnaissance des peuples, & ne désirerait pas d'en recevoir de pareils témoignages plusieurs siècles après sa mort?

Charles V se présente à nous sous le double aspect de restaurateur de la France, & de législateur. Il soutint & remplit également ces deux titres. Son nom seul suffit pour intéresser quiconque est né Français; mais j'ajouterai qu'il n'est aucun citoyen d'un Etat policé, dont je n'attirasse l'attention, si je lui disais: je vais vous parler

d'un homme qui fut nommé sage , & ce sage était roi.

P R E M I È R E P A R T I E.

LES premiers regards qu'il nous faut jeter sur la France , avant de parler du prince qui fut la rétablir , sont des regards de douleur. La naissance & la jeunesse de Charles furent placées dans les orages , entre deux époques fatales à la nation, les journées de Crécy & de Poitiers. Il fut témoin de la seconde qui rouvrit les plaies sanglantes qu'avait laissées la première , & parut les rendre mortelles, L'infortuné Jean II , qui n'eut que l'héroïsme d'un chevalier , au lieu des qualités d'un roi , est emmené captif à Londres , où ses ennemis admirent sa constance , en profitant de ses fautes. La moitié du royaume est envahie par cet heureux Edouard , pour qui le prince de Galles avait vaincu. La France démembrée a dans son sein un ennemi puissant & implacable tout prêt d'en dévorer les restes. Les fléaux domestiques se joignent à tant de désastres. Les habitans des campagnes , accablés par la guerre & par les exactions qu'elle entraîne , enhardis par les malheurs publics qui leur font espérer l'impunité , se soulèvent contre la noblesse avec toute l'insolence des esclaves & toute la férocité de ces siècles.

Les provinces déjà défolées par l'étranger , sont livrées à de nouveaux ravages & à une destruction plus affreuse. La terre , qui n'a plus ni moissons ni cultivateurs , est par-tout arrosée de sang



& couverte de cadavres. Par-tout on repousse la force par la force , & le meurtre par le meurtre , & l'on ne peut lire qu'avec des larmes l'histoire de ces tems malheureux , où ce royaume , devenu depuis si florissant , n'offrait dans toute son étendue qu'un vaste théâtre de brigandages , où l'on ne voit aucune borne ni aux calamités du plus faible , ni aux barbaries du plus fort.

C'est dans de telles conjonctures , que Charles en l'absence de son père , est déclaré régent à vingt & un ans. C'est au plus fort de la tempête qu'il est appelé à conduire le vaisseau de l'Etat. Entouré d'ennemis au-dehors , il en rencontre un dans sa famille , plus dangereux peut-être que tous les autres. C'était un de ces hommes , qui , nés sans aucune vertu , sans amour pour la gloire , & sans titres pour l'obtenir , sont d'autant plus à craindre , qu'ils peuvent hasarder tout sans rougir de rien ; un caractère vil & faux , qui dépourvu du talent de s'aggrandir , se servait de ses vices pour nuire & pour tromper ; un esprit fécond en expédiens , parce que les plus affreux lui étaient familiers ; moins adroit qu'audacieux dans ses artifices , entreprenant tout sans rien combiner ; prodigue de sermens , de parjures , de bassesses & de trahisons ; abhorré plutôt que craint de ses ennemis , & méprisé de ses complices. Tel était ce fameux Navarrois , nommé si justement *le Mauvais* , qui sera toujours en horreur à ceux qui craindraient de déshonorer la politique , en la confondant avec l'art des forfaits.

Il haïssait d'autant plus le dauphin , qu'il n'avait pu ni le tromper , ni le séduire. Il avait essayé

vainement de le détacher de son père , & s'était vu enveloppé dans ses propres pièges. Ses vues chimériques se portaient jusqu'au trône. Il fomentait les troubles de la capitale , livrée à des magistrats pervers , & à des citoyens factieux , qui paraissaient ne sentir les disgrâces publiques que pour en augmenter l'amertume , & en éloigner les remèdes.

C'est une chose remarquable , que la ressemblance qui se trouve , du moins dans les premières années de leur gouvernement , entre Charles V qui arracha la France aux Anglais , Henri IV qui la sauva des Espagnols & des Ligueurs , & Louis XIV qui la porta au plus haut point de splendeur & de gloire ; tous trois nés dans des tems d'égarement & de discorde , forcés d'abandonner leur capitale & de l'assiéger , pour y rentrer ensuite en triomphe , ne reçurent d'abord que des outrages de ce même peuple dont ils furent adorés depuis , & se virent obligés de le combattre avant de faire son bonheur.

Je me hâte de parcourir rapidement cette régence orageuse , où Charles , revêtu d'un pouvoir précaire , lutte pendant quatre ans contre la fortune des Anglais , contre les perfidies du roi de Navarre , contre un scélérat nommé Marcel , dont on connaît l'audace & la punition. Je ne m'arrête point à cette irruption d'Edouard , que Charles rendit inutile , & qui prépara le traité de Brétigny. Je ne rappelle même qu'à regret ce traité honteux & funeste dont il fallut racheter la liberté du roi de France , que Charles rejetta d'abord par amour pour son pays , & qu'ensuite

il accepta par amour pour son père. La rançon du roi Jean, qui ne fut pas payée toute entière, achève d'épuiser le royaume. Observateur trop scrupuleux peut-être d'un traité que l'Anglais n'exécutait pas, le monarque Français alla mourir à Londres, avec la réputation que l'infortune ne peut ôter à la vertu, & la sagesse se plaça sur un trône qu'avait ébranlé l'imprudence.

L'école du malheur est faite pour les âmes fortes. C'est une éducation pénible & violente qui accable un tempérament faible, & qui affermit un corps robuste. La France, au moment où Charles en devint le maître, n'avait plus de ressources que celles que le génie fait découvrir ou créer. Mais son roi, nourri dans l'adversité & dans le péril, avait acquis cette fermeté tranquille, qui laisse à l'âme toute sa force & à l'esprit toutes ses lumières. Combattu sans cesse par les hommes & par les événemens, il avait appris à les mettre également à profit. L'habitude d'une réflexion profonde lui avait fait appercevoir l'origine des fautes & des malheurs du gouvernement, & les moyens de les réparer. Enfin l'amour de la patrie, & cette commiseration si naturelle pour un peuple accablé & indigent, (car pourquoi ne croirions-nous pas que les sentimens vertueux entrent dans les projets du génie & encouragent ses efforts?) l'amour, dis-je, de son peuple & de sa patrie se fit sentir à cette âme courageuse, autant que l'intérêt de sa propre grandeur. Il vit toute l'étendue de ses devoirs, & il en accepta le fardeau; & avec une santé faible & altérée, qui ne lui laissait pas entrevoir une longue carrière, il

entreprit le grand ouvrage du rétablissement de la France, qu'à peine pouvait - il espérer d'accomplir.

Son premier soin est d'ordonner une diminution de subsides, sans laquelle le peuple ne met point de différence entre la guerre & la paix. Le commerce & l'agriculture également abandonnés, se raniment sous une administration sage & bienfaisante. Il sentit que le royaume pourrait bientôt réparer ses pertes, si l'on mettait en œuvre les mains qui savent le rendre fertile; qu'il fallait surtout prévenir ce découragement que produit la misère & qui la perpétue; & qu'il importait, après de si terribles disgrâces, de rassûrer une nation abattue & intimidée, en lui persuadant qu'elle pouvait encore retrouver la gloire, puisqu'elle retrouvait le bonheur.

Mais comment amener ce changement si heureux & si difficile? Comment repousser loin de la France désolée & languissante, un ennemi si puissant & si long-tems victorieux? Comment soulever ce poids d'infortunes accumulées pendant deux règnes? Tout moyen violent, tout effort extraordinaire aurait porté les derniers coups au royaume, & aurait achevé sa ruine. Il fallait pour son salut que Charles eut précisément le caractère & les talens qu'exigeait une situation si périlleuse, & dont aucun de ses prédécesseurs ne lui avait donné l'exemple. Il fallait cette politique tranquille & circonspecte, qui fait attendre du tems, ce que la force ne peut donner, qui ne pouvant heurter de front son ennemi, amasse & multiplie autour de lui les pièges où il pourra tom-

ber ; qui observe toutes les fautes , & qui n'en commet point ; qui emploie à reprendre ses forces le tems que l'ennemi perd en négligeant les siennes. Tel fut l'art de Charles V : art qui le mit fort au - dessus des deux Edouards plus habiles à vaincre qu'à gouverner.

Le monarque anglais comptait trop sur la faiblesse de la France , & n'en voyait pas assez les ressources. Il méprisait un ennemi qu'il fallait connaître , & qu'il ne fut pas prévenir ; il s'endormait dans la mollesse , tandis que Charles veillait en épiant la vengeance. D'un autre côté, le vainqueur de Poitiers accablait la Guienne du poids des impôts , aliénait des cœurs qu'il aurait dû ménager , violait les privilèges de ses barons , qu'il était dangereux d'irriter , dans un tems où ils étaient la force ou la terreur du Souverain. Il rejetait leurs plaintes en maître dur & superbe. Charles les reçut en roi & en politique ; il exerça avec grandeur les droits de la souveraineté , tandis qu'il s'affûrait les moyens de la soutenir.

Enfin l'instant arrive où il doit recueillir le fruit de quatre ans de soins & de prudence. Le prince de Galles est cité au tribunal du roi de France , la guerre est déclarée dans Londres à l'orgueilleux Edouard ; & pendant qu'il s'étonne de cette audace qu'il croit téméraire & impuissante , le comté de Ponthieu est saisi par le brave Châtillon , & réuni à la couronne. La Guienne , confisquée par un arrêt , est envahie par les armes. Soixante places sont forcées ou rendues. Les princes du sang de France soutenant l'honneur de ce grand nom , s'emparent du Limosin & de l'An-



goumois. Le prince noir ne se croit pas en sûreté dans Angoulême , & fuit pour la première fois devant les drapeaux français. Jamais révolution ne fut plus prompte & plus imprévue. Tous les ressorts de la politique de Charles étaient prêts depuis long-tems , & ne furent apperçus qu'au moment de leur effet ; & Edouard , qui ne les concevait pas encore , ne se consola de tant de pertes qu'en affectant le vain titre de roi de France, lorsqu'il y perdait ses conquêtes.

On devait s'attendre que l'Anglais , d'autant plus humilié de ses disgrâces qu'il les avait moins prévues , allait faire les plus grands efforts pour refaire sa gloire & ses avantages qui lui échappaient à la fois. Une armée nombreuse avait traversé la mer & se répandait dans la France : il est vrai qu'elle n'avait pas pour chef le héros de l'Angleterre. Londres voyait alors expirer à la fleur de son âge cet illustre fils d'Edouard , dont Charles V admira les vertus aimables qu'il savait égaler , & les talens rares qu'il combattit avec succès ; qui vit détruire à ses derniers momens l'ouvrage de ses victoires ; qui avait effacé la gloire de son père & parut emporter au tombeau la fortune de son pays.

Charles voit sans s'allarmer le terrible appareil de la vengeance des Anglais. Accablé de maladies continuelles , il ne pouvait être à la fois l'âme & le bras de la France ; il fallait que l'œil du Monarque rencontrât l'homme qui pouvait la défendre. C'est ici que Charles apprend à tous les souverains avec quelle circonspection , j'oserais dire avec quelle frayeur religieuse , ils doivent user du droit de



donner ces grandes places , émanations si importantes de la souveraineté. Qu'ils sont heureux quand ils ont souscrit au choix de la patrie & de la renommée ! Qu'ils sont à plaindre quand ils l'ont trompé ! Ne doivent - ils arrêter leurs yeux que sur ce qui les environne ? Le mérite est - il toujours si près d'eux ? Ne peut - il habiter que dans l'enceinte de leurs palais ? S'il n'a pour lui ni les avantages du hasard , ni les ressources de l'intrigue , ô rois ! il n'attend que vos regards , & vos regards ne le chercheraient pas ! vous avez dans vos mains le grand ressort des âmes , l'émulation , & vous négligeriez de vous en servir ! est-ce donc à ceux qui commandent aux hommes , d'ignorer l'art de les employer ! Quel est le prince dont le règne sera glorieux ? C'est celui qui , comme Charles V , aura dit à l'homme supérieur : viens , achevons l'ouvrage de la nature ; elle t'a donné des talens , je vais te donner ta place.

Il avait reconnu le général dans celui qui , pour le vulgaire , n'eût été qu'un guerrier courageux. Il l'avait d'abord opposé au roi de Navarre. Affermi dans son choix par le succès , il l'oppose à toutes les forces de l'Angleterre ; il le préfère même aux princes de son sang , quoique distingués par leurs exploits. Ce n'est qu'à du Guesclin qu'il veut confier la patrie.

Un choix si glorieux à ce guerrier , ne fut pas contredit par ceux-mêmes qui pouvaient être ses concurrents. Le tems des dangers & des malheurs est vraiment le règne du génie : à force d'être nécessaire , il cesse d'être méconnu ; l'intérêt d'être juste est alors le seul qu'on écoute ; & l'envie qui

n'est point consultée , attend en silence le jour de l'ingratitude. Mais le roi que nous louons, n'avait pas besoin pour être équitable , d'être averti par le péril. Les grands talens & les grands rois se recherchent & s'attirent. Il aimait du Guesclin ; il lui destinait la première dignité militaire. C'est dans ces mains victorieuses , qui venaient de couronner en Castille Henri de Transtamare , qu'il voulait remettre l'épée de connétable. Un simple gentilhomme fut élevé à ce rang qu'avaient illustré les Châtillons , les de Nesles , les Briennes & les Montmorencis. Il le refusa d'abord en guerrier modeste , il le reçut en sujet soumis , & l'exerça en héros.

Nous fera-t-il permis d'observer que la science d'évaluer les hommes est peut-être plus rare dans les grandes monarchies , que dans cet ancien gouvernement féodal qui joignait quelques avantages à beaucoup d'inconvéniens ? Les puissances plus multipliées , plus faibles & moins riches , payaient moins de troupes & recherchaient plus avidement le mérite qui peut y suppléer. L'adresse d'attirer dans son parti les talens connus , faisait une grande partie de la politique de ces siècles. Des dangers plus fréquens & des mœurs plus simples rendaient les princes plus attentifs & plus sensibles aux services , & la majesté fastueuse des cours n'avait pas mis tant d'intervalle entre le souverain qu'on trompe , & le mérite qu'on éloigne. Aujourd'hui que la constitution des Etats est plus affermie & plus robuste , il semble qu'on sente moins les fautes de la médiocrité & le besoin du génie ; il est confondu dans

l'immenfité d'un vaste empire , étouffé par la foule , avili par le luxe ; il s'arrête las & abattu dans une route femée d'obftacles & de dégoûts ; & ce ne font pas le plus fouvent les talens & les hommes qui manquent au choix du maître , c'est le choix du maître qui manque aux hommes & aux talens.

Le connétable attendu par la nation & redouté de l'Angleterre , ne trompa ni les craintes de l'une , ni les efpérances de l'autre. Idole des Français , chéri de ceux-mêmes de fes ennemis qui avaient affez de mérite pour sentir le fien ; né pour commander une armée , comme Charles pour gouverner un empire , il joignait à la valeur , à la franchife , vertus chevalerefques de fon tems , des talens qui n'en étaient pas. Il fut le premier en France affujettir à des combinaifons favantes & à des principes certains , les opérations militaires , livrées jufqu'alors à une audace aveugle & ignorante. Il donna peu de batailles & il connut la fcience d'une campagne ; illuftre en ce que la gloire de fes actions fut au - deffus de fes dignités ; heureux en ce qu'il vécut fous un prince qui fut le connaître & le récompenser ; remarquable en ce qu'il mit un roi fur le trône , & qu'il servit le fien fans que l'un ni l'autre fut ingrat.

Charles , instruit par l'expérience & les réflexions , lui avait recommandé fur-tout d'éviter une action générale & décisive qui pouvait expofer l'Etat. Crécy & Poitiers lui avaient appris à ne pas confier le fort du royaume à la feule valeur de cette gendarmerie brillante & indisciplinée , qui favait mieux combattre qu'elle ne favait

vaincre. La bravoure impétueuse du connétable se soumit aux grandes vues de Charles. Le génie du général fut d'accord avec la sagesse du roi, & c'est l'éloge de ce dernier.

Nous ne suivrons point le cours des exploits de du Guesclin, qui, dans un siècle d'ignorance & dans l'enfance de l'art, donne le modèle de cette campagne savante & célèbre, le chef-d'œuvre du plus grand de nos généraux dans un siècle de lumières. L'ascendant des Français ne se dément plus; le soldat qui se fie à son général & à lui-même, est bien près d'être vainqueur. Les nouveaux efforts des Anglais ne font que leur préparer de nouveaux affronts. Par-tout ils sont dissipés ou détruits. Le Poitou, la Saintonge & l'Aunis, qui portaient à regret le joug de la domination étrangère, reçoivent avec transport l'heureux guerrier qui les rend à la France. Charles défarme cet infatigable Navarrois qu'il avait trop épargné, fait ses places & ses trésors en Normandie, & reçoit son hommage & son serment en méprisant l'un & l'autre.

Mais il méditait contre l'Anglais une vengeance plus éclatante, & qu'il ne dut qu'à son génie. Ses regards s'étendaient sur tout. Il vit la marine languissante & négligée depuis Saint-Louis, & il se proposa de la tirer de ses ruines. L'empire de la mer n'avait pas alors sans doute cette influence si puissante qu'il dut avoir ensuite, depuis que le nouveau monde est devenu l'ambition & la richesse de l'ancien; que la balance du commerce est en quelque sorte celle des Etats; que l'on calcule la possibilité des succès par les dépenses qu'ils

doivent coûter , & qu'il faut des amas d'or pour renverser avec le fer les murailles & les bataillons. Mais Charles s'indignait avec justice que les Anglais tentassent de continuelles invasions dans la France , & que la France ne reportât pas à son tour la terreur & les ravages chez ses implacables ennemis. Il voulut régner sur les deux élémens , il voulut avoir une flotte puissante qui garantît nos côtes, en menaçant celles de l'étranger , & il le peut. Les obstacles & les dépenses n'effrayèrent point son activité , & son économie habile & prévoyante lui avait préparé des ressources. Bientôt les ports de la Normandie retentissent des apprêts de cet armement. Les bienfaits & les récompenses du prince encouragent les travaux & l'émulation. Ses lumières président à la construction des vaisseaux. L'Angleterre voit ces préparatifs effrayans & n'a pas le tems de les prévenir. La flotte française se porte successivement dans le comté de Kent , à l'isle de Wigth , à Plimouth , semblable à ces orages qui parcourent rapidement un horizon immense , & multiplient de tous côtés les traces de la dévastation & de la terreur. Les Français exercent ces tristes vengeances que le droit de la victoire semblait autoriser contre des ennemis qui avaient tant de fois abusé de leurs avantages. Les Anglais s'arment en foule pour arrêter la destruction & défendre leurs foyers. Mais malheureux par-tout , ils tombent sous le glaive ou dans les chaînes , & l'Angleterre épouvantée croit voir dans ces désastres un présage sinistre pour le règne de son nouveau monarque. C'est dans ce moment qu'elle venait de perdre cet Edouard III ,  
qu'elle

qu'elle a compté parmi ses plus grands rois , qui connut les faveurs de la fortune & ses retours ; qui avait commencé par accabler la France & fini par la redouter ; qui , après avoir vécu dans la gloire , vieillit dans l'avilissement & les faiblesses , & mourut dans l'abandon.

A quel point Charles V avait changé la face du royaume ! il l'avait vu épuisé de défenseurs & de trésors ; & cinq corps d'armée répandus dans les provinces poursuivaient de tous côtés nos ennemis , leur enlevaient leurs possessions & assuraient les nôtres. Les richesses qui suffisaient à l'entretien de tant de troupes & à celui des forces navales , n'étaient dues qu'à ce talent si rare & si nécessaire dans un prince , d'éclairer l'administration des finances , & non pas à des exactions odieuses. Son épargne était le fruit de ses soins & non la dépouille de l'indigence. Le traité de Brétigny avait livré le tiers de la France aux Anglais , & douze ans après ils n'y possédaient plus que Calais & Bordeaux. Ils avaient même perdu cette belle province d'Aquitaine , l'héritage de leurs rois. La réputation qui suit les succès & qui les fait naître , avait relevé le nom Français dans l'Europe , & le rendait formidable à ses ennemis. Une flotte victorieuse dominait sur les mers , protégeait notre commerce & défendait nos ports ; & depuis les extrémités de la Navarre jusqu'aux isles qui bordent l'Angleterre , tout avait plié devant les Français qui avaient un général & un roi. Si quelques hommes trop frappés de la gloire militaire , regrettaient que Charles n'ait pas joint ce titre brillant à tant de titres qui l'honorent , qu'ils se souvien-



ment que deux rois guerriers avaient perdu le royaume, & qu'un roi sage l'a sauvé. Que ferait-il arrivé, si ce prince s'était aveuglément soumis aux préjugés de son tems, qui ne distinguant point assez les rois des anciens chefs de Barbares, faisaient consister leur principal mérite à s'exposer comme un soldat à la tête d'une armée? Que devenait la France, si son souverain avait eu le caractère de Jean II, & la destinée qui en fut la fuite? Les braves de son siècle l'auraient loué sans doute, mais la postérité aurait-elle honoré en lui le restaurateur d'une nation?

Quand il n'aurait fait que tirer la France de l'état d'abaissement où elle était; quand au milieu de tant de dangers & du tumulte de la guerre, il n'eût pas trouvé les moyens & les momens d'extirper les abus destructeurs, qui, comme un poison secret, dévorent la substance des Etats, il aurait encore des droits à notre reconnaissance, & un rang distingué parmi les rois. Mais nous n'avons vu que la moitié de son ouvrage. Son caractère distinctif, (& c'est celui des hommes rares,) était cette intelligence vaste & rapide qui voit partout ce qui manque & ce qui pourrait être suppléé, & qui suffit à la fois au travail de produire & à celui de perfectionner. Parmi les fonctions royales, il en est dont la gloire doit être nécessairement partagée; il en est dont l'honneur appartient tout entier au prince qui fait penser & vouloir. C'est dans cette belle partie des devoirs du trône que nous allons suivre Charles V, & il s'offre à nous un grand spectacle, l'âme d'un monarque méditant le bonheur des hommes.

## SECONDE PARTIE.

Si les peuples ne prononcent pas le nom de leurs rois sans être frappés de respect, le philosophe ne peut contempler leurs devoirs sans être frappé de terreur. Quand cette grande pensée a failli son âme, elle le remplit & l'agite long-tems, & l'humanité entière paraît devant lui. Il voit une foule immense d'hommes qui vivent sous le regard d'un seul, & qui attendent de lui le bonheur qu'ils méritent en échange de leurs droits qu'ils ont abandonnés. Ils se font tous soumis à lui; il s'est donné tout entier à eux, & l'on ne saurait trop dire de quel côté est le plus grand fardeau. C'est à lui que s'adressent tous les hommages; mais c'est à lui que s'adressent toutes les plaintes publiques & secrètes. L'honneur de ce qui s'est fait de glorieux sous ses ordres lui appartient; mais le blâme du mal qu'il n'a pas empêché tombe sur lui. Aucune de ses actions, aucune de ses paroles n'est indifférente. Il ne peut être injuste sans être parjure, car il a promis la justice; & s'il lui arrive comme à tous les hommes de se tromper, son erreur s'étend & se multiplie dans les siècles.

Le tems où a vécu Charles, est tel qu'on doit lui savoir gré des fautes qu'il n'a pas commises, autant que du bien qu'il a fait. Des coutumes grossières établies jadis par des conquérans barbares, & non encore rédigées, mêlées de quelques notions du droit romain mal interprété, formaient une jurisprudence bizarre, où rien n'était clair & décidé, que la tyrannie des nobles &

l'oppression du peuple. L'ignorance générale qui s'étendait jusqu'aux ministres des loix, jettait encore des ténèbres sur leur administration. Les droits de l'humanité étaient partout méconnus, les droits de la guerre étaient affreux. Tout ce qui distinguait une certaine classe d'hommes, c'est cet esprit de chevalerie qui élevait l'âme & mettait du moins dans les mœurs une sorte de noblesse, au lieu de cette douceur qui est le fruit des arts & des lumières. Cet héroïsme des chevaliers faisait une loi de la clémence & de la générosité envers l'ennemi, & un crime de la mauvaise foi; & c'est être voisin de la vertu que d'avoir senti la honte de tromper, & l'honneur d'être humain & bienfaisant.

Les passions sont ingénieuses même dans les tems d'ignorance & l'intérêt est le trait de ressemblance où se reconnaît l'esprit humain dans tous les siècles. Quelque informe que fût la justice que l'on rendait alors au peuple, l'avidité avait pourtant trouvé les moyens de la rendre dispendieuse, & l'art de faire payer la chicane était déjà fort avancé. Un des premiers actes d'autorité de Charles V fut de réprimer ces vexations aussi injurieuses à la dignité des tribunaux, qu'odieuses aux citoyens. Nous avons encore l'ordonnance où il met des bornes à la longueur & aux frais des procédures, & restraint cette multitude dont tout l'emploi est de les prolonger & de les embarrasser. Il veut sur-tout que la justice soit prompte & gratuite pour l'indigent qu'elle doit protéger, & qu'elle achève d'accabler, si elle est lente & coûteuse. Il fixe le salaire des gens de

loi ; car il a toujours manqué à l'humanité l'établissement qui lui ferait le plus d'honneur ; celui d'un certain nombre d'hommes , qui , avec une fortune médiocre & un grand courage , consacraient leur étude & leur travail à défendre la fortune , l'honneur & la vie de leurs citoyens , sans autre salaire que la reconnaissance publique , & les regrets du pauvre après leur mort.

Les soins de Charles se portaient en même tems sur un autre abus non moins funeste , je veux dire l'altération de ces signes arbitraires , qui , représentant tous les biens & portant le nom du prince , doivent être aussi invariables , que sa parole est sacrée. Il les approcha de leur première valeur qu'on avait rabaisée beaucoup dans les besoins de l'Etat. Il sentit combien il était dangereux d'employer un pareil remède qui détruit cette confiance , le fondement nécessaire de toute société. Il fut d'autant plus pressé à guérir ce mal toujours contagieux , que le commerce était un des objets sur lesquels il exerça le plus l'esprit réformateur qui caractérise son gouvernement. Ce n'est pas que cet échange des denrées & des productions de tous les climats , si utile & si fructueux pour tous , lorsqu'il est bien entendu , eût alors des moyens aussi vastes & aussi multipliés qu'il les eut depuis , lorsqu'on eut acquis un nouveau monde. Ce grand arbre du commerce qui ombrage aujourd'hui & enrichit tant de peuples , n'avait pas étendu ses rameaux aussi loin & ne portait pas d'aussi beaux fruits ; mais le sage monarque ne l'en cultiva pas avec moins d'attention. Il pensait que l'encouragement le plus solide

qu'on pût donner aux commerçans, c'était la liberté. Persuadé qu'il fallait mettre sous les yeux de ses sujets les exemples & les avantages de l'industrie, il appellait les étrangers dans ses ports par toute sorte de franchises & d'exemptions. Il crut avec raison que la circulation plus abondante & l'émulation qu'ils produisaient, étaient pour le prince d'un prix plus réel, que les impositions qui les gênaient auparavant, & dont le royaume souffrait, sans que le trésor public en fût accru. C'est dans le même principe qu'il augmenta les privilèges de tous les négocians français. L'estime qu'il témoigna pour leurs travaux, les leur rendait plus doux & plus chers, & ses bienfaits les rendaient plus faciles.

Mais s'il eut jamais besoin de toute la pénétration d'un législateur & de toute la vigilance d'un roi, ce fut sur-tout lorsqu'il entreprit de réformer la perception des deniers publics. Rien ne fait mieux voir les inconvéniens presque inévitables attachés à un grand empire, que ce cri de douleur & de reproche que les peuples ont élevé dans tous les tems contre les abus cruels qui leur rendent la levée des tributs insupportable. On peut croire ces plaintes exagérées; mais en les réduisant beaucoup, il en reste assez pour gémir. Et comment, en jettant les yeux sur tant de millions d'hommes contribuables, ne pas croire que l'exacteur peut impunément trouver sa proie partout où le prince demande un subside? Combien de fois la voix de l'opprimé doit se perdre & être repoussée avant d'arriver jusqu'au trône? Par combien de moyens que la fraude invente & que



la sagesse du maître ne peut deviner, l'or, qui doit être porté au dépôt de l'État, s'arrête-t-il souvent dans les canaux par où il passe? L'intérêt d'éclairer tant d'abus peut-il être égal à l'intérêt d'en profiter? Et l'art de la finance compliqué pendant des siècles, n'est-il pas comparable à la langue hiéroglyphique qui cachait au peuple les mystères des prêtres Égyptiens? Sully, le grand Sully, avouait qu'il ne le connaissait pas tout entier, & l'histoire nous le représente déjà comme une science inextricable dès le règne de Charles V. Les calamités publiques avaient encore augmenté le désordre; car c'est toujours lorsque l'indigence est au comble, que les déprédations ont plus de prétextes & de moyens. Le monarque eut le courage de contenir & réprimer les administrateurs des finances au moment où il en avait le plus de besoin. Dans les extrémités les plus pressantes, où tant d'autres princes auraient vendu leurs peuples à l'avidité des traitans, pour avoir de quoi repousser l'ennemi, il dédaigna ces honteuses ressources, & en chercha dans son génie qui s'accordassent avec son amour pour ses sujets. Il porta le flambeau dans ce dédale d'iniquités; il en punit plusieurs, en prévint d'autres, & coupa une des racines du mal, en écartant de ce ministère des hommes à qui leur rang & leurs fonctions semblaient en interdire l'approche, & qui par un traité infâme s'étaient rendus protecteurs des coupables, en partageant le profit de leurs crimes. Il se fit rendre un compte exact de ceux qui devaient être chargés de la collection des impôts; il observa leur conduite, &



la régla par les plus sages ordonnances. Il ne détruisit pas tous les maux sans doute ; & qui l'aurait pu ? mais c'était beaucoup de les adoucir ; & la reconnaissance de son peuple fut à la fois la preuve & le prix de ses soins. Il ne trouva pas ce système aujourd'hui tant cherché , qui , en réduisant à des opérations simples & lumineuses la perception des revenus du prince , augmenterait les richesses publiques , & diminuerait les charges des particuliers. Ce serait là le chef - d'œuvre de l'administration. Mais si Charles V n'a pas été jusques - là , avons nous le droit de le lui reprocher ?

Il luttait contre les obstacles en tout genre , & son règne n'est qu'un combat perpétuel contre l'étranger qui menaçait ses Etats , & contre les fléaux qui les désolaient. La barbarie de ces siècles avait trouvé le secret funeste de rendre la paix plus affreuse que la guerre. La discipline féroce de ces nombreuses armées toujours subsistantes , qui défendent & fatiguent un royaume , n'avait pas encore été établie pour ces troupes passagères levées dans le besoin , & congédiées dès qu'elles étaient inutiles. Ces soldats devenus brigands , accoutumés à la licence & au pillage , rassemblés sous les ordres des plus hardis d'entr'eux , se déclaraient les ennemis de toutes les nations au moment où elles n'en avaient plus. Nourris de rapines & de sang , payés par les peuples qui achetaient à prix d'argent une sûreté précaire , quelquefois exterminés , ils avaient toujours des successeurs moins effrayés de leur punition , qu'avidés de dépouilles & de brigandage. Nous rou-

giffons en voyant ce qu'ont été nos ancêtres , en voyant ces mœurs féroces , dignes des Hordes les plus sauvages & des Arabes du désert. Souvenons-nous que c'est à quelques hommes tels que Charles V , que nous devons ce que nous sommes aujourd'hui , & apprenons à respecter l'ouvrage du génie.

Charles aperçut la source de ces horribles défords qui empoisonnaient les douceurs de la paix , dans ceux que l'on tolérait pendant la guerre pour flatter l'humeur avide & indépendante de la soldatesque , & sur-tout dans le privilège que s'arrogeait le premier aventurier courageux de se faire chef d'une compagnie qu'il cherchait ensuite à enrichir par des crimes. Il jugea qu'on ne pouvait trop assujettir aux loix ces hommes armés du glaive qui peut en rompre le joug ; & la police militaire fut le fruit de ses réflexions. Il défendit qu'on levât des compagnies sans une permission expresse du prince , & cette permission devait être le prix des services. Il voulut que les chefs nommés par lui , fussent responsables de la conduite de leurs soldats , & il contint les uns & les autres par des réglemens sévères qui mirent le peuple à l'abri des violences. Cet ordre introduit pour la première fois dans nos armées , & l'une des principales causes des prospérités de son règne , fut perfectionné dans la suite sur le modèle qu'il en avait tracé. Toute législation demande à être affermie & achevée par le tems , & c'est sur-tout en ce genre que le grand homme travaille pour les siècles.

Nous ne devons pas oublier une coutume conf-

tante dont Charles ne s'écarta jamais , & qui peint son caractère. Voulait-il statuer quelque chose sur la jurisprudence? Il assemblait les magistrats. S'agissait-il de commerce? Il appelait les négocians. Était-il question d'ordonnances militaires? il consultait les guerriers. Il s'éclairait toujours des lumières des autres , & décidait par les siennes. Il n'est peut-être point de marque plus sûre de supériorité ; car l'homme faible craint toujours de paraître gouverné par autrui , & les pensées d'autrui sont stériles pour l'homme médiocre qui ne pense point.

Mais sa propre expérience lui tint lieu de tous les conseils , lorsqu'il porta cette fameuse loi devenue fondamentale , qui avançait de sept années la majorité des rois , fixée auparavant à vingt-un ans. C'est un des monumens de sa prudence encore subsistant. Il connaissait le danger de laisser trop long-tems dans un royaume une autorité passagère , qui n'a pas toujours les intérêts de l'autorité permanente ; & il savait que le mal que peuvent faire les rois , est toujours moindre que celui qu'on peut faire en leur nom.

En préparant à ses successeurs une puissance plus assurée & plus tranquille , il fut défendre la sienne propre & celle des loix , contre des usurpations d'autant plus dangereuses, qu'elles avaient un prétexte sacré. Des ministres de l'église poussés par un esprit d'intérêt & d'ambition qu'elle défavoue , évoquaient souvent à leur tribunal des causes qui , n'intéressant que la fortune ou la vie des citoyens , & non pas leur conscience , appartenaient aux magistrats séculiers. Ces appels

éternifiaient les procès , & faifaient naître des exactions & des injuftices. Charles , plein de zèle pour une religion fainte , ne voulut pas qu'elle devint un objet de plainte & de fcandale pour le peuple qui ne doit que la bénir & la refpecter. Il refferra dans de juftes bornes la jurifdiction du Sacerdoce fi digne de vénération , lorsqu'il n'exerce que le règne de Dieu , mais qui femble avertir les hommes de la juger , lorsqu'il affecte un autre empire.

Toute oppreffion étoit odieufe à ce roi qui aimait fon peuple. Il étendit les effets de fa bonté jufques fur cette nation , qui parait , en déteftant toutes les autres , leur avoir donné le droit de la rejeter de leur fein ; qui a été cruelle , & qui a fouffert des cruautés ; qui a puisé dans la profcription & dans la mifère les leçons de l'induftrie , & qui a fini par s'enrichir au milieu des peuples qui la maudiffent. Quelques Juifs , qui femblaient n'avoir embraffé notre religion que pour la déshonorer , croyaient fe rendre agréables à leurs nouveaux frères , en devenant les perfécuteurs de leurs compatriotes. Ils élevaient tous les jours contre ces malheureux de nouvelles accusations , toujours reçues avec avidité par le peuple qui ne juge point , & adoptées légèrement par des juges qui étoient peuple. Le monarque , qui doit la juftice à tous , la rendit à ces infortunés. Il ordonna , & cette loi fuffirait pour faire connaître l'efprit qui régnaît alors , que les juifs ne fuflent pas condamnés fans preuve. Ce n'eft pas fans demander pardon à l'humanité , que je loue un roi d'avoir défendu qu'on fût injufte , & d'avoir rem-

pli le premier de ses devoirs ; mais les devoirs changent de forme & d'espèce avec les tems. Le philosophe voit le grand homme placé dans son siècle entre les lumières & les ténèbres , & il le juge sur ce qu'il a ôté aux unes & ajouté aux autres. Si nous étions portés à nous enorgueillir de nos progrès ; si nous félicitant du chemin que nous avons fait dans la carrière de la raison , nous ne regardions pas avec assez de respect les hommes courageux qui nous en ont ouvert l'entrée , en arrachant les ronces qui la fermaient ; c'est alors que le philosophe aurait droit de nous dire : “ Eh !  
„ d'où naît donc votre orgueil ? Pourquoi vous  
„ regardez-vous avec tant de complaisance dans  
„ la route que l'on vous a tracée , au lieu de songer à la poursuivre ? Pensez - vous donc avoir  
„ tout fait ? Charles avançait son siècle , & vous  
„ retardez le vôtre. Charles , dans un règne  
„ trop court , & dans des tems trop grossiers , a  
„ donné des loix sages , lorsqu'à peine on connaissait des loix. Et vous , quatre cent ans après  
„ lui , entourés de lumières & de secours , avez-vous perfectionné votre législation ? C'est en  
„ vain que la raison vous crie , qu'en empruntant  
„ une jurisprudence étrangère , il fallait pour  
„ vous la rendre propre , ou la concilier avec  
„ vos traditions locales & vos coutumes antiques , ou les lui sacrifier ; que le code d'un peuple éclairé doit former un tout aussi parfait que  
„ peut l'être l'ouvrage des hommes , & où l'on  
„ ne trouve ni interprétations arbitraires , ni contradictions absurdes : voilà le vœu général  
„ de vos meilleurs citoyens. L'avez-vous rem-

„ pli? Songez-vous à le remplir? Et que vous  
 „ fert que votre langue soit la langue de l'Eu-  
 „ rope, & que vos chef-d'œuvres fassent ses plai-  
 „ sirs? Que vous servent tant de connaissances,  
 „ si ce n'est pas à porter au plus haut degré de  
 „ perfection ce qui rend une nation heureuse  
 „ & respectable, les loix?

Il est doux pour ces esprits paisibles, occupés dans la retraite des arts qui élèvent l'âme & embellissent la vie, de trouver dans l'histoire leur goût justifié par l'exemple des hommes célèbres. Charles aimait les lettres. Il encouragea le petit nombre de ceux que l'on appelait alors savans, c'est-à-dire qui avaient l'amour de la science, & n'en avaient pas l'idée, & qui, dans des tems plus heureux, auraient su la connaître & l'acquérir. Les prospérités de son règne permirent à la nation de développer dans quelques poésies encore informes la gaieté qui fait son caractère, & qui dicta les ouvrages de nos premiers écrivains. Il rassembla plus de livres qu'aucun de ses prédécesseurs n'en avait eu; & on le regarde comme le fondateur de cet immense dépôt des productions de l'esprit humain, que le travail augmentera d'un côté, tandis que la raison en retranchera de l'autre, & dans lequel on peut se représenter l'erreur & le mauvais goût entourés de monumens innombrables, & la vérité & le génie qu'on distingue à peine, appuyés sur quelques chef-d'œuvres. On doit rappeler ici pour l'honneur des lettres, ce mot si connu de Charles V, que la France doit être heureuse & florissante tant que la science y fera en honneur.



On oppose avec plaisir ce sentiment d'un monarque illustre aux déclamateurs chagrins qui pensent ou feignent de penser que les lettres ont corrompu les peuples, parce qu'elles n'ont pu guérir tous leurs maux. On l'oppose encore aux hommes orgueilleux & jaloux, qui blessés en secret d'une gloire qu'on ne peut acheter, & dont on n'hérite pas; voudraient anéantir le règne de l'éloquence & de la raison.

La vie d'un grand roi appartient toute entière au genre humain. S'il a commis une faute, si cette faute a été éclatante, sur-tout si elle a été réparée, c'est une instruction pour la postérité: elle doit à ce titre entrer dans son éloge. L'adulation la dissimulerait; mais ce n'est pas à elle à sentir ni à louer ce qui est grand. Oui, ne craignons pas de le dire, Charles fut injuste une fois; mais il reconnut & corrigea son injustice, & ce trait est digne d'achever le tableau de sa gloire.

Du Guesclin, au moment où il fut nommé connétable, avait demandé pour toute grace, que, quelques discours qu'on pût tenir contre lui, le prince, avant de rien décider, daignât du moins l'entendre lui-même. Cette prière est un pressentiment remarquable; elle montre que le grand homme apperçoit l'envie d'aussi loin qu'il en est apperçu. Charles, sur la fin de son règne, irrité contre le duc de Bretagne dont le penchant pour les Anglais n'était que trop manifeste, avait résolu de confisquer son duché: & nous n'entreprendrons point de juger cette démarche condamnée par plusieurs historiens, & justifiée par d'autres. Toutes ces discussions de la politique &

de la juridiction féodale , le plus souvent obscurcies à dessein par les apologistes des deux partis , trompent notre curiosité & nos jugemens. Quoiqu'il en soit , le connétable , chargé de cette guerre entreprise contre son souverain , ne l'approuva pas en effet ; mais dans le conseil où le roi demanda les avis , il ne s'expliqua que par un silence respectueux. La calomnie qui ne pouvait lui reprocher ses paroles , interpréta son silence. On feignit de craindre que du Guesclin ne fût d'intelligence avec le duc de Bretagne , & ne sacrificât le roi de France. La malignité qui fait si bien ressembler au zèle , fit voir le royaume en danger , & la trahison prête à éclater. Le roi fut ému , entraîné , & la disgrâce de du Guesclin décidée. Elle ne fut pas longue. L'impulsion étrangère que Charles avait suivie , céda aux réflexions de sa sagesse & aux mouvemens de sa générosité. Le guerrier vertueux , outragé par un reproche de perfidie qu'il avait si peu mérité , avait renvoyé sur le champ les marques de sa dignité au maître dont il était méconnu. Deux princes du sang royal vont de la part du monarque les rapporter à du Guesclin. Ils lui rendent cette épée de connétable , annoblie dans ses mains , & si terrible aux ennemis. Ils avouent que le roi a été trompé & qu'il lui rend justice. Le héros se défend quelque tems , il craint un second effort de la calomnie. Les princes insistent & l'intérêt de l'Etat l'emporte. Le monarque a fléchi son sujet. Qui des deux était le plus grand ? O majesté des rois ! combien tu t'élèves en t'abaissant devant la vertu !

Pourquoi faut-il que nous mêlions des regrets & des larmes au plaisir de l'admiration ? Pourquoi faut-il que la mort d'un bon roi ait encore des droits à nos louanges ? Qu'elles sont tristes & amères ! la carrière de Charles fut trop tôt bornée. Le ciel, qui lui prodigua ses dons, ne lui assigna que peu de jours pour en jouir. Une langueur secrète attribuée à un poison lent, & qui du moins en eut les effets funestes, l'avertissait à chaque instant d'une fin prochaine, & marqua le terme de ses années dans l'âge où les hommes ont toute la force de la maturité. Les germes du trépas qui se développaient dans son sein, n'ôtèrent rien de son courage. Plus il sentait défaillir sa vie, plus il se hâta de la remplir de grandes actions, & d'en consacrer les restes à son peuple.

Lorsqu'il vit approcher la mort, il avait déjà recueilli toute sa prudence pour rassurer le royaume qui allait être abandonné à un enfant. La régence était réglée & restreinte, & la forme du gouvernement fixée. Prêt à se séparer de ses sujets qui lui avaient toujours été si chers, il voulut leur laisser une dernière marque de son amour, en abolissant une partie des tributs qu'il n'avait jamais imposés qu'à regret, & qu'ils avaient toujours payés sans murmure. Il signa cet édit quelques heures avant d'expirer. Ses dernières paroles furent des vœux pour son peuple, & son dernier instant fut un bienfait.

Une idée accablante & terrible s'offre à moi, & doit s'offrir sans doute à tous les esprits. Nous avons vu Charles V travailler vingt ans au bonheur de la France. Hélas ! quel en fut le fruit ?

O

O inévitables révolutions des choses humaines! O destinées des hommes, déposées dans les mains d'un homme! Charles meurt, & tout est changé. Il meurt; & ce que la sagesse, la constance & la modération avaient fait, la démence, l'ambition, la férocité l'ont détruit. Ah! s'il eût été donné à ce prince de lire dans l'avenir; si dans l'instant de sa mort, où il se consolait sans doute d'être si-tôt enlevé à son peuple, par la pensée du bien qu'il avait fait, il eût pu prévoir les malheurs affreux qui allaient accabler la France! Si cette scène effrayante de défaites & d'horreurs s'était ouverte devant ses yeux prêts à se fermer! . . . .

Mais détournons les nôtres du tableau de ces infortunes qu'un autre Charles fut réparer. La machine des grands Etats ne s'affermirait & ne se fixe dans un sûr équilibre qu'après de violentes secousses, & sous les coups de l'adversité. O mes concitoyens! quelques disgrâces passagères n'ébranleront point votre courage. Vous ne perdrez jamais cette fierté nationale, le principe de l'héroïsme & du succès; vous entendrez l'ombre de Charles V qui vous crie: " Français, si vous

„ n'avez pas été invincibles, vos ennemis le

„ font-ils? Quelle nation doit avoir plus de fer-

„ meté dans les revers, que celle qui se connaît

„ tant de ressources? Quel peuple doit être

„ moins effrayé de ses défaites, que celui qui fut

„ tant de fois vainqueur? Avez-vous éprouvé

„ plus de maux que ceux qui m'ont précédé &

„ qui m'ont suivi? Venez, descendez dans ces

„ tombes augustes où mon brave connétable est

„ placé à côté du roi qui fut son ami, où j'ai vu

34 *ÉLOGE DE CHARLES V.*

„ descendre Turenne , où j'attendais Villars.  
„ Venez jurer à tous ces héros , à moi , de jamais  
„ vous défier de votre courage ni de votre for-  
„ tune ; & que ces grands noms & le mien , ré-  
„ pétés fans cesse parmi vous , soient l'aiguillon  
„ de votre valeur , le présage de vos prospérités ,  
„ & le signal de vos victoires.



# ÉLOGE

DE FRANÇOIS

DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FENELON,

*ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAY,*

*PRÉCEPTEUR DES ENFANS DE FRANCE.*

*Discours qui a remporté le prix de l'académie française en 1771.*

---

*Non illum Pallas, non illum carpere livor possit. OVID.*

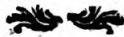
---







**ÉLOGE**  
**DE FRANÇOIS**  
**DE SALIGNAC**  
**DE LA MOTTE-FÉNELON.**



**P** A R M I les noms célèbres qui ont des droits aux éloges publics & aux hommages des peuples, il en est que l'admiration a consacrés, qu'il faut honorer sous peine d'être injustes, & qui se présentent devant la postérité, environnés d'une pompe imposante & des attributs de la grandeur; il en est de plus heureux, qui réveillent dans les cœurs un sentiment plus flatteur & plus cher, celui de l'amour; qu'on ne prononce point sans attendrissement, qu'on n'oublierait pas sans ingratitude; que l'on exalte à l'envi, non pas tant pour remplir le devoir de l'équité, que pour se livrer au plaisir de la reconnaissance; & qui, loin de rien perdre en passant à travers les âges, recueillent sur leur route de nouveaux honneurs, & arriveront à la dernière postérité,

précédés des acclamations de tous les peuples & chargés des tributs de tous les siècles.

Tels sont les caractères de gloire qui appartiennent aux vertus aimables & bienfaisantes & aux talens qui les inspirent. Tels sont ceux du grand homme que la nation célèbre aujourd'hui par la voix de ses orateurs & sous les auspices de sa première Académie. Fénelon est parmi les gens de Lettres ce qu'Henri IV est parmi les rois. Sa réputation est un dépôt conservé par notre amour, & son panégyriste, quel qu'il soit, est surpassé d'avance par la sensibilité de ceux qui l'écoutent. Il n'est peut-être aucune classe d'hommes à qui l'on ne puisse offrir son éloge, & qui ne doive s'y intéresser. Je dirai aux littérateurs, il eut l'éloquence de l'âme & le naturel des anciens; aux ministres de l'église, il fut le père & le modèle de son peuple; aux controversistes, il fut tolérant, il fut docile; aux courtisans, il ne rechercha point la faveur, & fut heureux dans la disgrâce; aux instituteurs des rois, la nation attendait son bonheur du prince qu'il avait élevé; à tous les hommes, il fut vertueux. il fut aimé. Ses ouvrages furent des leçons données par un génie ami de l'humanité à l'héritier d'un grand empire. Ainsi je rapprocherai l'histoire de ses écrits de l'auguste éducation qui en fut l'objet. Je le suivrai de la gloire à la disgrâce, de la cour à Cambrai, sur le théâtre de ses vertus épiscopales & domestiques; & je puis remarquer d'avance, comme un trait rare & peut-être unique, que l'honneur d'être compté parmi nos premiers écrivains, qui suffit à l'ambition des plus beaux génies, est le moindre de Fénelon.

## P R E M I E R E P A R T I E .

Entre les avantages que Fénelon dut à la nature ou à la fortune, à peine faut-il compter celui de la naissance. Un homme tel que lui devait répandre sur ses ancêtres plus d'illustration qu'il n'en pouvait recevoir. Un hasard plus heureux peut-être, c'était d'être né dans un siècle où il pût prendre sa place. Cette âme douce & tendre, toute remplie de l'idée du bonheur que peuvent procurer aux nations policées les vertus sociales & les sacrifices de l'intérêt & des passions, se ferait trouvée trop étrangère dans ces tems d'ignorance & de barbarie où l'on ne connaissait de prééminence que la force qui opprime, ou la politique qui trompe. Sa voix se fût perdue parmi les clameurs d'une multitude grossière & dans le tumulte d'une cour orageuse. Ses talens eussent été méconnus ou ensevelis. Mais la nature le plaça dans un tems de lumière & de splendeur. Lorsqu'après des études distinguées qui annonçaient déjà tout ce qu'il ferait un jour, après les épreuves nécessaires pour être admis aux honneurs du sacerdoce, il parut à la cour de Louis XIV, la France était à son époque la plus brillante. Le trône s'élevait sur des trophées & ne foulait point les peuples. Le monarque entouré de tous les arts, était digne de leurs hommages, & leur offrait son règne pour objet de leurs travaux. L'activité inquiète & bouillante du caractère français, long-tems nourrie de troubles & de discordes, semblait n'avoir plus pour aliment que le désir de plaire au héros couronné, qui dai-

gnait encore être aimable. L'ivresse de ses succès & les agrémens de sa cour avaient subjugué cette nation sensible qui ne résiste ni aux graces ni à la gloire. Les sentimens qu'il inspirait étaient portés jusqu'à un excès d'idolâtrie dont l'Europe même donnait l'excuse & l'exemple. Tout était soumis & se glorifiait de l'être. Il n'y avait plus de grandeur qu'aux pieds du trône, & l'adulation même avait pris l'air de la vérité & le langage du génie.

Fenelon apportant au milieu de la cour la plus polie de l'univers des talens supérieurs, des mœurs douces, des vertus indulgentes, devait être accueilli par tout ce qui avait assez de mérite pour sentir le sien, & attirer les regards d'un maître à qui nulle espèce de mérite n'échappait. Dès l'âge de dix-neuf ans, il s'était essayé dans le ministère de la parole évangélique, & avait réussi après Bossuet & Bourdaloue. Ses succès même avaient été si brillans, que son oncle, le marquis de Fénelon, homme de mœurs sévères & d'une probité respectée, craignit que le jeune apôtre ne se livrât trop aux impressions d'une gloire mondaine, & l'obligea de se renfermer dans les fonctions les plus obscures d'un état dont tous les devoirs sont également sacrés. Il fallut, dans l'âge où l'on est avide de succès & plein du sentiment de ses forces, que ce génie naissant ralentît son essor & descendît de sa hauteur. Cette première épreuve qui était pénible, parut cependant ne pas coûter beaucoup à sa docilité naturelle. Il étudia tous les exercices de la religion & de la piété sous la conduite du supérieur de saint Sulpice. Mais ceux qui

le voyaient obéir, le jugèrent bientôt digne de commander. On crut pouvoir confier à sa jeunesse une place qui semblait demander de la maturité, celle de supérieur des *Nouvelles Catholiques*. C'étaient pour la plupart de jeunes personnes arrachées à l'hérésie (\*), & qu'il fallait affermir dans une croyance qui n'était pas celle de leurs pères. Pour cet emploi sans doute on ne pouvait mieux choisir. Personne n'était plus capable que lui de tempérer l'austérité de sa mission en faveur d'un sexe délicat & sensible, près de qui le don de persuader ne peut guère être séparé de celui de plaire, & à qui le législateur de l'Évangile n'a jamais adressé que des paroles de grace, de clémence & de paix. Là commencèrent à se développer les qualités apostoliques de Fénelon. C'est alors qu'il composa le traité *de l'Education des Filles*, & celui *du Ministère des Pasteurs*, premières productions de sa plume. Le bruit de ses travaux vint jusqu'aux oreilles de Louis XIV, d'autant plus flatté de ce genre de succès, qu'il croyait sa gloire intéressée à effacer jusqu'aux derniers vestiges du Calvinisme. C'est à regret, c'est

(\*) L'auteur a sans doute voulu dire à leur religion; car le mot d'hérésie nous paraît fort impropre, & Mr. D. L. H\*\*\* ne l'a sans doute employé, que parce qu'il est consacré par la Sorbonne, & usité dans le pays où il a écrit. Le terme d'arrachées est plus juste & énergique. Il signifie *persécution, violence, conversion forcée*. L'auteur a raison de dire, que c'était une espèce de consolation pour ces pauvres jeunes personnes arrachées à leur religion, d'être tombées entre les mains de l'humain, du compatissant, du sensible Fénelon.



en gémissant , que pour ne pas trahir la mémoire de Fénelon , je rappelle ici des violences odieuses exercées contre des sujets paisibles qu'on pouvait ramener par la tolérance , ou du moins contenir par l'autorité. Je ne recherche point le triste plaisir d'accuser les mânes d'un monarque illustre. En déplorant ces abus horribles dont je suis forcé de parler , je ne les impute ni au prince qui fut séduit , ni à la religion qui les défavoue , ni à la nation qui les déteste. Mais je ne dois pas omettre l'un des plus beaux traits de la vie de Fénelon , celui qui décela le premier toute la bonté de son âme & la supériorité de ses lumières. Le roi le charge d'une mission dans la Saintonge & dans l'Aunis ; mission , il faut bien le dire , qui devait comme les autres être soutenue par les armes & escortée de soldats. Qu'il ait eu horreur de cet affreux ministère , ce n'est pas là ce que j'admire. Était-il donc le seul qui éprouvait un sentiment si juste & si naturel ? Ferons-nous cette injure à une nation telle que la nôtre , de croire que lui seul connut alors l'humanité ? Non , mais lui seul la défendit. Hélas ! il est si commun d'être humain par caractère & cruel par principe ! on ne connaît que trop cette pitié stérile & barbare qui plaint les malheureux qu'elle immole. Ce n'était pas celle de Fénelon. Une sensibilité profonde & éclairée , qui , lorsqu'il s'agit de morale , devient une raison sublime , l'élevait alors au-dessus de son siècle , & lui faisait voir les suites funestes de ce système d'oppression. Il déclare qu'il ne se chargera point de porter la parole divine , si on lui donne des soutiens qui la désho-

norent , & qu'il ne parlera au nom de Dieu & du roi , que pour faire aimer l'un & l'autre. Ce courage de la vérité en imposa aux préjugés & au pouvoir. Deux provinces , graces à ses soins , furent préservées du fléau de la persécution qui en accablait tant d'autres. Lui seul offrit à la religion des conquêtes dignes d'elle & de lui. D'autres se contentèrent de gémir en exécutant des ordres rigoureux ; d'autres eurent des remords ; lui seul eut de la vertu.

S'il est pour l'homme vertueux une récompense qui puisse le toucher après le témoignage de son propre cœur , c'est l'amitié de ceux qui lui ressemblent , & c'est le tribut que recueillit Fénelon en réparaisant à Versailles. Les Beauvilliers , les Chevreuse , les Langeron , parurent s'honorer du titre de ses amis. Les belles ames se jugent , s'entendent & se recherchent. Ces hommes rares se faisaient respecter par une conduite irréprochable & des connaissances étendues , dans une cour où les principes de l'honneur & l'élévation du caractère entraînent au moins pour quelque chose dans les talens de plaire & les moyens de s'aggrandir. Content de leurs suffrages , heureux dans leur société , Fénelon négligeait d'ailleurs tout ce qui pouvait l'avancer dans la carrière des dignités ecclésiastiques. Il les méritait trop pour les briguer. Il est bien rare que les distributeurs des graces , même en reconnaissant le mérite , aillent au - devant de lui. La vanité veut des clients , & l'intérêt veut des créatures. Fénelon recommandé par la voix publique , allait pourtant être nommé à l'évêché de Poitiers ; il était

même inscrit sur la feuille. Mais ses concurrens mirent plus d'art à le traverser, qu'il n'en mit à se maintenir. Il fut rayé, & déjà s'ouvrait devant lui un autre champ de gloire & de travaux. L'éducation du petit-fils de Louis XIV devenait un objet de rivalité entre tout ce que la cour avait de plus éminent en mérite. Beauvilliers, gouverneur du jeune prince, devait désirer un associé tel que Fénelon. Louis XIV crut Beauvilliers & la renommée, & Fénelon fut chargé de former un roi.

L'orgueil peut être flatté d'un pareil choix ; l'ambition peut s'en applaudir. Combien les sentimens qu'éprouve Fénelon sont plus nobles & plus purs ! Cette âme enflammée de l'amour des hommes va donc travailler pour leur bonheur ! elle pourra faire passer dans l'âme d'un prince ce feu sacré qui l'anime elle-même, & qui semblable au feu de Vesta qui assurait jadis les destins de Rome, tant qu'il brûlait sur les autels, assurerait de même le bonheur des empires, s'il brûlait toujours dans le cœur des souverains ! combien Fénelon se croit heureux ! ses pensées ne feront point vaines, & ses vœux ne feront point stériles. Tout ce qu'il a conçu & désiré en faveur du genre humain, va germer dans le sein de son auguste élève, pour porter un jour des fruits de gloire & de prospérité. Il va se faire entendre à cette âme neuve & flexible ; il la nourrira de vérités & de vertus. Il y imprimera les traits de sa ressemblance. Voilà le bonheur dont il jouit. Telle était, s'il est permis de s'exprimer ainsi, telle était la pensée du créateur, quand il dit : *faisons l'homme à notre image.*

Plein de ces grandes espérances , il embrasse avec transport les laborieuses fonctions qui vont occuper sa vie. Cesser d'être à soi , & n'être plus qu'à son élève ; ne plus se permettre une parole qui ne soit une leçon , une démarche qui ne soit un exemple ; concilier le respect dû à l'enfant qui fera roi , avec le joug qu'il doit porter pour apprendre à l'être ; l'avertir de sa grandeur pour lui en tracer les devoirs , & pour en détruire l'orgueil ; combattre des penchans que la flatterie encourage , des vices que la séduction fortifie ; en imposer par la fermeté & par les mœurs au sentiment de l'indépendance si naturel dans un prince ; diriger sa sensibilité & l'éloigner de la faiblesse ; le blâmer souvent sans perdre sa confiance ; le punir quelquefois sans perdre son amitié ; ajouter sans cesse à l'idée de ce qu'il doit , & restreindre l'idée de ce qu'il peut ; enfin , ne tromper jamais ni son disciple , ni l'Etat , ni sa conscience : tels sont les devoirs que s'impose un homme à qui le monarque a dit , je vous donne mon fils , & à qui les peuples disent , donnez-nous un père.

A ces difficultés générales se joignaient des obstacles particuliers qui appartenaient au caractère du jeune prince. Avec des qualités heureuses , il avait tous les défauts qui résistent le plus au frein de la discipline ; un naturel hautain qui s'offensait des remontrances & s'indignait des contradictions ; une humeur violente & inégale qui se manifestait tantôt par l'emportement , tantôt par le caprice ; une disposition secrète à mépriser les hommes , qui perçait à tout moment : voilà ce que l'instituteur eut à combattre , & ce que lui

feul peut-être pouvait surmonter. Il y avait deux écueils également à craindre pour lui, & où viennent échouer presque tous ceux qui se condamnent à élever la jeunesse, c'était ou de céder par lassitude & par faiblesse à des penchans si difficiles à rompre, ou d'aigrir & de révolter sans retour une âme si prompte & si fière, en la heurtant avec trop peu de ménagement. Mais Fénelon ne pouvait pas être dur, & il fut n'être pas faible. Il n'ignorait pas que dans tous les caractères il y a une impulsion irrésistible dont on ne peut briser le ressort, mais que l'on peut tromper & détourner par degrés en la dirigeant vers un but. Le duc de Bourgogne avait l'âme impérieuse & pleine de tous les désirs de la domination. Son maître fut tourner cette disposition dangereuse au profit de l'humanité & de la vertu. Sans trop blâmer son élève de se croire fait pour commander aux hommes, il lui fit sentir combien son orgueil se proposait peu de chose, en ne voulant d'autre empire que celui dont il recueillerait l'héritage, comme on hérite du patrimoine de ses pères, au lieu d'ambitionner cet autre empire fait pour les âmes vraiment privilégiées, & fondé sur les talens qu'on admire & sur les vertus qu'on adore. Il s'emparait ainsi de cette âme dont la sensibilité impétueuse ne demandait qu'un aliment. Il l'enivrait du plaisir si touchant que l'on goûte à être aimé, du pouvoir si noble que l'on exerce en faisant du bien, de la gloire si rare que l'on obtient en se commandant à soi-même. Lorsque le prince tombait dans ces emportemens dont il n'était que trop susceptible, on laissait passer ce moment



d'orage où la raison n'aurait pas été entendue. Mais dès ce moment tout ce qui l'approchait avait ordre de le servir en silence & de lui montrer un visage morne. Ses exercices même étaient suspendus ; il semblaient que personne n'osât plus communiquer avec lui , & qu'on ne le crût plus digne d'aucune occupation raisonnable. Bientôt le jeune homme épouvanté de la solitude , troublé de l'effroi qu'il inspirait , ne pouvant plus vivre avec lui ni avec les autres , venait demander grace & prier qu'on le réconciliât avec lui-même. C'est alors que l'habile maître , profitant de ses avantages , faisait sentir au prince toute la honte de ses fureurs , lui montrait combien il est triste de se faire craindre & de s'entourer de la consternation. Sa voix paternelle pénétrait dans un cœur ouvert à la vérité & au repentir , & les larmes de son élève arrosaient ses mains. Ainsi c'était toujours dans l'âme du prince qu'il prenait les armes dont il combattait ses défauts : il ne l'éclairait que par le témoignage de sa conscience , & ne le punissait qu'en le faisant rougir de lui-même. Cette espèce de châtement est sans doute la plus salutaire : car l'humiliation qui nous vient d'autrui est un outrage ; celle qui vient de nous est une leçon.

Il n'opposait pas un art moins heureux à la légèreté de l'esprit & aux inégalités de l'humeur. La jeunesse est avide d'apprendre , mais se lasse aisément de l'étude : un travail suivi lui coûte , il coûte même à la maturité. Fénelon , pour fixer l'inconstance naturelle de son disciple , semblait toujours consulter ses goûts que pourtant il faisait naître. Une conversation qui paraissait amenée



fans deffein , mais qui toujours en avait un , réveillait la curiosité ordinaire à cet âge , & donnait à une étude nécessaire l'air d'une découverte agréable. Ainsi passaient fucceffivement sous les yeux toutes les connaissances qu'il devait acquérir , & qu'on faisait ressembler à des graces qu'on lui accordait , dont le refus même devenait une punition. L'adresse du maître mettait de l'ordre & de la fuite dans ce travail , en paraissant n'y mettre que de la variété. Le prince s'accoutumait à l'application & sentait le prix du savoir. Un des secrets de l'instituteur était de paraître toujours le traiter en homme & jamais en enfant. On gagne beaucoup à donner à la jeunesse une haute opinion de ce qu'elle peut faire. Elle vous croit aisément quand vous lui montrez de l'estime. Cet âge n'a que la candeur de l'amour propre , & n'en a pas les défiances.

A des soins si sagement ménagés & si constamment suivis , que l'on joigne la douceur attirante & affectueuse de Fénelon , sa patience inaltérable , la flexibilité de son zèle & ses inépuisables ressources quand il s'agissait d'être utile , & l'on ne sera pas surpris du prodigieux changement qu'on remarqua dans le jeune prince , devenu depuis l'idole de la cour & de la nation. Oh ! si nous pouvions réveiller du sommeil de la tombe les générations ensevelies , ce serait à elles de prendre la parole , de tracer le portrait de ce prince , qui serait vraiment l'éloge de Fénelon.

„ C'est lui , diraient-elles , dont l'enfance nous  
 „ avait donné des allarmes , dont la jeunesse  
 „ nous rendit l'espérance , dont la maturité nous  
 „ transporta

„ transporta d'admiration , dont la mort trop  
„ prompte nous a coûté tant de larmes. C'est  
„ lui que nous avons vu si affable & si accessible  
„ dans sa cour , si compatissant pour les malheu-  
„ reux , adoré dans l'intérieur de sa maison , ami  
„ de l'ordre , de la paix & des loix. C'est lui  
„ qui , lorsqu'il commanda les armées , était le  
„ père des soldats , les consolait dans leurs fa-  
„ tiges , les visitait dans leurs maladies ; c'est  
„ lui dont l'âme était ouverte à l'attrait des  
„ beaux arts , aux lumières de la philosophie ,  
„ lui qui fut le bienfaiteur de La Fontaine ; c'est  
„ lui que nous avons vu verser sur les misères  
„ publiques des pleurs qui nous promettaient de  
„ les réparer un jour. Hélas ! les nôtres ont  
„ coulé trop tôt sur ses cendres ; & quand le  
„ Grand Louis fut frappé dans sa postérité de  
„ tant de coups à la fois , nous avons vu descen-  
„ dre dans le cercueil l'espoir de la France &  
„ l'ouvrage de Fénelon.

Ce qui peut achever l'éloge du maître & du dis-  
ciple , c'est le tendre attachement qui les liait l'un  
à l'autre , & qui ne finit qu'avec leur vie. Le duc  
de Bourgogne voulut toujours avoir pour ami &  
pour père son respectable instituteur. On ne lit  
point sans attendrissement les lettres qu'ils s'écri-  
vaient. Plus capable de réflexion , à mesure qu'il  
avançait en âge , le prince se pénétrait des prin-  
cipes de gouvernement que son éducation lui  
avait inspirés , & l'on croit que s'il eût régné , la  
morale de Fénelon eût été la politique du trône.  
Ce prince pensait , ( du moins il est permis de le  
croire en lisant les écrits faits pour l'instruire , ) il

penfait que les hommes , depuis qu'ils ont secoué le joug de l'ignorance & de la superstition , sont dignes de ne plus porter que celui des loix dont les rois justes sont les vivantes images ; que les monarques ayant dans leurs mains les deux grands mobiles de tout pouvoir , l'or & le fer , & redevables au progrès des lumières du progrès de l'obéissance , en doivent d'autant plus respecter les droits naturels des peuples qui ont mis sous la protection du trône tout ce qu'ils ne peuvent plus défendre ; que l'autorité qui n'a plus rien à faire pour elle-même , est comptable de tout ce qu'elle ne fait pas pour l'Etat ; qu'on ne peut alléguer aucune excuse à des peuples qui souffrent & qui obéissent ; que les plaintes de la soumission sont sacrées , & que les cris du malheur , s'il sont repoussés par le prince , montent au trône de Dieu ; qu'il n'est jamais permis de tromper ni ses sujets ni ses ennemis , & qu'il faut , s'il est possible , ne faire sentir aux uns & aux autres ni trop de faiblesse , ni trop de puissance ; que toutes les nations étant fixées dans leurs limites , & ne pouvant plus craindre ni méditer ces grandes émigrations qui jadis ont changé la face de l'univers , la fureur de la guerre est une maladie des rois & de ministres dont les peuples ne devraient ressentir ni les accès , ni les fléaux ; qu'enfin , excepté ces momens de calamité où l'air est infecté de vapeurs mortelles , & où la terre refuse le tribut de ses moissons , excepté ces jours de désastre marqués par les rigueurs de la nature , dans tout autre tems , lorsque les hommes sont malheureux ; ceux qui les gouvernent sont coupables.

Telles sont les maximes répandues en substance dans les *Dialogues des morts*, ouvrage rempli des notions les plus saines sur l'histoire, & des vues les plus pures sur l'administration; dans les *directions de la conscience d'un roi*, que l'on peut appeller l'abrégé de la sagesse & le catéchisme des princes; mais sur-tout dans le *Télémaque*, chef-d'œuvre de son génie, l'un des ouvrages originaux du dernier siècle, l'un de ceux qui ont le plus honoré & embelli notre langue, & celui qui plaça Fénelon parmi nos plus grands écrivains.

Son succès fut prodigieux, & la célébrité qu'il eût, n'avait pas besoin de ces applications malignes qui le firent rechercher encore avec plus d'avidité, & laissèrent dans l'âme de Louis XIV des impressions qui ne s'effacèrent point. La France le reçut avec enthousiasme, & les étrangers s'empressèrent de le traduire. Quoiqu'il semble écrit pour la jeunesse, & particulièrement pour un prince, c'est pourtant le livre de tous les âges & de tous les esprits. Jamais on n'a fait un plus bel usage des richesses de l'antiquité, & des trésors de l'imagination. Jamais la vertu n'emprunta pour parler aux hommes, un langage plus enchanteur, & n'eut plus de droits à notre amour. Là se fait sentir davantage ce genre d'éloquence qui est propre à Fénelon; cette onction pénétrante; cette élocution persuasive; cette abondance de sentiment qui se répand de l'âme de l'auteur, & qui passe dans la nôtre; cette aménité de style qui flatte toujours l'oreille & ne la fatigue jamais; ces tournures nombreuses où se développent tous les secrets de l'harmonie périodique, & qui pourtant ne fem-

blent être que les mouvemens naturels de sa phrase, & les accens de sa pensée; cette diction toujours élégante & pure qui s'élève sans effort, qui se passionne sans affectation & sans recherche; ces formes antiques qui sembleraient ne pas appartenir à notre langue, & qui l'enrichissent sans la dénaturer; enfin cette facilité charmante, l'un des plus beaux caractères du génie, qui produit de grandes choses sans travail, & qui s'épanche sans s'épuiser.

Quel genre de beautés ne se trouve pas dans le Télémaque? L'intérêt de la fable, l'art de la distribution, le choix des épisodes, la vérité des caractères, les scènes dramatiques & attendrissantes, les descriptions riches & pittoresques, & ces traits sublimes, qui, toujours placés à propos & jamais appelés de loin, transportent l'âme & ne l'étonnent pas.

Il avait formé son goût sur celui des anciens, c'est-à-dire, que la trempe de son esprit se trouvait analogue à celle des meilleurs écrivains de la Grèce & de Rome; car l'étude & la méthode ne servent qu'à mettre nos sentimens en principes; & c'est toujours notre caractère qui anime notre style, & qui lui donne son empreinte. En observant de près quel est ce caractère dans l'auteur du Télémaque & dans ses illustres modèles, on trouvera que c'est une sensibilité exquise du cœur & des organes. Il ne faut pas se méprendre à ce mot. Ce n'est point cette chaleur apprêtée qui couvre d'expressions vives & de figures violentes des idées communes ou fausses, comme un acteur médiocre gesticule avec force & pousse de grands cris,



fans être ému & fans émouvoir. La sensibilité dont je parle résulte à la fois d'une âme prompte à s'affecter & d'un esprit prompt à appercevoir ; c'est celle qui ne résistant point à l'impression des objets , les rend comme elle les a reçus , fans songer à leur ajouter rien , mais aussi fans leur rien ôter ; qui gardant des traces fidèles de ce qu'elle a éprouvé , se trouve toujours d'accord avec ce qu'ont éprouvé les autres , & leur raconte leurs sensations ; c'est elle qui laisse tomber une larme au moindre cri , au moindre accent de la nature , mais qui demeure l'œil sec à toutes les contorsions de l'art ; qui dans ce qu'elle compose , donne aux lecteurs plus de plaisir qu'ils ne lui supposent de mérite , leur inspire plus d'intérêt que d'admiration , & se rapprochant toujours d'eux , les attache toujours d'avantage ; c'est elle qui fit les vers de Racine , qui prête tant de charmes aux tendresses de Tibulle , & même à la négligence de Chaulieu ; c'est elle enfin qui répandit sur les écrits de Fénelon des couleurs si douces & si aimables , & qui nous y rappelle fans cesse , comme nous sommes rappelés vers une société qui nous charme , ou vers l'ami qui nous console.

Le discours qu'il prononça dans l'académie lorsqu'elle le reçut parmi ses membres , la lettre qu'il lui adressa sur la poésie , *les Dialogues sur l'éloquence* , font autant de monumens de la plus belle littérature & de la critique la plus lumineuse. Il est impossible , en les lisant , de ne pas aimer les anciens ; la poésie , les arts , & sur-tout de ne pas l'aimer lui-même. Mais cet amour qu'il inspire à ses lecteurs , n'a-t-il pas un peu égaré ceux qui



ont voulu regarder le Télémaque comme un poème épique ? C'est dans l'éloge même de Fénelon , c'est en invoquant ce nom cher & vénérable qui rappelle les principes de la vérité & du goût , qu'il faut repouffer une erreur que fans doute il condamnerait lui - même. Ne confondons point les limites des arts , & ressouvenons-nous que la prose n'est jamais la langue du poète. Il suffit pour la gloire de Fénelon, qu'elle puisse être celle du génie.

Le Télémaque dérobé à la modestie de l'auteur, comme tous ses autres écrits, lui donnait une renommée qu'il ne cherchait pas ; l'archevêché de Cambrai qu'il n'avait pas demandé , le mettait au rang des princes de l'église , & l'éducation du duc de Bourgogne achevée , au rang des bienfaiteurs de l'Etat , lorsqu'une déplorable querelle, que son nom seul pouvait rendre fameuse , vint troubler son heureuse & brillante carrière , & versa les chagrins dans son cœur & l'amertume sur ses jours.

Arrêtons-nous un moment avant d'entrer dans ces tristes détails , & considérons le sort de l'humanité. Comment cet homme si aimé & si digne de l'être trouva-t-il des persécuteurs ? Oh ! que désormais nul mortel ne se flatte d'échapper à la haine & à l'envie ; la haine & l'envie n'ont pas épargné Fénelon. Mais quoi ! oublions-nous que la disgrâce est le moment du grand homme ? Ne nous hâtons pas de le plaindre. Quand nous le verrons aux prises avec le malheur , nous ne pourrons que l'admirer.

## S E C O N D E P A R T I E.

L'enthousiasme de religion considéré en lui-même, indépendamment des diverses croyances, est le plus puissant de tous & le plus exalté. Comme il appartient tout entier à l'imagination, il est sans bornes comme elle. Il s'élançe au-delà des tems & habite dans l'éternité. Il ne change pas les caractères qu'en général rien ne change; mais il porte toutes les qualités morales au plus haut point d'activité. Il ajoute aux terreurs d'une âme craintive, & le solitaire vit immobile, l'œil attaché sur les menaces de l'autre vie & sur les profondeurs des enfers; il transporte une âme impétueuse, & l'ardent missionnaire vole aux extrémités du monde, pour y porter ses opinions & y chercher le trépas; il agite une âme inquiète & ambitieuse, & le sectaire veut régner sur les esprits, & se dit envoyé de Dieu pour troubler le monde; il tourmente une âme mélancolique & sombre, & le Bonze & le Fakir exercent leur rage contre eux-mêmes, & offrent leur sang, leurs blessures & leurs supplices au ciel qui les épouvante; il aigrit une âme dure & cruelle, & alors le nom de Dieu est profané, & l'intolérance tire le glaive; enfin il a dû produire également le zèle courageux de Xavier & les extases de sainte Thérèse, le fanatisme héroïque des croisades, & les emportemens de Luther: & il dût embraser l'âme pure & tendre de Fénelon de l'amour de l'ordre, de la vérité & de la paix, réunis dans l'idée d'un Dieu.

Puisque Fénelon était destiné à l'erreur, cette

erreur au moins ne pouvait être qu'un excès d'amour. C'était l'essence de son caractère. L'amitié, toute sublime qu'elle est quand elle est jointe à la vertu, ne suffisait pas à cette intarissable sensibilité. Il lui fallait un objet immortel, & l'on conçoit sans peine qu'il fut vivement frappé de l'idée d'aimer toujours, & d'aimer sans intérêt & sans crainte. Sa religion n'était qu'amour. Toutes ses pensées étaient célestes. Il suffit de lire dans son *Télémaque* la description de l'Elisée, pour voir combien il se transportait facilement dans un autre ordre de choses. Ce morceau est le chef-d'œuvre d'une imagination passionnée : toutes les expressions semblent au-dessus de l'humain. C'est la peinture d'un bonheur qui n'appartient pas à l'homme terrestre, & qui ne peut être conçu & senti que par une substance immortelle. En le lisant, on est enlevé dans les cieux, & l'on respire en quelque sorte l'air de l'immortalité. Ceux qui ont observé que l'on a toujours réussi à peindre l'enfer & jamais le paradis, n'ont qu'à jeter les yeux sur l'Elisée du *Télémaque*, & ils feront du moins une exception.

Plus susceptible qu'aucun autre d'affections extrêmes & de jouissances spéculatives, Fénelon parut avoir porté trop loin le plaisir d'aimer Dieu. Il n'est point de mon devoir de discuter cette controverse théologique, ni même d'examiner comment l'amour de Dieu a pu être l'objet d'une controverse. Je ne retracerai point non plus l'histoire de cette secte appelée *Quiétisme*, & j'écarte de Fénelon cet odieux nom de secte qui semble si peu fait pour lui. J'en crois ses protestations re-

nouvellées tant de fois pendant sa vie & au moment de sa mort , contre l'abus qu'on pourrait faire de ses expressions pour les tourner en hérésie , & je ne saurais croire que la secte de Fénelon ait pu jamais être autre chose, que cette grande & respectable société d'hommes vertueux répandus sur la terre & éclairés par ses écrits. Ce qui intéresse sa mémoire & notre admiration , c'est le contraste de sa conduite avec celle de ses adversaires. Ce n'est pas qu'on veuille obscurcir du moindre nuage la victoire décernée à leur doctrine ; mais on ne peut se dissimuler tout ce que mêlèrent les intérêts humains à ces combats d'opinions & de dogmes. En parcourant les mémoires du siècle , on voit les athlètes de Port-Royal fatigués de cette longue & pénible lutte où ils triomphaient par écrits , tandis qu'on les accablait par le pouvoir , se retirer de la lice avec adresse , & alarmer la religion & la cour sur une hérésie naissante. On arme la jalousie secrète de tous ceux qu'avait blessés l'élevation de l'archevêque de Cambrai. Desmarêts , l'évêque de Chartres , plus ardent que les autres , entraîne madame de Maintenon qu'il dirigeait. Cette adroite favorite née avec un esprit délicat & un caractère faible , qui avait plus de vanité que d'ambition , & plus d'ambition que de sensibilité , qui ne pouvait ni être heureuse à la cour , ni la quitter ; plus jalouse de gouverner le roi que l'Etat , & sur-tout plus favante à gouverner l'un que l'autre ; cette femme qui eut une destinée singulière , sans laisser une réputation éclatante , avait aimé Fénelon comme elle aima Racine , & les abandonna tous les deux.

Elle fit plus , elle se joignit à ceux qui sollicitaient à Rome la condamnation de l'archevêque , soit qu'elle fût blessée , comme on l'a dit , de n'avoir pas obtenu sur son esprit & sur ses opinions tout l'ascendant qu'elle prétendait , soit qu'elle n'eût jamais la force de résister à Louis XIV , alors conduit par Bossuet. A ce nom justement respecté , à ce nom qu'on ne peut pas confondre dans la foule des ennemis de Fénelon , étouffons , s'il est possible , les idées peu favorables qui s'élèvent dans tous les esprits ; ne voyons dans la violence de ses écrits & de ses démarches que la dureté naturelle à un esprit nourri de controverse , & le zèle inflexible d'un théologien qui craint pour la saine doctrine. Il n'est pas en moi de fouiller dans le cœur d'un grand homme , pour y chercher des sentimens peu propres à faire chérir sa mémoire : il est triste de représenter le génie persécutant la vertu. Je veux croire que Bossuet , qui avait vu s'élever la jeunesse de Fénelon & naître sa fortune & sa gloire , qui même avait voulu lui imprimer de ses mains le caractère de la dignité épiscopale , ne le vit pas avec les yeux d'un concurrent ; après l'avoir vu si long-tems avec les yeux d'un père ; qu'il était vraiment effrayé des erreurs de Fénelon , & non pas de ses succès & de sa renommée ; qu'il poursuivit sa condamnation avec la vivacité d'un apôtre , plutôt qu'avec l'animosité d'un rival , & qu'en demandant pardon à Louis XIV de ne lui pas avoir révélé plutôt une hérésie plus dangereuse encore que le calvinisme , il n'était agité que des saintes terreurs d'un chrétien & d'un évêque , & non pas animé de l'ambition d'un

courtifan qui voulait se rendre de plus en plus considérable, & qui flattait les dispositions secrètes du monarque, moins blessé peut-être des *Maximes des Saints* que des maximes du Télémaque.

Mais s'il est possible de contester sur les reproches qu'on a faits à Bossuet, on ne peut pas se refuser aux éloges que mérite Fénelon. Jamais on n'a su mieux accorder cette fermeté qui naît de l'intime persuasion & du témoignage de la conscience, avec l'inaltérable modération que les violences & les outrages ne peuvent ni vaincre, ni fatiguer. En même tems qu'il persévère à défavouer les conséquences que l'on tire de ses principes, en même tems qu'il persiste dans le refus d'une rétractation qui pouvait prévenir sa disgrâce, il déclare que s'il ne croit pas devoir céder à ses adversaires qui interprètent mal ses pensées, il ne résistera jamais à l'autorité du saint Siège qui a le droit de les juger. Il attend ce jugement avec une soumission profonde; il ne se plaint ni des déclarations injurieuses qu'on se permet contre lui, ni des manœuvres qu'on emploie pour le perdre; lui-même il couvre d'un voile tous ces ressorts odieux que font jouer les passions humaines; il défend à son agent à la cour de Rome de se prévaloir des découvertes qu'il a pu faire sur les intrigues de ses ennemis, & sur-tout de se servir des mêmes armes. Il écrit à Bossuet qui le traite de blasphémateur: *je prie Dieu qu'il vous enflamme de ce feu céleste que vous voulez éteindre.* Il écrit à Beauvilliers: *si le pape me condamne, je serai détrompé; s'il ne me condamne pas, je tâcherai par*



*mon silence & mon respect d'apaiser ceux de mes confrères qui sont animés contre moi.* Enfin Louis XIV laisse éclater sa colère. Les services de Fénelon sont oubliés. Il reçoit l'ordre de quitter la cour & de se retirer à Cambrai. Ses amis sont exilés, ses parens privés de leurs emplois. On presse à Rome l'arrêt de sa condamnation, que l'on arrache avec peine, & que les juges donnent à regret, & même avec des réserves assez obligeantes, pour que l'inexorable évêque de Meaux se plaigne que Rome n'en a pas fait assez. Ses ennemis semblent ne pas trouver leur triomphe assez complet. Ils ne savaient pas alors qu'ils lui en préparaient un bien plus digne d'envie, & auquel rien n'a manqué que des imitateurs. Dans le tems même où l'esprit de discorde & de résistance semblait répandu dans l'église, où l'on voyait de tous côtés l'exemple de la révolte, & nulle part celui de l'obéissance, Fénelon monte en chaire, annonce qu'il est condamné & qu'il se soumet, invite tous les peuples de son diocèse & tous les chrétiens à se soumettre comme lui; s'oppose au zèle des écrivains de Port - Royal, qui ne voyent plus alors que la gloire de le défendre & le plaisir d'attaquer Rome; enfin il publie ce mandement qui nous a été conservé comme un modèle de l'éloquence la plus touchante & de la simplicité évangélique. *A Dieu ne plaise, dit-il, qu'il soit jamais parlé de nous, que pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être aussi soumis que le dernier de son troupeau!* Cet acte de résignation écrit en peu de mots & contenu dans une page, a mérité d'échapper à l'oubli où sont plongés ces innombrables volu-

mes, monumens de dispute & de démente, qui ont fait à la religion tout le mal qu'ils pouvaient lui faire, sans produire jamais aucun bien; au lieu qu'il est vrai de dire que si Dieu voulait faire un miracle pour amener à la fois tout le reste de la terre, il n'en pourrait choisir un plus grand & plus efficace, que de renouveler souvent l'exemple & les vertus de Fénelon.

Qui croirait que cet effort de docilité & de patience ne désarma pas ses ennemis? La haine alla plus loin que Rome, & voulut joindre les humiliations de l'auteur à la proscription de l'ouvrage. Ses propres suffragans assemblés pour recevoir le bref qui le condamne, osent lui reprocher que son mandement ne marque pas un *acquiescement total*, & laisse encore un prétexte à la *résistance intérieure*. Ils décident contre l'avis du saint Siège, & malgré les réclamations de Fénelon, que tous ses écrits apologétiques sont pros crits avec son livre; & cet avis passe en sa présence à la pluralité. Ainsi l'on accumulait outrage sur outrage; ainsi au moment même de son abaissement, on se vengeait de sa faveur passée, de sa dignité même qui joignait les honneurs de la principauté à ceux de la prélature; on se vengeait de la gloire qu'il avait acquise en se soumettant, on se vengeait de sa renommée & du *Télémaque*. Qu'on ne dise point qu'il est des moyens d'adoucir l'envie. On peut quelquefois terrasser ce monstre, mais on ne l'apprivoise jamais. Il s'indigne également, & qu'on lui résiste, & qu'on lui cède. Il vous poursuit sans relâche, si vous le combattez; & si vous lui demandez grace, il vous déchire & vous foule aux pieds.

Bossuet après sa victoire , passa pour le plus favant & le plus orthodoxe des évêques ; Fénelon après sa défaite , pour le plus modeste & le plus aimable des hommes. Bossuet continua de se faire admirer à la cour ; Fénelon se fit adorer à Cambrai & dans l'Europe. Peut-être ferait-ce ici le lieu de comparer les talens & la réputation de ces deux hommes également célèbres , également immortels. On pourrait dire que tous deux eurent un génie supérieur ; mais que l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève , de cette force qui nous terrasse ; l'autre , plus de cette douceur qui nous pénètre , & de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme , l'autre celui de la morale ; mais il paraît que Bossuet , en faisant des conquêtes pour la foi , en foudroyant l'hérésie , n'était pas moins occupé de ses propres triomphes , que de ceux du christianisme ; il semble au contraire que Fénelon parlait de la vertu comme on parle de ce qu'on aime , en l'embellissant sans le vouloir , & s'oubliant toujours sans croire même faire un sacrifice. Leurs travaux furent aussi différens , que leurs caractères. Bossuet né pour les luttes de l'esprit & les victoires du raisonnement , garda même dans les écrits étrangers à ce genre , cette tournure mâle & nerveuse , cette vigueur de raison , cette rapidité d'idées , ces figures hardies & pressantes qui sont les armes de la parole. Fénelon fait pour aimer la paix & pour l'inspirer , conserva sa douceur même dans la dispute , mit de l'onction jusques dans la controverse , & parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion. Les titres de

Bossuet dans la postérité font sur-tout ses oraisons funèbres & son discours sur l'histoire ; mais Bossuet historien & orateur peut rencontrer des rivaux (\*). Le Télémaque est un ouvrage unique , dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au livre des *Variations* , aux combats contre les hérétiques , on peut opposer le livre sur l'*existence de Dieu* , & les combats contre l'Athéisme , doctrine funeste & destructive , qui dessèche l'âme & l'endurcit , qui tarit une des sources de la sensibilité , & brise le plus grand appui de la morale , arrache au malheur sa consolation , à la vertu son immortalité , glace le cœur du juste en lui ôtant un témoin & un ami , & ne rend justice qu'au méchant qu'elle anéantit.

Cet ouvrage sur l'*existence de Dieu* , en réunit toutes les preuves ; mais la meilleure , c'était l'auteur lui-même. Une âme telle que la sienne , prouve qu'il est quelque chose digne d'exister éternellement. C'est sur-tout lorsqu'il se vit fixé dans son diocèse , c'est pendant son séjour à Cambrai , ( que par habitude on appelait son exil , comme si l'on pouvait jamais être exilé là où notre devoir nous a placés ) ; c'est dans ce tems qu'il signala d'avantage toutes ses qualités personnelles , qui le rendaient vraiment digne de ce nom de pasteur des peuples qu'autrefois on donnait aux rois. On a prétendu qu'il regrettait la cour. N'est-ce point vouloir trop lire dans le cœur des hommes ? Il se peut, qu'attaché tendrement à la personne du jeune

(\*) Les discours de Fleury sur l'histoire de l'Eglise , les ouvrages de Massillon , &c.

prince , peut-être même à celle de Louis XIV , qu'il était difficile de ne pas aimer , attaché surtout à des amis tels qu'il favait les choisir & les mériter , il regrettat quelquefois & les charmes de leur commerce , & la vue de l'enfant auguste & chéri qu'il avait élevé pour la France , & qu'il portait toujours dans son cœur. Mais quel cenfeur assez sévère , quel homme assez dur pourrait lui reprocher ces sentimens si justes & si naturels ? Qu'ils font loin de cette dégradation trop honteuse & trop ordinaire aux courtifans dépouillés , qui du moment où ils n'ont plus ni théâtre ni spectateurs , tombent auffi-tôt accablés du poids d'eux-mêmes , & ne se relèvent plus ! Fénelon avait perdu quelque chose fans doute ; on tient à ses premières affections , à ses liens habituels ; on tient à ses travaux & à ses espérances. On peut même croire que les vertus qui lui restaient à pratiquer , seules consolations d'un homme tel que lui , pouvaient être d'un plus difficile usage que celles qui l'avaient distingué jusqu'alors. Les grands objets appellent les grands efforts , & les épreuves violentes avertissent l'âme de rassembler ses forces. Il est des sacrifices plus pénibles , parce qu'ils sont plus durables , qui demandent un courage de tous les momens & un dévouement continu. On pouvait , occupant une place à la cour , s'être montré vigilant & irréprochable , & s'endormir dans la mollesse & l'oïfiveté sur le siège épiscopal. Pour se refuser à cette facilité encouragée par l'exemple , de remettre ses fonctions à des mains subalternes , pour échapper aux séductions inféparables de l'autorité , pour résister aux douceurs



douceurs d'un repos qui semble permis après des occupations laborieuses & des succès brillans ; pour se dérober même à l'attrait si noble des arts & de l'étude ; enfin pour s'oublier soi-même & appartenir tout entier aux autres , il fallait avoir un trésor inépuisable d'amour pour l'humanité , & ne plus rien voir dans la nature que le plaisir de faire du bien. Il y a peu d'hommes assez corrompus pour n'avoir pas connu quelquefois cette espèce de plaisir ; mais il est au moins aussi rare de n'en pas connaître d'autre. Ce fut le seul de Fénelon , dès qu'il fût rendu à ses diocésains ; & il ne paraît pas en lisant les historiens de sa vie , qu'il pût y avoir dans sa journée des momens dérobés aux fonctions de son ministère. Veiller lui-même sur les exercices d'un séminaire qu'il rapprocha de sa résidence pour s'en occuper de plus près ; instruire & former toute cette jeunesse qui doit fournir des soutiens à l'église & des pasteurs aux fidèles ; parcourir sans cesse les villes & les campagnes pour y présider au maintien de la discipline & au soulagement des peuples ; ne croire aucune fonction du sacerdoce indigne de l'épiscopat : un tel plan de conduite ne laisse aucun accès à la dissipation , & permet à peine le délassement. Je ne trace point ici un modèle imaginaire. Je n'use point du droit des Panégyristes , d'écrire quelquefois ce qu'on a dû faire , plutôt que ce qu'on a fait. L'éloge doit être fidèle comme l'histoire ; & l'éloquence , soit qu'elle loue , soit qu'elle raconte , a toujours à perdre en se séparant de la vérité. C'est cette vérité même , c'est Fénelon , c'est la foule des monumens historiques , c'est cet



amas d'autorités que j'atteste ici. Je croirais affaiblir leur témoignage, si j'avais eu la vaine prétention d'y ajouter. Oui, c'est lui, c'est cet écrivain si riche & si sublime, cet esprit si brillant & si délicat qui descendait jusqu'aux moindres détails de l'administration ecclésiastique, si pourtant on peut descendre en remplissant ses devoirs. Il prêchait dans une église de village aussi volontiers que dans la chapelle de Versailles. Cette voix qui avait charmé la cour de Louis XIV, ce génie qui avait éclairé l'Europe, se faisait entendre à des pâtres & à des artisans; & nul langage ne lui était étranger, dès qu'il s'agissait d'instruire les hommes & de les rendre meilleurs. Il se mettait sans peine à la portée de ces esprits simples & grossiers. Il ne préparait point ses discours. C'était un père qui parlait à ses enfans, & qui leur parlait d'eux-mêmes. Il était sûr d'être inspiré par son cœur; & il sentait que lorsqu'il n'aurait rien à leur dire, c'est qu'il cesserait de les aimer. Il ne combattait point les incrédules en parlant à des laboureurs. Il savait que s'il est des esprits infortunés & superbes qui ne connaissent la religion que par des abus, le peuple ne doit la connaître que par des bienfaits.

Les biens se répandaient autour de lui avec abondance & avec choix. Son bien était vraiment le bien des pauvres. Le désintéressement lui était naturel; & quand le roi lui donna l'archevêché de Cambrai, il résigna l'abbaye de Saint-Valery, disant qu'il avait assez & même trop d'un seul bénéfice. Il eût été à souhaiter qu'il pût en administrer plusieurs. La bienfaisance n'a jamais trop

à donner. Ses revenus étaient distribués entre des ecclésiastiques, qui s'acquittant des devoirs de leur état, n'en recevaient pas assez de secours, & ces maisons de retraite où le sexe en se mettant à l'abri de la séduction, n'est pas toujours à l'abri de la pauvreté, & ces asyles consacrés au soulagement de l'humanité où quelquefois elle manque du nécessaire, & ces malheureux qui souffrent en secret plutôt que de s'exposer à rougir, & qui souvent périraient dans l'obscurité, s'il n'y avait pas quelques âmes divines qui cherchent les besoins qui se cachent. Mais que dis-je ? Il ne s'agit plus d'infortunes secrètes ou particulières. Une plus vaste scène de malheur s'offre à la sensibilité de Fénelon. Elle n'est point effacée de notre mémoire cette époque désastreuse & terrible, cette année, la plus funeste des dernières années de Louis XIV, où il semblaient que le ciel voulût faire expier à la France ses prospérités orgueilleuses, & obscurcir l'éclat du plus beau règne qui eût encore illustré ses annales. La terre stérile sous les flots de sang qui l'inondent, devient cruelle & barbare comme les hommes qui la ravagent ; & l'on s'égorge en mourant de faim. Les peuples accablés à la fois par une guerre malheureuse, par les impôts & par le besoin, sont livrés au découragement & au désespoir. Le peu de vivres qu'on a pu conserver ou recueillir, est porté à un prix qui effraie l'indigence, & qui pèse même à la richesse. Une armée, alors la seule défense de l'Etat, attend en vain sa subsistance des magasins qu'un hiver destructeur n'a pas permis de remplir. Fénelon donne l'exemple de la générosité ; il envoie

le premier toutes les récoltes de ses terres ; & l'é-  
 mulation gagnant de proche en proche , les pays  
 d'alentour font les mêmes efforts , & l'on devient  
 libéral même dans la disette. Les maladies , fuite  
 inévitable de la misère, défolent bientôt & l'armée  
 & les provinces. L'invasion de l'ennemi ajoute  
 encore la terreur & la consternation à tant de  
 fléaux accumulés. Les campagnes sont désertes,  
 & leurs habitans épouvantés fuyent dans les vil-  
 les. Les asyles manquent à la foule des malheu-  
 reux. C'est alors que Fénelon fit voir que les  
 cœurs sensibles à qui l'on reproche d'étendre leurs  
 affections sur le genre humain , n'en aiment pas  
 moins leur patrie. Son palais est ouvert aux ma-  
 lades , aux blessés , aux pauvres , sans exception.  
 Il engage ses revenus pour faire ouvrir des de-  
 meures à ceux qu'il ne saurait recevoir. Il leur  
 rend les soins les plus charitables , il veille sur  
 ceux qu'on doit leur rendre. Il n'est effrayé ni de  
 la contagion , ni du spectacle de toutes les infir-  
 mités humaines rassemblées sous ses yeux. Il n'y  
 voit que l'humanité souffrante. Il les assiste ,  
 leur parle , les encourage. Oh ! comment se dé-  
 fendre de quelque attendrissement , en voyant  
 cet homme vénérable par son âge , par son rang ,  
 par ses lumières , tel qu'un génie bienfaisant au  
 milieu de tous ces malheureux qui le bénissent ,  
 distribuer les consolations & les secours , & don-  
 ner les plus touchans exemples de ces mêmes ver-  
 tus dont il avait donné les plus touchantes le-  
 çons !

Hélas ! la classe la plus nombreuse des humains  
 est dans presque tous les États, réduite à un tel

degré d'impuissance & de misère, tellement dévouée à l'oppression & à la pauvreté, que plus d'un pays serait devenu peut-être une solitude, si des vertus souvent ignorées ne combattaient sans cesse les crimes ou les erreurs de la politique. Plus d'un homme public, plus d'un particulier même a renouvelé ces traits d'une bonté compatissante & généreuse. Mais leurs belles actions ont obtenu moins d'éloges, parce que leur nom avait moins d'éclat. Celui de Fénelon était en vénération dans l'Europe, & sa personne était chère aux étrangers, & même à nos ennemis. Eugène & Marlborough qui accablaient alors la France, lui prodiguèrent toujours ces déférences & ces hommages que la victoire & l'héroïsme accordent volontiers aux talens paisibles & aux vertus défarmées. Des détachemens étaient commandés pour garder ses terres, & l'on escortait ses grains jusqu'aux portes de sa métropole. Tout ce qui lui appartenait était sacré: Le respect & l'amour que l'on avait pour son nom avaient subjugué même cette espèce de soldats qui semblent devoir être plus féroces que les autres, puisqu'ils se sont réservé ce que la guerre a de plus cruel, la dévastation & le pillage. Leurs chefs lui écrivaient qu'il était libre de voyager dans son diocèse sans danger & sans crainte, qu'il pouvait se dispenser de demander des escortes françaises, & qu'ils le priaient de permettre qu'eux-mêmes lui servissent de gardes. Ils lui tenaient parole, & l'on vit plus d'une fois l'archevêque Fénelon conduit par des hussards autrichiens. Il doit être bien doux

d'obtenir un pareil empire ; il l'est même de le raconter.

S'il avait cet ascendant sur ceux qui ne le connaissaient que par la renommée, combien devait-il être adoré de ceux qui l'approchaient ! On croit aisément , en lisant ses écrits & ses lettres , tout ce que ses contemporains rapportent des charmes de sa société. Son humeur était égale , sa politesse affectueuse & simple , sa conversation féconde & animée. Une gaieté douce tempérant en lui la dignité de son ministère , & le zèle de la religion n'eut jamais chez - lui ni sécheresse ni amertume. Sa table était ouverte pendant la guerre à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambrai. Il trouvait encore des momens à leur donner au milieu des devoirs & des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court , ses repas d'une extrême frugalité , ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu ni l'ennui. Son seul délassement était la promenade , encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des payfans , il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux , comme autrefois Saint-Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes , & recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénelon.

Vers ses dernières années , il se trouva engagé dans une sorte de correspondance philosophique



avec le duc d'Orléans , depuis régent de France, sur ces grandes questions qui tourmentent la curiosité humaine , & auxquelles la révélation seule peut répondre. C'est ce commerce qui produisit les *Lettres sur la Religion*. C'est vers ce tems que l'on crut qu'il désirait de revenir à la cour. On prétendait qu'il ne s'était déclaré contre le Jansénisme, que pour flatter les opinions de Louis XIV, & pour se venger du cardinal de Noailles qui avait condamné le Quiétisme. Mais Fénelon connaissait-il la vengeance ? N'était-il pas fait pour aimer le pieux Noailles , quoiqu'il ne pensât pas comme lui ? N'avait-il pas été toujours opposé à la doctrine de Port-Royal ? Enfin est - ce dans la retraite & dans la vieillesse que cet homme incorruptible qui n'avait jamais flatté , même à la cour, aurait appris l'art des souplesses & de la dissimulation ? Nous avons des lettres originales où il proteste de la pureté de ses intentions , & ne parle du cardinal de Noailles que pour le plaindre & pour l'estimer. Gardons - nous de récuser ce témoignage. Quelle âme mérita mieux que la sienne de n'être pas légèrement soupçonnée ? Il me semble que dans tous les cas , le parti qui coûte le plus à prendre , c'est de croire que Fénelon a pu tromper.

Sa vie qui n'excéda pas le terme le plus ordinaire des jours de l'homme , puisqu'elle ne s'étendit guère au-delà de soixante ans , éprouva cependant l'amertume qui semble réservée aux longues carrières. Il vit mourir tout ce qu'il aimait. Il pleura Beauvilliers & Chevreuse ; il pleura le duc de Bourgogne , cet objet de ses affections pa-



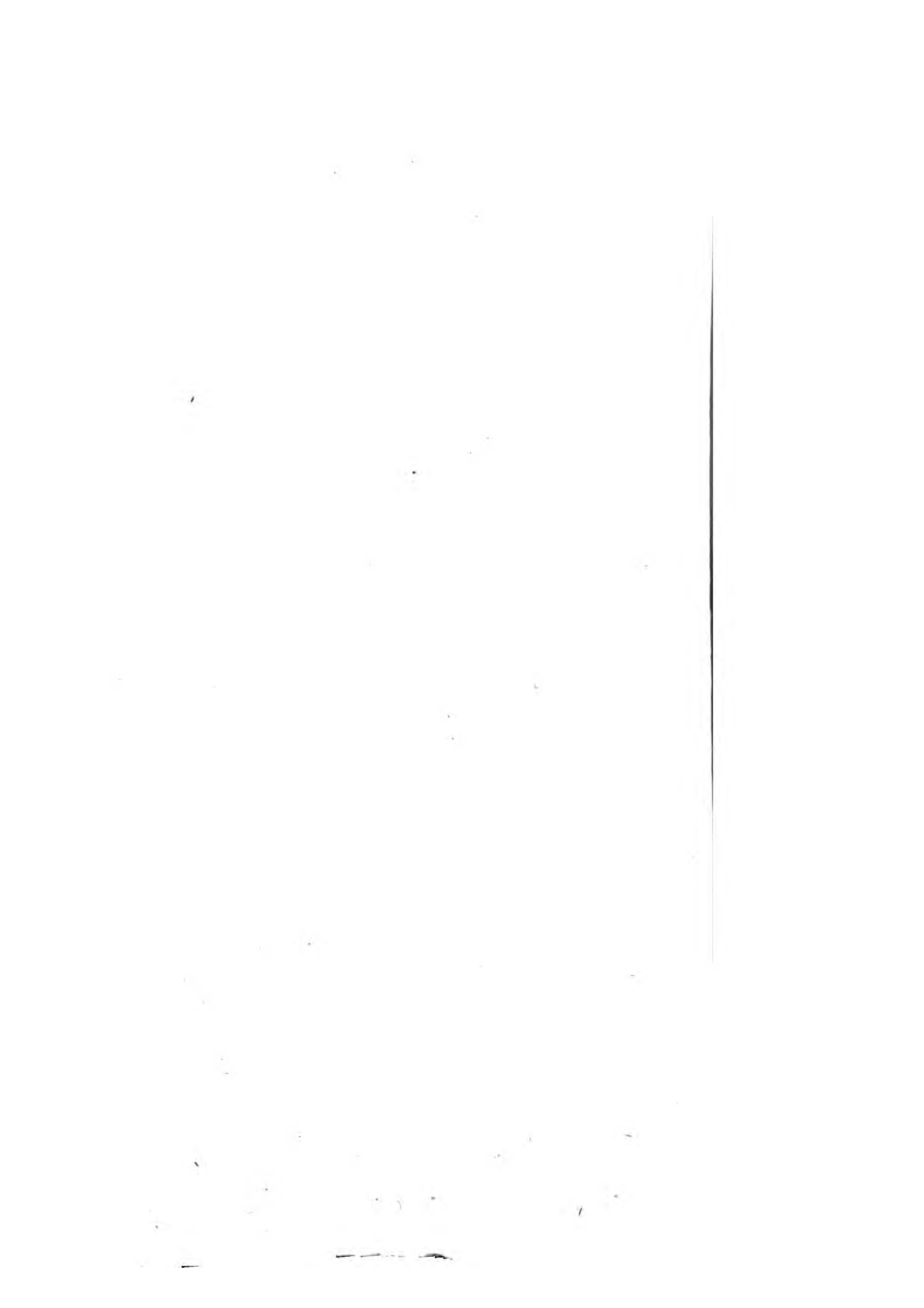
ternelles , qui naturellement devait lui survivre. C'est alors qu'il s'écria ; *tous mes liens sont rompus*. Il suivit de près son élève : une maladie violente & douloureuse l'emporta en six jours. Il souffrit avec constance , & mourut avec la tranquillité d'un cœur pur , qui ne voit dans la mort que l'instant où la vertu se rapproche de l'Être suprême dont elle est l'ouvrage. Ses dernières paroles furent des expressions de respect & d'amour pour le roi qui l'avait disgracié , & pour l'église qui le condamna. Il ne s'était jamais plaint ni de l'un ni de l'autre.

Sa mémoire doit avoir le même avantage que sa vie , celui de faire aimer la religion. Ah ! si elle eût toujours été annoncée par des ministres tels que lui , quelle gloire pour elle , & quel bonheur pour les humains ! Quel honnête homme refusera d'être de la religion de Fénelon ?

Grand Dieu ! car il semble que l'hommage que je viens de rendre à l'un de tes plus dignes adorateurs , soit un titre pour t'implorer ; confirme nos vœux & nos espérances. Fais que les vertus de tes ministres imposent silence aux détracteurs de leur foi ; que les maximes de Fénelon qu'un grand roi trouvera *chimériques* , soient réalisées par de bons princes qui feront plus grands que lui ; qu'au lieu de ces prétendus secrets de la politique , qui ne sont que l'art facile & méprisable de l'intrigue & du mensonge , on apprenne de Fénelon qu'il n'est qu'un seul secret vraiment rare , vraiment beau , celui de rendre les peuples heureux ; que tous les hommes soient convaincus que leur vraie gloire est d'être bons , parce que

leur nature est d'être faibles ; que cette gloire soit la seule qu'ambitionnent les souverains , la seule dont leurs sujets leur tiennent compte ; que l'on songe que dix années du règne d'Henri IV, font disparaître devant lui comme la poussière toute cette foule de héros imaginaires , qui n'ont su que détruire ou tromper ; qu'enfin toutes les puissances de la terre qui se glorifient d'être émanées de toi , ne s'en ressouviennent que pour songer à te ressembler.





**ÉLOGE**  
**DE RACINE.**

---

Omne tulit punctum. HORACE.

---

## A V I S.

*Quand cet ouvrage fut envoyé en 1772  
à l'académie de Marseille qui en avait pro-  
posé le sujet, le concours était fermé. L'a-  
cadémie ne donna point de prix.*



# ÉLOGE DE RACINE.



**Q**UAND Sophocle produisait sur la scène ces chef-d'œuvres qui ont survécu aux empires & résisté aux siècles, la Grèce entière assemblée dans Athènes applaudissait à sa gloire; la voix d'un héraut le proclamait vainqueur dans un immense amphithéâtre qui retentissait d'acclamations; sa tête était couronnée de lauriers à la vue de cette innombrable multitude; son nom & son triomphe, déposés dans les annales, se perpétuaient avec les destinées de l'Etat; & les Phidias & les Praxitèles reproduisaient ses traits sur l'airain & le marbre, de la même main dont ils élevaient les statues des Dieux.

Quand cette même Athènes voulait témoigner sa reconnaissance à l'orateur qui avait servi l'Etat & charmé ses concitoyens, elle décernait à Démosthène une couronne d'or; & si quelque rival ou quelque ennemi, usant du privilège de la liberté, réclamait contre cet honneur, les nations accouraient de toutes les contrées de la Grèce



pour assister à ce combat des talens contre l'envie , & honorer la victoire d'un grand homme.

Sans doute les Républiques sont la patrie de la gloire & le temple des talens. Ces Dieux , ailleurs honorés avec froideur , ou blasphémés avec audace , ont là des autels & des orateurs. L'homme libre qui ne voit rien au-dessus de lui que les loix , qui n'est point accoutumé à prostituer les hommages à des conventions & à des titres , ne les accorde qu'au mérite qui les lui arrache , & son admiration est toujours près de l'enthousiasme.

Il n'en est pas de même dans les gouvernemens absolus , où rien ne doit être grand que le pouvoir ; où le comble des honneurs est d'obtenir la protection , où la gloire du génie est d'amuser la puissance. Là nulle pompe (1) , nul appareil : toutes les récompenses sont des graces ; toutes sont des bontés d'un maître qui encourage un sujet. Rien n'annonce la dignité qui élève l'homme , ni la majesté de la chose publique.

L'Académie française a seule trouvé le moyen d'honorer les grands hommes au nom de toute la nation. Elle s'en est rendue l'organe , en décernant des éloges publics à tous les genres de talens supérieurs. L'homme de lettres , placé entre un héros & un monarque , a reçu de la patrie les mêmes témoignages de reconnaissance ; des plumes éloquents en ont augmenté l'éclat & garanti la durée ; mais cet honneur n'a rien encore qui doive alarmer l'envie ; il n'existe que pour les morts.

Les compagnies littéraires des provinces ont imité celle de la Capitale , & lui ont enlevé plus

d'un éloge , que fans doute elle n'aurait pas oubliés. Tel est celui du grand Racine , de l'écrivain le plus parfait qu'aient produit tous les siècles dans le plus difficile & le plus beau de tous les arts.

O Racine ! il y a long-tems que ton éloge était dans mon cœur. C'est une admiration vraie & sentie qui m'amène après tant d'autres , non pas aux pieds de ta statue , ( car tu n'en as pas encore ) ; mais sur la tombe où t'ont conduit la disgrâce & l'injustice. Je viens déposer sur tes cendres les tributs de la postérité. Une autre main peut-être devrait te les présenter. Je ne me flatte pas d'avoir embrassé toute l'étendue de tes talens : l'homme de génie n'est bien jugé que par ses égaux. Ce serait à l'auteur de *Zaïre* à louer l'auteur de *Phèdre* ; mais on pardonne à l'élève qui étudie les tableaux de Raphaël , de croire en sentir le mérite , & de céder à l'impression que font sur lui les chef-d'œuvres qu'il ne saurait égaler.

L'éloge d'un grand homme est presque toujours un combat contre les préjugés. Mais si jamais cette vérité fut incontestable , c'est sur-tout à l'égard de Racine. Il ne fut pas apprécié par son siècle , & il n'y a pas long-tems qu'il est par le notre. Il eut beaucoup d'ennemis pendant sa vie ; il en a encore après sa mort. J'en développerai les raisons & les preuves : je les trouverai dans l'amour propre & les intérêts de la médiocrité ; dans cet esprit (2) des sectes littéraires , qui , comme toutes les autres , ont leur politique & leur secret ; enfin dans le petit nombre des hommes doués de ce sens exquis qu'on appelle le

goût. Quand il s'agit d'être juste envers le génie , je ne le ferai pas à demi : je ne craindrai pas de heurter des erreurs qui ont acquis du crédit à force d'avoir été répétées. C'est bien assez que la vérité soit tardive , il ne faut pas du moins qu'elle soit timide.

La première de ces erreurs & la plus spécieuse, sur laquelle s'appuient d'abord ceux qui veulent déprécier Racine , c'est qu'il a été créé par Corneille.

Pour mieux dissiper cet injuste préjugé , remontons à l'origine de la tragédie , & voyons ce qu'elle était avant Racine , & ce qu'elle a été dans ses mains.

Ce serait sans doute un homme très-extraordinaire , un génie de la plus éminente supériorité , que celui qui aurait conçu tout l'art de la tragédie , telle qu'elle parut dans les beaux jours d'Athènes , & qui en aurait tracé à la fois le premier plan & le premier modèle. Mais de si beaux efforts ne sont point donnés à l'humanité : elle n'a pas des conceptions si vastes. Chacun des arts de l'esprit a été imaginé par degrés , & développé successivement. Un homme a ajouté aux travaux d'un homme ; un siècle a ajouté aux lumières d'un siècle : & c'est ainsi qu'en joignant & perpétuant leurs efforts , les générations qui se reproduisent sans cesse ont balancé la faiblesse de notre nature , & que l'homme qui n'a qu'un moment d'existence , a jetté dans l'étendue des âges la chaîne de ses connaissances & de ses travaux , qui doit atteindre aux bornes de la durée.

L'invention du dialogue a sans doute été le  
premier

premier pas de l'art dramatique. Celui qui imagina d'y joindre une action, fit un second pas bien important. Cette action se modifia par degrés, devint plus ou moins attachante, plus ou moins vraisemblable. La musique & la danse vinrent embellir cette imitation. On connut l'illusion & la pompe théâtrales. Le premier qui, de la combinaison de tous ces arts réunis, fit sortir de grands effets & des beautés pathétiques, mérita d'être appelé le père de la tragédie. Ce nom était dû à Eschyle; mais Eschyle apprit à Euripide, à Sophocle à le surpasser, & l'art fut porté à sa perfection dans la Grèce.

Cette perfection était pourtant relative, & en quelque sorte nationale. En effet, s'il y a dans les ouvrages des anciens dramatiques des beautés de tous les tems & de tous les lieux, il n'en est pas moins vrai qu'une bonne tragédie grecque, fidèlement transportée sur notre théâtre, ne ferait pas une bonne tragédie française (3). Nous avons à fournir une tâche plus longue & plus pénible. Melpomène chez les Grecs paraissait sur la scène entourée des attributs de Terpsichore & de Polymnie : chez nous elle est seule, & sans autre secours que son art, sans autres appuis que la terreur & la pitié. Les chants & la grande poésie des chœurs relevaient l'extrême simplicité des sujets grecs, & ne laissaient appercevoir aucun vuide dans la représentation : ici, pour remplir la carrière de cinq actes, il nous faut mettre en œuvre les ressorts d'une intrigue toujours attachante, & les mouvemens d'une éloquence toujours passionnée. L'harmonie des vers grecs enchantait les

oreilles avides & sensibles d'un peuple poëte : ici , le mérite de la diction , si important à la lecture, si décisif pour la réputation , ne peut sur la scène ni excuser les fautes , ni remplir les vuides , ni suppléer à l'intérêt , devant une assemblée d'hommes où il y a peu de juges du style. Enfin , chez les Athéniens , les spectacles donnés par les magistrats en certains tems de l'année , étaient des fêtes pompeuses & magnifiques où se signalait la brillante rivalité de tous les arts , & où les sens séduits de toutes les manières , rendaient l'esprit des juges moins sévère & moins difficile : ici , la satiété , qui naît d'une jouissance de tous les jours , doit ajouter beaucoup à la sévérité du spectateur , lui donner un besoin plus impérieux d'émotions fortes & nouvelles : & de toutes ces considérations on peut conclure que l'art des Corneille & des Racine devait être plus étendu , plus varié & plus difficile , que l'art des Euripide & des Sophocle.

Ces derniers avaient encore un avantage que n'ont pas eu parmi nous leurs imitateurs & leurs rivaux. Ils offraient à leurs concitoyens les grands événemens de leur histoire , les triomphes de leurs héros , les malheurs de leurs ennemis , les crimes de leurs Dieux. Ils réveillaient des idées imposantes , ou des souvenirs chers & flatteurs , & parlaient à la fois à l'homme & au citoyen.

La tragédie , soumise comme tout le reste au caractère patriotique , fut donc chez les Grecs leur histoire en action. Corneille , dominé par son génie , & n'empruntant aux anciens que les préceptes de l'art sans prendre leur manière pour



modèle , fit de la tragédie une école d'héroïsme & de vertu. Racine , plus profond dans la connaissance de l'art , s'ouvrit une route nouvelle , & la tragédie fut alors l'histoire des passions & le tableau du cœur humain.

Je suis loin de vouloir affaiblir ce juste sentiment de reconnaissance & d'admiration qui consacre parmi nous le nom de Corneille. Si j'étais assez malheureux pour pouvoir jamais être le destructeur d'un grand homme , oserais-je louer Racine ?

Corneille , s'élevant tout-à-coup au-dessus des déclamateurs barbares qui n'avaient encore pris aux Grecs que la règle des trois unités , jeta le premier de longs sillons de lumière dans la nuit qui couvrait la France. Le premier il mit de la noblesse dans notre versification : il éleva notre langue à la hauteur de ses idées ; il l'enrichit des tournures mâles & vigoureuses qui n'étaient que l'expression de sa propre force. Le premier il connut le langage de la vraie grandeur , l'art de lier les scènes , l'art de l'exposition & du dialogue. Il purgea le théâtre des jeux de mots & des pointes ridicules , qui font l'éloquence des tems de barbarie. C'est à lui que l'on dût la première tragédie intéressante qui commença la gloire du théâtre français , & prépara sa supériorité. Il eut dans Cinna le mérite unique jusqu'alors de remplir l'étendue du drame avec une action majestueuse & simple. Il puisa dans son génie les beautés tragiques des Horaces , les détails imposans de Pompée & de Sertorius , le cinquième acte de Rodogune , l'un des plus grands tableaux qu'on ait ja-



mais montrés sur la scène. Il traça des caractères énergiques , tels que dom Diègue & le vieil Horace , Émilie & Cornélie ; des caractères nobles & vertueux , tels que les deux frères dans Rodogune , Sévère & Pauline dans Polyeucte. Tous ces différens mérites étaient inconnus avant lui , & il y a joint des traits d'une éloquence frappante , & ces mots sublimes qui s'échappant d'une âme fortement émue , ébranlent fortement la nôtre , lui donnent une plus grande idée d'elle-même , & y laissent un profond souvenir de l'homme rare à qui elle a dû cette puissante émotion.

Voilà ce qu'avait fait Corneille. Mais , combien il restait encore à faire ! combien l'art de la tragédie , qui doit être le résultat de tant de mérites différens , était loin de les réunir ! combien y avait-il encore , je ne dis pas à perfectionner , mais à créer ! car l'assemblage de tant de beautés vraiment tragiques qui étincelèrent dans le premier chef-d'œuvre de Racine , dans Andromaque , n'est-il pas une véritable création ?

O Racine ! un homme tel que toi ne pouvait être formé que par la nature ; ton excellente organisation fut entièrement son ouvrage , & portait un caractère original indépendant de toute imitation. C'est de la nature , que tu reçus cette sensibilité prompte qui réfléchit tous les objets qui l'ont frappée , ce tact délicat , ces vues justes & fines , ce discernement si sûr , ce sentiment des convenances , ce goût , enfin , cultivé par les leçons de Port-Royal , nourri par le commerce assidu des anciens , fortifié par les conseils de Boi-

leau ; ce goût , qualité rare & précieuse , qui peut-être est au génie , ce que la raison est à l'instinct , s'il est vrai que l'instinct soit le mobile de nos actions & que la raison en soit le guide ; ce goût qui attache aux productions vraiment belles le sceau d'une admiration éclairée & durable ; qui sépare , par un intervalle immense , les Virgile , les Cicéron , les Horace , des Lucain , des Stace & des Sénèque ; qui seul enfin élève les ouvrages de l'homme à ce degré de perfection qui semblait au-dessus de sa faiblesse.

Peu content de ce qu'il avait produit jusqu'alors , ( car le talent fait juger ce qu'il a fait , parce qu'il sent ce qu'il peut faire ) , ne trouvant pas dans ses premiers ouvrages l'aliment que cherchait son âme , Racine s'interrogea dans le silence de la réflexion. Il vit que des conversations politiques n'étaient pas la tragédie. Averti par son propre cœur , il vit qu'il fallait la puiser dans le cœur humain , & dès ce moment il sentit que la tragédie lui appartenait. Il conçut que le plus grand besoin qu'apportent les spectateurs au théâtre , le plus grand plaisir qu'ils puissent y goûter , est de se retrouver dans ce qu'ils voient ; que si l'homme aime à être élevé , il aime encore mieux être attendri , peut-être parce qu'il est plus sûr de sa faiblesse que de sa vertu ; que le sentiment de l'admiration s'éteint & s'affaiblit aisément ; que les larmes douces qu'elle fait répandre quelquefois sont en un moment séchées , au lieu que la pitié pénètre plus avant dans le cœur , y porte une émotion qui croît sans cesse & que l'on aime à nourrir , fait couler des larmes délicieuses

que l'on ne se lasse point de répandre , & dont l'auteur tragique peut sans cesse rouvrir la source, quand une fois il l'a trouvée. Ces idées furent des traits de lumière pour cette âme si sensible & si féconde , qui , en descendant en elle - même , y trouvait les mouvemens de toutes nos passions , les secrets de tous nos penchans. Combien un seul principe lumineux embrassé par le génie , avance en peu de tems sa marche vers la perfection !

Le Cid avait été la première époque de la gloire du théâtre français , & cette époque était brillante. Andromaque fut la seconde , & n'eut pas moins d'éclat : ce fut une espèce de révolution. On s'apperçut que c'étaient là des beautés absolument neuves ; mais Corneille & Racine n'en avaient pas encore appris assez à la nation , pour qu'elle pût saisir tout ce qu'un pareil ouvrage avait d'étonnant. Racine était dès - lors trop au-dessus de son siècle & de ses juges. Il faut plus d'une génération pour que les connaissances , s'étendant de proche en proche, répandent un grand jour sur les monumens du génie. Il est bien plus prompt à créer , que nous ne le sommes à le connaître.

Instruits par cent ans d'expérience & de réflexions , nous sentons aujourd'hui quel homme ce serait que Racine , quand même il n'aurait fait qu'Andromaque. Cette unité d'intérêt si claire & si distincte dans une intrigue qui semblait double, cet art d'entrelacer & de conduire ensemble les deux branches principales de l'action , de manière qu'elles semblent n'en faire qu'une ; cette science

profonde, ce mérite de la difficulté vaincue, où se trouvaient-ils avant Racine ?

Héraclius & Rodogune font les pièces de Corneille où devait sur-tout se déployer le talent de l'intrigue (4). Avouons que ce ne font pas là des modèles : avouons que Racine a donné ce modèle qui n'existait pas avant lui ; que dans Andromaque les grands crimes font produits par les grandes passions, les intérêts clairement développés, habilement opposés l'un à l'autre sans se nuire & sans se confondre, expliqués par les personnages & jamais par le poète ; que les moyens que l'auteur emploie ne font jamais ni trop vils ni trop odieux ; que les ressorts font toujours naturels sans être prévus, les événemens toujours fondés sur les caractères : & convenons que Racine est le premier qui ait su assembler avec tant d'art les ressorts d'une intrigue tragique.

Et cette autre partie du drame non moins importante, cet art des mœurs & des convenances, qui enseigne à faire parler chaque personnage selon son caractère & sa situation, & à mettre dans ses discours cette vérité soutenue qui fonde l'illusion du spectateur, qui l'avait appris à Racine ? Est-ce Corneille, qui pêche à tout moment contre cet art, même dans ses scènes les plus heureuses ; qui fait raisonner l'amour avec une subtilité sophistique, & déclamer la douleur avec emphase, & qui mêle sans cesse la familiarité populaire au ton de l'héroïsme ? Non sans doute, ce n'était pas dans les ouvrages de Corneille, que Racine avait étudié les convenances. Un esprit juste, & une imagination souple & flexible, naturellement

disposée à repousser tout ce qui était faux & affecté, à se mettre à la place de chaque personnage; voilà ce qui lui apprit à prêter à Andromaque, à Hermione, à Pyrrhus, à Oreste un langage si vrai, si caractérisé, qui semble toujours appartenir à leurs passions, & jamais à l'esprit du poète. Alors pour la première fois on entendit une tragédie où chacun des acteurs était continuellement ce qu'il devait être, & disait toujours ce qu'il devait dire. Quelle modestie noble & douce dans le caractère d'Andromaque! quelle tendresse de mère! quelle douleur à la fois majestueuse & ingénue, & digne de la veuve d'Hector! Comme ses regrets sont touchans & ne sont jamais fastueux! comme dans ses reproches à Pyrrhus elle garde cette modération & cette retenue qui sied si bien au sexe (5) & au malheur! que tout ce rôle est plein de nuances délicates que personne n'avait connues jusqu'alors, plein d'un pathétique pénétrant dont il n'y avait aucun exemple! Qui est-ce qui n'est pas délicieusement ému de ces vers si simples qui descendent si avant dans le cœur, & qu'il est impossible de ne pas retenir dès qu'on les a entendus?

» Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

» Hélas! il mourra donc, il n'a pour sa défense

» Que les pleurs de sa mère & que son innocence.

» O mon fils! que tes jours coûtent cher à ta mère!

» Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste,

» Il est du sang d'Hector , mais il en est le reste.

» Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.

quelle magie ! quelle perfection !

Si nous passons aux autres personnages , quelle bouillante activité dans le fils d'Achille ! quelle alternative de soumission & de menaces ! quelle franchise jeune & confiante ! quel oubli de tous les intérêts & de tous les dangers !

Oreste pouvait-il être mieux peint ? Il semble être poursuivi par une fatalité terrible : il paraît pressentir les crimes auxquels il est réservé : sa passion sombre & forcenée ne voit & n'imagine rien qui ne soit funeste : il est tourmenté par son amour comme par une implacable Euménide.

Mais Hermione ! ah ! c'est ici la plus étonnante création de Racine. C'est ici le triomphe d'un art sublime & nouveau. Parlez , vous qui refusez à l'auteur d'Andromaque le titre de créateur ; dites , où est le modèle d'Hermione ? Qu'y a-t-il dans Corneille ou dans aucun des auteurs anciens & modernes qui ressemble même de loin à cet admirable rôle ? Où avait-on vu avant Racine ce développement vaste & profond des replis du cœur humain , ce flux & reflux si continuel & si orageux de toutes les passions qui peuvent bouleverser une âme , ces mouvemens rapides qui se croisent comme des éclairs , ce passage subit des imprécations de la haine à toutes les tendresses de l'amour , des effusions de la joie aux transports de la fureur , de l'indifférence & du mépris affectés au désespoir qui se répand en plaintes & en reproches ; cette rage tantôt fourde & concentrée , &



méditant tout bas toutes les horreurs des vengeances , tantôt forcenée & jettant des éclats terribles ? Et ce fameux *Qui te l'a dit ?* quelle création que ce mot , le plus beau peut-être que la passion ait jamais prononcé ! Serait-il permis de le comparer au *Qu'il mourût ?* Celui-ci est une faillie impétueuse d'une âme vivement frappée ; l'autre , faisant partie de la catastrophe , commençant la punition d'Oreste , & achevant le caractère d'Hermione , est nécessairement le résultat d'une connaissance approfondie des révolutions du cœur humain.

Où Racine avait-il pris tant de beautés si étonnantes & d'un si grand effet ? Où existait ce genre de tragique ? Les anciens avaient connu les grands tableaux , les situations , le naturel du dialogue. L'Andromaque d'Euripide a des morceaux d'une simplicité touchante. Sophocle a déployé dans Philoctète l'éloquence du malheur & de la vengeance. Mais les combats du cœur & les orages des passions , où Racine les avait-il trouvés ? dans la nature & dans lui-même.

Ne nous obstinons point à nous faire illusion ; n'attribuons point tous les mérites à la fois au grand Corneille , qui a sans doute assez des siens. Ne cherchons point dans Corneille le germe de Racine : il n'y est point. Je m'attends à tout ce qu'on pourra dire. Je fais qu'on dira que l'éloge de Racine ne devait point être la satire de Corneille. Non sans doute ; mais la justice , la vérité est-elle une satire ? mais pour faire sentir tout ce que Racine n'a dû qu'à lui-même , & tout ce que nous ne devons qu'à Racine , ne suis-je pas forcé

de rappeler tout ce qui a manqué à Corneille ? Oui , je suis obligé de le dire , Corneille n'a presque jamais été le peintre (6) des passions : il était né avec beaucoup plus de force dans l'esprit , que de sensibilité dans l'âme. C'est cette dernière qualité qui paraît prédominante dans Racine , & qui caractérise son talent. C'est chez lui que l'on trouve ce jugement sûr d'une âme éclairée par le sentiment. C'est lui qui fut marquer par des nuances sensibles cette différence de langage qui tient à la différence des sexes : il n'ôte jamais aux femmes cette décence , cette modestie , cette délicatesse , ces formes plus douces & plus touchantes qui distinguent & embellissent l'expression de tous leurs sentimens , qui donnent tant d'intérêt à leurs plaintes , tant de grace à leurs douleurs , tant de pouvoir à leurs reproches , & qui ne doivent jamais les abandonner , même dans les momens où elles semblent le plus s'oublier. Chez lui , le courage d'une femme n'est jamais fastueux , sa colère n'est jamais indécemment emportée , sa grandeur n'est jamais trop mâle. Voyez Monime : combien elle garde de mesures avec Mithridate , lors même qu'elle refuse absolument de s'unir à lui , & qu'elle s'expose à la vengeance d'un homme qui n'a jamais su pardonner ! Voyez Iphigénie éclatant en reproches contre une rivale qu'elle croit préférée : comme elle est loin de profiter de tous les avantages qu'elle a d'ailleurs sur Eriphile ! comme elle se garde même de l'avilir en l'accusant ! & combien cette générosité , qui n'échappe pas au spectateur , la rend plus attendrissante !

Corneille paraît avoir ignoré ces nuances. Il a

peu connu les femmes & la passion qu'elles connaissent le mieux, l'amour. Son caractère ne l'y portait pas. Le Cid, la seule de ses pièces où l'amour produise quelque effet, bien plus par la situation que par les détails, le Cid, qui fut le premier fondement de sa réputation, il l'avait pris aux Espagnols (7). Racine n'avait pris Andromaque à personne; & quand il étala sur la scène des peintures si savantes & si expressives de cette inépuisable passion de l'amour, il ouvrit une source nouvelle & abondante pour la tragédie française. Cet art que Corneille avait établi sur l'étonnement & l'admiration, & sur une nature souvent idéale, il le fonda sur une nature vraie & sur la connaissance du cœur humain. Il fut créateur à son tour, comme Corneille l'avait été, avec cette différence, que l'édifice qu'avait élevé l'un, frappait les yeux par des beautés irrégulières & une pompe informe, au lieu que l'autre attachait les regards par ces belles proportions & ces formes gracieuses que le goût fait joindre à la majesté du génie.

Nous voici parvenus à la dernière espèce de création qui caractérise le talent original de Racine, & dont Andromaque fut encore l'époque; à celle qui lui est peut-être encore plus particulière que toutes les autres, celle au moins que ne lui disputent point ses plus aveugles détracteurs & les plus ardents enthousiastes de son rival. Il créa l'art du style tragique. Il en fut parmi nous le premier modèle, & le porta au dernier degré de perfection. Il ouvrit la carrière, & posa la limite. C'est un genre de gloire bien rare.

Corneille ne paraît pas avoir eu une juste idée

de tout le travail que demandent les vers. On voit que ses plus beaux ne lui ont pas coûté beaucoup de peine ; mais on voit aussi qu'il n'en a pris aucune pour embellir par la tournure ce qui ne peut pas briller par la pensée. Il a de grands traits , mais il ne connaît pas les nuances ; & c'est par les nuances qu'on excelle dans tous les arts d'imitation.

Racine eut le premier la science du mot propre , sans laquelle il n'y a point d'écrivain. Son expression est toujours si heureuse & si naturelle , qu'il ne paraît pas qu'on ait pu en trouver une autre ; & chaque mot de sa phrase est placé de manière qu'il ne paraît pas qu'on ait pu le placer autrement.

Le tissu de sa diction est tel , qu'on n'y peut rien déplacer , rien ajouter , rien retrancher. C'est un tout qui semble éternel. Ses inexactitudes même , & il en a bien peu , sont presque toujours , lorsqu'on les considère de près , des sacrifices faits par le bon goût. Rien ne ferait si difficile que de refaire un vers de Racine.

Nul n'a enrichi notre langue d'un plus grand nombre de tournures ; nul n'est hardi avec plus de bonheur & de prudence , ni métaphorique avec plus de grace & de justesse. Nul n'a manié avec plus d'empire un idiôme souvent rebelle , ni avec plus de dextérité un instrument toujours difficile. Nul n'a mieux connu la mollesse du style , qui dérobe au lecteur la fatigue du travail & les ressorts de la composition. Nul n'a mieux entendu la période poétique , la variété des césures , les ressources du rythme , l'enchaînement

& la filiation des idées. Enfin, si l'on considère que sa perfection peut être opposée à la perfection de Virgile, & si l'on se souvient qu'il parlait une langue moins flexible, moins poétique & moins harmonieuse, on croira volontiers que Racine est celui de tous les hommes à qui la nature avait donné le plus grand talent pour les vers.

Soyons donc justes, & rendons gloire à la vérité & au génie. Andromaque est le premier chef-d'œuvre qui ait paru sur la scène française. On avait vu de belles scènes: on vit enfin une belle tragédie. Eh! quel homme prodigieux que celui qui à vingt-sept ans a pu fixer une époque si glorieuse pour la France & pour lui.

Que le génie est brillant dans sa naissance! Quel éclat jettent ses premiers rayons! C'est l'astre du jour, qui, partant des bornes de l'horizon, inonde d'un jet de lumière toute l'étendue des cieux. Quel œil n'en est pas ébloui, & ne s'abaisse pas comme accablé de la clarté qui l'affaillit? Quel homme, témoin de ce grand réveil de la nature, n'est pas saisi de respect & d'enthousiasme? Tel est le premier effet du génie. Mais cette impression si vive & si prompte s'affaiblit par degrés. L'homme, revenu de son premier étonnement, relève la vue, & ose fixer d'un regard attentif ce que d'abord il n'avait admiré qu'en se prosternant. Bientôt il s'accoutume & se familiarise avec l'objet de son respect. Il en vient jusqu'à y chercher des défauts, jusqu'à en supposer même. Il semble qu'il ait à se venger d'une surprise faite à son jugement, ou d'une injure faite



à son amour propre ; & le génie a tout le tems d'expié par de longs outrages ce moment de gloire & de triomphe que ne peut lui refuser l'humanité qu'il subjugué en se montrant.

Ainsi fut traité l'auteur d'Andromaque. On l'opposa d'abord à Corneille ; & c'était beaucoup, si l'on songe à cette admiration si juste & si profonde qu'avait dû inspirer l'auteur du Cid , des Horaces & de Cinna , demeuré jusqu'alors sans rival , maître de la carrière & entouré de ses trophées.

Sans doute même les ennemis de ce grand homme virent avec plaisir s'élever un jeune poète qui allait partager la France & la renommée. Mais aussi combien une supériorité si décidée & si éclatante dut jeter d'effroi parmi tous les aspirans à la palme tragique ! Combien un succès si rare à cet âge dut exciter de jalousie , & humilier tout ce qui prétendait à la gloire ! A ce parti si nombreux des écrivains médiocres , qui , sans s'aimer d'ailleurs & sans être d'accord sur le reste , se réunissent toujours comme par un instinct contre le talent qui les menace , se joignait cette espèce d'enthousiastes qui avaient déclaré qu'on n'égalerait pas Corneille , & qui étaient bien résolus à ne pas souffrir que Racine osât les démentir. Ajoutez à tous ces intérêts qui lui étaient contraires , cette disposition secrète qui même au fond n'est pas injuste , & qui nous porte à proportionner la sévérité de notre jugement au mérite de l'homme qu'il faut juger. Voilà quels étaient les obstacles qui attendaient Racine après Andromaque ; & quand Britannicus parut , l'envie était sous les armes.



L'envie, cette passion si odieuse qu'on ne la plaint pas, toute malheureuse qu'elle est, ne se déchaîne nulle part avec plus de fureur que dans la lice du théâtre. C'est là qu'elle rencontre le talent dans tout l'éclat de sa gloire, & c'est là surtout qu'elle aime à le combattre. C'est là qu'elle l'attaque avec d'autant plus d'avantage, qu'elle peut cacher la main qui porte les coups. Confondue dans une foule tumultueuse, elle est dispensée de rougir : elle a d'ailleurs si peu de chose à faire ; l'illusion théâtrale est si frêle & si facile à troubler ; les jugemens des hommes rassemblés sont dépendans de tant de circonstances, & tiennent quelquefois à des ressorts si faibles ; l'impression exagérée d'un défaut se répand si aisément sur les beautés qui le suivent, que toutes les fois qu'il y a eu un parti contre un ouvrage de théâtre, le succès en a été troublé ou retardé. Les exemples ne me manqueraient pas sans doute ; mais quand je n'aurais à citer que Britannicus, n'en ferait-ce pas assez ?

Un des caractères du vrai talent, & sur-tout du talent dramatique, est de passer d'un genre à un autre sans s'y trouver étranger, & d'être toujours le même sans se ressembler jamais. Britannicus offrait un ordre de beautés qui n'était pas dans Andromaque. Boileau, & ce petit nombre d'hommes de goût qui juge & se tait quand la multitude crie & se trompe, apperçurent un progrès dans ce nouvel ouvrage. En effet, dans Andromaque, quelque admirable qu'elle soit, il y avait encore quelques traces de jeunesse. Mais ici tout portait l'empreinte de la maturité, tout était

était mâle, tout était fini : c'était une conception forte & profonde, une exécution sûre & sans aucune tache. Les ennemis de Racine, pour se consoler du succès d'Andromaque, avaient dit que l'auteur savait en effet traiter l'amour ; mais que c'était là tout son talent ; que d'ailleurs il ne faudrait jamais dessiner des caractères fiers & vigoureux, tels que ceux de Corneille, ni traiter comme lui la politique des cours. Car telle est la marche constante des préjugés : on se venge du talent qu'a signalé un écrivain, en lui refusant celui qu'il n'a pas encore essayé. Burrhus, Agrippine, Narcisse, & sur-tout Néron, étaient une terrible réponse à ces préventions injustes ; mais cette réponse ne fut pas d'abord entendue. Britannicus, qui réunissait l'art de Tacite & celui de Virgile, était fait pour trop peu de spectateurs (8). Quel homme que Burrhus, qui ne prononce pas une seule sentence sur la vertu, mais qui lui prête un langage assez touchant, pour en faire sentir tous les charmes, même à Néron ! Et ce Néron ! quelle effrayante vérité dans la peinture de ce monstre naissant ! Il n'y a pas un trait, pas un coup de pinceau, qui ne soit d'un maître. C'est une des productions les plus frappantes du génie de Racine, & une de celles qui prouvent que ce grand homme pouvait tout faire.

Esprits éclairés, connaisseurs sensibles, pardon, si je m'étends un peu trop, peut-être, sur ces beautés que vous connaissez aussi bien que moi. Je n'ai sans doute rien à vous apprendre ; mais mon admiration m'entraîne, & vous l'excuserez sans peine, parce qu'elle est égale à la vôtre.

Mais comment des beautés si vraies furent - elles d'abord si peu senties ! Indépendamment des inimitiés personnelles qui avaient pu nuire à l'auteur , ne pourrait - on pas trouver dans la nature même de l'ouvrage , les raisons de ce succès tardif que le tems seul a pu établir ? Cette recherche n'est point étrangère à la gloire de Racine , ni aux objets qui doivent nous occuper dans son éloge.

Il y a dans les ouvrages de l'esprit deux sortes de beautés. Les unes , tenant de plus près à la nature , & réveillant en nous ces premiers sentimens qu'elle nous a donnés , ont un effet aussi infailible qu'universel , parce qu'il dépend ou de cette pitié naturelle placée dans le cœur humain pour l'adoucir & le rendre meilleur , ou bien de ce sentiment de sa grandeur qui l'élève à ses propres yeux , & le soumet par l'admiration au pouvoir de la vertu : telles sont les plus heureuses productions de l'art , celles qui par la force du sujet réussiraient même dans la main d'un homme médiocre ; & quand l'exécution en est digne , ce sont les chef - d'œuvres de l'esprit humain. Telle est cette première espèce de beautés dont tous les ouvrages de l'art ne sont pas également susceptibles. Les autres sont moins aimables , d'un effet moins sûr & moins étendu , beaucoup plus dépendantes du mérite de l'exécution , des combinaisons de l'art , & de la sagacité des juges : tels sont les ouvrages dont l'objet est plus éloigné de la classe la plus nombreuse des spectateurs , dont le but est plus détourné & plus réfléchi , dont l'intérêt nous est moins cher & nous attache sans

nous transporter ; dont la morale développant de grandes & utiles vérités , & supposant des vues profondes, parle moins à la multitude, mais frappe les yeux des connaisseurs & les esprits distingués. Cette seconde espèce de beautés demande plus de tems pour être apperçue & sentie , & diffère surtout de la première , en ce que celle-ci est embrassée par le sentiment , au lieu que l'autre est admirée par la réflexion.

Britannicus était de ce dernier genre. Le crime & la vertu , représentés , l'un par Narcisse , l'autre par Burrhus , & se disputant l'âme de Néron , formaient un tableau sublime , mais qui devait d'abord échapper aux regards de la foule. Ce n'est qu'avec le tems qu'on a compris tout ce qu'il y avait d'admirable dans cette grande leçon dramatique donnée à tous les souverains. Les âmes douces & tendres , (& c'est le plus grand nombre, car la faiblesse est l'attribut le plus général de l'humanité ) , préféreront les peintures de l'amour. Les esprits sages , les âmes élevées aiment mieux le quatrième acte de Britannicus que des tragédies passionnées , parce qu'elles préfèrent ce qui élève & aggrandit l'homme , à ce qui le charme & l'amollit.

Mais si Britannicus était du nombre de ces ouvrages dont les beautés sévères ne sont appréciées qu'avec le tems , Bérénice , qui le suivit , se recommandait d'elle-même par celui de tous les mérites dramatiques qui est le plus difficilement contesté , dont le triomphe est le plus prompt & le plus sûr , le don de faire verser des larmes. Où sont ceux qui répètent , sans connaissance & sans

réflexion , que le ton de Racine est toujours le même (9) ; que tous ses sujets ont les mêmes couleurs & les mêmes traits ? Qu'ils nous disent ce qu'il y a de ressemblance entre Britannicus & Bérénice ! Quelle distance de l'entretien de Néron avec Narcisse , aux adieux de Bérénice & de son amant ! Et qui pourra décider dans laquelle de ces deux compositions si différentes , Racine est le plus admirable ? Comment peut-on , sans injustice , méconnaître dans Andromaque , dans Britannicus , dans Bérénice , la variété de vues , de tons & de caractères ? Dira-t-on que l'amour règne dans Bérénice comme il règne dans Andromaque ? Ah ! c'est ici qu'il faut reconnaître le grand art où excellait l'auteur , de saisir toutes les nuances qui rendent la passion si différente d'elle-même. Hermione & Bérénice aiment toutes deux , toutes deux sont abandonnées. Mais que l'amour de Bérénice est loin de l'amour d'Hermione ! Racine avait déployé dans celle-ci tout ce que la passion a de plus violent , de plus funeste , de plus terrible : il développe dans l'autre tout ce que cette même passion a de plus tendre , de plus délicat , de plus pénétrant. Dans Hermione il fait frémir , dans Bérénice il fait pleurer. Est-ce là se ressembler ? Oui sans doute , Racine a dans toutes ses tragédies un trait de ressemblance , une manière qui le caractérise ; & cette manière , c'est la perfection.

Je ne considère pas ici la prodigieuse difficulté de tirer cinq actes d'un sujet qui n'offrirait qu'une scène ; de faire une tragédie de ce qui paraissait devoir n'être qu'une élégie. Mais comment par-

ler de Bérénice, fans admirer encore cette éloquence si touchante & si inépuisable, cette diction si flexible & si mélodieuse, qui exerce tant d'empire sur les cœurs & sur les sens? Combien la cour de Louis XIV, cette cour polie, brillante & voluptueuse, devait goûter ce langage enchanteur qu'on n'avait point encore entendu! Beautés à jamais célèbres, dont les noms sont placés dans notre mémoire à côté des héros de ce siècle fameux, combien vous deviez aimer Racine! combien vous deviez chérir l'écrivain qui paraissait avoir étudié son art dans votre cœur, qui semblait être dans le secret de vos faiblesses; qui vous entretenait de vos penchans, de vos douleurs, de vos plaisirs, en vers aussi doux que la voix de la beauté quand elle prononce l'aveu de la tendresse! Ames sensibles & presque toujours malheureuses, qui avez un besoin continuel d'émotion & d'attendrissement, c'est Racine qui est votre poète, & qui le sera toujours: c'est lui qui reproduit en vous toutes les impressions dont vous aimez à vous nourrir; c'est lui dont l'imagination répond toujours à la vôtre, qui peut en suivre l'activité & les mouvemens, en remplir l'avidité infatiable; c'est avec lui que vous aimerez à pleurer; c'est à vous qu'il a confié le dépôt de sa gloire; & vous la défendrez sans doute pour prix des larmes qu'il vous fait répandre.

Loin de moi cet odieux dessein d'établir le triomphe d'un grand homme sur l'abaissement de son rival, ni de faire souvenir qu'il existe une autre Bérénice que celle de l'inimitable Racine. Que ne puis-je le faire oublier! Mettre ici les deux



rivaux en concurrence, ce ferait faire injure à tous les deux. Oublions que Corneille ait pu méconnaître à ce point le caractère de son talent. Pourquoi faut-il que le génie transmette ses fautes aux générations futures? Que ces fautes soient, si l'on veut, pendant qu'il existe parmi nous, l'aliment de la jalousie & le tribut de l'humanité. Mais que la mort en le frappant, emporte avec lui tout ce qui doit mourir; qu'elle ne lui laisse que ce qui doit vivre; & que sortant de ses cendres, il paraisse devant la postérité, comme Hercule, s'élevant de son bûcher, parut dans l'Olympe, ayant dépouillé tout ce qu'il avait de mortel.

Racine avait lutté dans *Bérénice* contre un sujet qu'il n'avait pas choisi, & il était sorti triomphant de cette épreuve si dangereuse pour le talent qui veut toujours être libre dans sa marche, & se tracer à lui-même la route qu'il doit tenir. *Bajazet* fut un ouvrage de son choix. Les mœurs nouvelles pour nous d'une nation avec qui nous avons eu long-tems aussi peu de commerce, que si la nature l'eût placée à l'extrémité du globe; la politique sanglante du Serrail, la fervile existence d'un peuple innombrable enfermé dans cette prison du despotisme; les passions des Sultanes qui s'expliquent le poignard à la main, & qui sont toujours près du crime & du meurtre, parce qu'elles sont toujours près du danger; le caractère & les intérêts des visirs qui se hâtent d'être les instrumens d'une révolution; de peur d'en être les victimes; l'inconstance ordinaire des Orientaux, & cette servitude menaçante qui rampe aux pieds d'un despote; & s'élève tout-à-coup des marches du

trône pour le frapper & le renverser : voilà le tableau absolument neuf qui s'offrait au pinceau de Racine ; à ce même pinceau , qui avait si supérieurement crayonné la cour de Néron ; qui dans *Monime* & dans *Iphigénie* traça depuis avec tant de vérité la modestie , la retenue , le respect filial que l'éducation inspirait aux filles grecques ; qui dans *Athalie* nous montra les effets de la théocratie sur ce peuple fanatique , toujours conduit par des prodiges, ou égaré par des superstitions. C'est-là sans doute posséder la science des couleurs locales , & l'art de marquer tous les sujets d'une teinte particulière, qui avertit toujours le spectateur du lieu où le transporte l'illusion dramatique (10).

Qu'y a-t-il , par exemple , dans le rôle d'*Acomat*, que ce viril n'ait pu dire dans le *Serrail* ? Que l'empreinte de ce rôle est mâle & vigoureuse ! qu'on y reconnaît le vieux guerrier, qui voudrait, s'il était possible , n'employer que des armes pour la révolution qu'il médite ; mais qui , réduit à descendre jusqu'à l'intrigue , se sert habilement des passions mêmes qu'il méprise ! Qu'il était beau d'oser introduire un pareil personnage , parlant de l'amour avec le plus grand dédain , à côté de cette *Roxane* qui en a toutes les fureurs ! *Acomat* ne peut-il pas être opposé aux plus grands caractères de *Corneille* ? Quel style ! que d'énergie sans morgue & sans roideur ! que d'élévation sans emphase ! que de vraie politique sans affectation de politique ! Et dans *Mithridate* , quel art d'ennoblir les faiblesses d'une grande âme , & de répandre de l'intérêt sur un vieillard malheureux , oc-

cupé de vengeance & de haine , allant malgré lui chercher des consolations dans l'amour qui met le comble à tous ses maux !

Osons cependant l'avouer , ( car la vérité , qui est toujours sacrée , doit l'être sur - tout dans l'éloge d'un grand homme ; elle tient de si près à sa gloire , qu'on ne peut altérer l'une sans blesser l'autre ) , avouons - le ; soit que le succès des ouvrages de théâtre dépende essentiellement du choix des sujets ; soit que le premier élan du génie soit quelquefois si rapide & si élevé , que lui-même ait ensuite beaucoup de peine , de la hauteur où il est parvenu d'abord , à prendre encore un vol plus haut & plus hardi ; quoiqu'il en soit , depuis Andromaque , Racine offrant dans chacun de ses drames une création nouvelle & de nouvelles beautés , n'avait encore rien produit qui fût , dans son ensemble , supérieur à cet heureux coup d'essai. Il était dans cet âge où l'homme joint au feu de la jeunesse , qui n'est pas encore amorti , toute la force de la maturité , les avantages de la réflexion , & les richesses de l'expérience. Un ami sévère à contenter , des ennemis à confondre , des envieux à punir , étaient autant d'aiguillons qui animaient son courage & ses travaux. Le moment des grands efforts était venu , & l'on vit éclore successivement deux chef - d'œuvres , qui en élevant Racine au - dessus de lui-même , devaient achever sa gloire , la défaite de l'envie , & le triomphe de la scène française. L'un était Iphigénie , le modèle de l'action dramatique la plus belle dans sa contexture & dans toutes ses parties ; l'autre était Phèdre , le plus éloquent mor-

ceau de passion que les modernes puissent opposer à la Didon de l'inimitable Virgile.

Comment louer de pareils ouvrages , sans redire faiblement ce qui a été si bien senti par tous les esprits éclairés ? Quel tribut stérile ! quel faible retour que les louanges , pour toutes ces impressions si vives , si variées , ces frémissemens , ces transports qu'excitent en nous ces productions du premier des arts ! Pour en voir tous les effets, c'est au théâtre qu'il faut se transporter ; c'est là qu'il faut voir les tendres pleurs d'Iphigénie , les larmes jalouses d'Eriphile , & les combats d'Agamemnon ; c'est là qu'il faut entendre les cris si douloureux & si déchirans des entrailles maternelles de Clytemnestre ; c'est là qu'il faut contempler d'un côté le Roi des rois , de l'autre Achille , ces deux grandeurs en présence , prêtes à se heurter , le fer prêt à étinceler dans les mains du guerrier , & la majesté royale sur le front du souverain : & quand vous aurez vu la foule immobile & en silence , attentive à ce grand spectacle , suspendue à tous les ressorts que l'art fait mouvoir sur la scène ; quand vous aurez entendu de ce silence universel sortir tout-à-coup les sanglots de l'attendrissement , ou les cris de la terreur ; alors , si vous vous méfiez des surprises faites à vos sens & à votre âme par le prestige de l'optique théâtrale , revenez à vous-même dans la solitude du cabinet ; interrogez votre raison & votre goût , demandez-leur s'ils peuvent appeller des impressions que vous avez éprouvées , si la réflexion condamne ce qui a ému votre imagination , si retournant au même spectacle vous y porteriez des

objections & des scrupules ; & vous verrez que tout ce que vous avez senti n'était pas de ces illusions passagères qu'un talent médiocre peut produire avec une situation heureuse & la pantomime des acteurs , mais un effet nécessaire & infaillible, fondé sur une étude réfléchie de la nature & du cœur humain ; effet qui doit être à jamais le même , & qui loin de s'affaiblir augmentera en vous à mesure que vous le considérerez de plus près. Vous vous écrierez alors dans votre juste admiration : quel art que celui qui me domine si impérieusement que je ne puis y résister sans démentir mon propre cœur ; qui force ma raison même d'approuver des fictions qui m'arrachent à elle ; qui avec des douleurs feintes , exprimées dans un langage harmonieux & cadencé , m'émeut autant que les gémissemens d'un malheur réel ; qui fait couler , pour des infortunes imaginaires , ces larmes que la nature m'avait données pour des infortunes véritables , & me procure une si douce épreuve de cette sensibilité dont l'exercice est souvent si amer & si cruel !

Mais plus cet art a d'éclat & de supériorité , plus il doit avoir de jaloux & de détracteurs. L'envie ne hait que ce qui est aimable. Furieuse , sur-tout lorsqu'elle est impuissante , elle avait vu le grand succès de Bérénice, sans pouvoir le troubler que par des sarcasmes méprisés & des satyres inutiles. Celui d'Iphigénie avait mis le comble à ses douleurs. Tant de fois vaincue , elle rassembla toutes ses forces pour écraser la tragédie de Phèdre.

On aurait honte de rappeler ici les efforts

odieux que l'on fit jouer, les manœuvres abjectes que l'on employa. L'histoire des bassesses est dégoûtante (11); elle répugne à la main qui trace l'histoire du génie. Et ne suffit-il pas qu'on se souvienne que pendant un moment Pradon parut triompher de Racine? Ce moment fut court: mais qu'il dut être cruel pour le grand homme que l'on outrageait! & qu'il était honteux pour la nation que l'on rendait complice de cet outrage! Que la haine était habile d'appeler la médiocrité pour l'opposer au talent! qu'elle savait bien que de tous les affronts, le plus sensible pour un homme supérieur, est de le faire rougir d'un indigne rival! Triomphez, barbares, vous avez vaincu. Il est vrai que vous n'avez pas pu aveugler long-tems les hommes sur leurs plaisirs; les deux Phèdres n'ont pu long-tems être en concurrence: toutes deux sont bientôt à leur place. Mais la blessure que vous avez faite au cœur de l'écrivain sensible, n'en est pas moins douloureuse; la trace en est profonde & sanglante. Triomphez, vous dis-je, hommes lâches & cruels: votre victoire est plus grande que vous ne l'avez cru; vous ne vouliez peut-être qu'humilier le talent, & vous l'avez découragé, vous l'avez abattu. Il fort vainqueur de la lice, mais il n'y rentrera plus; il vous cède, vous n'entendez plus sa voix. Sa voix qui enchantait la France, ne blessera plus vos oreilles par de nouveaux accens; & peut-être allez-vous lui pardonner sa gloire, quand il cessera de l'augmenter.

Sa gloire! est-il bien possible qu'il l'oublie? Quoi! ce sentiment si cher & si noble peut-il



s'éteindre dans son âme? Cet esprit agissant & créateur peut-il se commander le repos? Hélas! il est trop vrai, & cet exemple ne le prouve que trop. Oui, sans doute, dût cet aveu donner à la médiocrité jalouse des espérances consolantes, oui, le génie peut quelquefois s'arrêter au milieu de sa course. Il est des momens où l'âme la plus courageuse peut être fatiguée d'un combat qui ne laisse aucun espoir de paix que dans la poussière du tombeau: quoique sûre de ses forces, elle peut être lassée de les exercer: elle s'indigne de l'injustice; elle est révoltée des injures atroces de la calomnie, des menaces de la persécution, & de l'insolence de la haine. Alors, sans doute, elle peut se retourner vers le repos qui lui tend les bras: elle peut se laisser séduire par le bonheur qu'il promet. . . . . Ne t'y livre pas, ô grand homme! n'en crois pas un dépit qui te trompe & ne te venge pas. Ne laisse pas le champ libre à tes ennemis. Ne vois-tu pas qu'ils sont tourmentés du sentiment de ta force & de celui de leur faiblesse? qu'ils s'obstinent en vain à nier le talent qui les accable & les désespère, comme les Stoïciens niaient la douleur qui leur donnait des convulsions? Ne vois-tu pas que les serpens que l'envie jette sur ton passage, expirent à chaque pas que tu fais, tandis que ceux qu'elle porte dans son sein la rongent éternellement? Avance sans rien craindre; & si ta route est semée d'obstacles, songe qu'il n'en est point d'autre pour toi. Songe que la prédilection marquée de la nature pour les hommes qu'elle a créés supérieurs aux autres, ne va pas jusqu'à leur prodiguer ses plus beaux dons,

fans les leur faire acheter. Accepte ses présens & ton fardeau , & garde que la postérité ne te reproche d'être resté au-dessous de tes destinées.

Mais ferait-ce donc à Racine qu'il faut adresser des reproches ? N'est - ce pas plutôt à ses implacables ennemis ? Ne doit-on pas le plaindre , plutôt que le condamner ? Que dis - je ? c'est nous surtout qu'il faut plaindre. Il avait assez fait pour sa gloire , mais que ne pouvait - il pas faire encore pour nos plaisirs ? Neuf ans lui avaient suffi pour produire tant de chef-d'œuvres. Il en passa douze dans l'inaction. Quelle perte pour les lettres , pour le théâtre , pour la nation , pour les âmes sensibles ! Voilà ce qu'a fait l'envie ; & on l'encourage !

Qui retirera le grand Racine de l'oisiveté où il s'endort ? Qui lui fera reprendre la plume , comme Achille reprit autrefois ses armes ? Sont - ce les conseils & les exhortations de Despréaux ? Sera-ce l'impérieux besoin d'une imagination active , qui se consume elle - même , & qui cherche à se répandre au - dehors ? ou ce retour secret , cette invincible pente qui ramène toujours vers la gloire ceux qui l'ont une fois connue ? Non , c'est pour complaire à la protectrice de Saint-Cyr qui veut amuser des enfans , que Racine va couronner ses travaux par l'ouvrage le plus parfait dont se glorifie l'esprit humain , & dont s'honore la langue française.

On voit bien que je veux parler d'Athalie : car je ne dis rien d'Esther , dont le sujet trompa Racine & fit illusion à la cour , mais que la postérité , en admirant les détails du style , a retranchée du

nombre des tragédies. O fragilité des jugemens ! ô néant de la gloire & de la renommée ! Esther enchante la cour de Louis XIV, cette cour si éclairée & si judicieuse ; & Athalie ! . . . . . & Athalie ! . . . . . Eh ! quoi ? l'éloge du talent n'est-il donc jamais que le récit des injustices ? Nous nous plaignions tout-à-l'heure du fort de Phèdre ; faut-il encore déplorer une injure plus cruelle & plus durable ? Hélas ! il ne la vit pas réparée : il vit le plus beau de ses ouvrages en bute au mépris & au ridicule , & il n'a pas vu l'admiration que ce même ouvrage inspire aujourd'hui ; & quand il s'est endormi dans le silence de la tombe, alors s'est élevée l'inutile voix de la vérité qu'il n'entend plus.

Il y a quarante ans que le successeur & le véritable rival de Racine a nommé Athalie le chef-d'œuvre de la scène (12). Qu'ajouter à cet éloge généralement adopté ? Qui est-ce qui ne rend pas justice à ce grand effort de l'art dramatique ? Qui peut méconnaître cette création majestueuse, cette simplicité touchante & sublime , cette diction céleste qui semble inspirée par la Divinité ? C'est là qu'à l'exemple de Sophocle, qui se montra dans les chœurs l'égal de Pindare , Racine passe avec tant de facilité & de bonheur à un genre de composition, qui dans notre langue sur-tout est infiniment éloigné du style de la scène ; c'est dans les chœurs d'Athalie, ainsi que dans ceux d'Esther, qu'il donne à notre idiome poétique plus de pompe, d'harmonie, d'onction, de douceur & de variété qu'il n'en eut jamais ; & que fait pour être en

tout un modèle , il nous laisse les monumens les plus beaux de la vraie poésie lyrique (13).

Ainsi cet excellent esprit semblait né pour tout ce qu'il voulait faire. Sa comédie des plaideurs obtint le suffrage de Molière , & en était digne. Ses épigrammes , (car il en fit , quoiqu'il fût honnête & vertueux ; & l'on peut se moquer des fots, quand ils sont méchans , précisément parce que l'on n'est ni l'un ni l'autre) , ses épigrammes , pleines de sel & de finesse , sont encore remarquables par l'élégance & la pureté de style , dans un genre où l'on a cru souvent pouvoir s'en dispenser. Ses Lettres contre Port-Royal peuvent être mises à côté des meilleures provinciales. Nous avons perdu ce qu'il avait écrit sur l'histoire ; mais il a prouvé dans un discours académique qu'il aurait pu exceller dans la prose.

Tant de talens , en blessant les yeux de l'envie , attirèrent ceux d'un roi qui ne la croyait pas. Racine reçut de Louis XIV & de son digne ministre Colbert , des récompenses & des honneurs. Il dut à la libéralité de ce monarque, une aisance qu'il est plus beau peut-être de ne devoir qu'à son travail , mais qu'il est doux d'obtenir de la renommée , de ses talens & de la bienveillance d'un grand prince. Historiographe de France & gentilhomme ordinaire , ces deux charges qui l'approchaient du roi, lui valurent des distinctions personnelles , plus flatteuses que les présens & les titres. L'entretien de Louis XIV n'était pas pour un sujet la moindre des récompenses ; & tant d'avantages devaient consoler Racine , si quelque chose peut consoler un écrivain , du mal-

heur de voir ses plus beaux ouvrages méconnus.

Il éprouva de bien des manières le danger d'être sensible. Il n'avait pu résister à l'impression que faisait sur lui l'injustice de ses détracteurs, & il condamna son génie au silence. Il n'avait pu résister à la pitié que lui inspirait la misère des peuples; & quand il en eut tracé le tableau qui affligea Louis XIV, il ne résista pas non plus au chagrin de la disgrâce. On croit qu'elle hâta la fin de ses jours. Ainsi le talent & la vertu troublèrent sa vie, & en avancèrent les derniers momens. Tel est souvent l'effet de l'un & de l'autre; & cependant qui pourrait se résoudre à ne pas aimer le talent & la vertu!

On l'accuse de faiblesse, pour s'être montré sensible aux critiques injustes & au mécontentement de son maître. Mais quant au premier reproche, on ne songe pas assez combien il est dur, après les sacrifices que la culture des lettres exige de l'homme né pour elles & qui les préfère à tout, de ne pas trouver dans toutes les âmes la récompense qu'il trouve dans la sienne. Quant au second reproche, que l'on se souvienne que Louis XIV, qui mettait tant de grâces dans ses actions & dans ses paroles, avait le précieux talent de se faire aimer de ceux qu'il obligeait; que l'on songe qu'il est bien naturel de chérir son bienfaiteur, quoique ce bienfaiteur soit un roi; & l'on sentira que la douleur de lui avoir déplu était d'autant plus louable dans un sujet, que c'était le monarque qui avait tort.

L'âme de Racine était douce & tendre comme ses écrits, ouverte & noble comme sa physionomie.

mie. On lui a reproché cette vivacité dans la dispute qui tient à une humeur franche & à une conception prompte, & cette sévérité de jugement qui est la suite d'un goût exquis. Courtisan délicat sans être vil, il était mieux à la cour que Boileau, parce qu'il avait de la flexibilité & des grâces, que Boileau n'avait pas. Bon père & bon mari, le commerce & les caresses des grands ne le dégoûtèrent jamais des douceurs de la société domestique toujours chères à une âme bien née. Il s'occupait de l'éducation de ses enfans en homme qui connaît ses devoirs & qui les aime; & avec quel plaisir on voit dans ses lettres l'auteur de Phèdre & d'Athalie descendre aux derniers détails de la sollicitude paternelle!

Incapable de jalousie, (& de qui aurait-il été jaloux?) on ne peut lui reprocher aucun mot fatyrique contre le mérite reconnu; éloge que l'on voudrait pouvoir faire de Despréaux. Il jeta quelquefois du ridicule sur les écrivains qu'on lui opposait; mais s'il les combattait avec des plaisanteries, il leur laissait les cabales & les intrigues. Il rendait justice au mérite de Corneille sans lui porter envie. Corneille ne rendait pas justice au sien, Corneille était-il jaloux?

On les a tant de fois comparés, & ce parallèle est si fécond, que peut-être l'attend-on du panégyriste de Racine. Mais si je n'avais pas mis le lecteur à portée de le faire lui-même, j'aurais bien mal réussi. Ce parallèle doit être le résultat des idées que j'ai développées. Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur; Racine doit avoir celle de la postérité dont il



est à jamais le modèle (14). Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le tems , sans que sa gloire personnelle doive en souffrir ; le mérite des ouvrages du second doit croître & s'aggrandir dans les siècles avec sa renommée & nos lumières. Peut-être les uns & les autres ne doivent point être mis dans la balance : un mélange de beautés & de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur était homme. Quant au mérite personnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages ; & si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre , que l'on examine lequel vaut le mieux , d'avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit des siècles barbares , ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je ? Corneille me paraît ressembler à ces Titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées. Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux (15).

Mais pourquoi des esprits si distingués , les Sévigné , les Deshoulières , les Saint - Evremond , les Nevers , répétaient - ils sans cesse qu'il fallait bien se garder de rien comparer à Corneille ? C'est qu'on ne veut point revenir sur ses pas ; qu'on tient à ses erreurs par amour propre ; qu'après avoir décidé qu'un auteur a seul atteint les bornes de son art , il en coûte d'avouer qu'un autre les a reculées bien plus loin ; que c'est bien assez d'a

voir un grand homme à admirer , & qu'il paraît un peu pénible d'en admirer encore un autre sur lequel on n'a pas compté ; qu'en général dans tous les arts on adopte d'abord un maître , à qui l'on veut bien prodiguer toutes les louanges , pourvu qu'on soit dispensé d'en accorder aucune à tous les autres : c'est qu'il est beaucoup de juges de certains traits de force & de grandeur , & qu'il en est peu de la perfection ; que les beautés étincellent davantage dans une multitude de défauts , sont plus vivement senties & plus aisément pardonnées ; au lieu que la perfection continue , procurant un plaisir égal , paraît naturelle & simple ; charme sans étonner , & a pour ennemis secrets ceux qui pouvant l'apprécier mieux que les autres , ont plus d'intérêt à la rabaisser.

Pourquoi enfin aujourd'hui existe-t-il une secte de littérateurs qui font profession de regarder Racine comme un écrivain élégant , mais non pas comme un homme de génie ? C'est qu'ils sont à-peu-près sûrs de ne pas écrire comme lui , parce que l'examen du style peut être porté à un certain degré d'évidence ; au lieu qu'ils n'ont pas renoncé au génie que chacun définit à sa manière , & auquel tout le monde a des prétentions. Pourquoi ces mêmes hommes affectent-ils pour Corneille un enthousiasme qu'ils ne sentent pas ? pourquoi les entend-on crier au blasphème dès qu'on relève ses défauts ? Ce n'est pas que sa gloire leur soit infiniment chère , mais ses défauts leur sont précieux : ses défauts les rapprochent de lui. Par où se rapprocher de Racine ? Quand on a lu une belle page de Corneille , la page suivante peut

consoler. Comment se consoler de Racine ? comment pardonner cette désespérante perfection ? Et qu'on doit avoir d'ennemis quand il est si difficile d'avoir des rivaux !

O mes concitoyens ! ne vous opposez point à votre gloire . en vous opposant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, & peut-être n'est-il pas inutile. Les barbares approchent , l'invasion vous menace : songez que les déclamateurs (16) en vers & en prose ont succédé jadis chez les Latins aux poètes & aux orateurs. Retardez du moins parmi vous , s'il est possible , cette inévitable révolution. Joignez - vous aux disciples du bon siècle pour arrêter le torrent : encouragez l'étude des anciens , qui seule peut conserver parmi vous le feu sacré prêt à s'éteindre. N'en croyez pas sur-tout ces esprits impérieux & exaltés , qui trouvent la littérature du dernier siècle timide & pusillanime ; qui sous prétexte de nous délivrer de ces utiles entraves qui ne donnent que plus de ressort aux talens & plus de mérite aux beaux arts , ne songent qu'à se délivrer eux - mêmes des règles du bon sens qui les importunent. Ne les croyez pas , ceux qui veulent être poètes sans faire de vers , & grands hommes sans savoir écrire : ne voyez-vous pas que leur esprit n'est qu'impuissance , & qu'ils voudraient mettre les systèmes à la place des talens ? Ne les croyez pas , ceux qui vantent sans cesse la nature brute ; ils portent envie à la nature perfectionnée ; ceux qui regrettent les beautés du chaos ; vous avez sous vos yeux les beautés de la création : ceux qui préfèrent un mot sublime de Shakespéare aux vers

de Phèdre & de Mérope; Shakespéare est trop souvent le poète du peuple; Phèdre & Mérope font les délices des hommes instruits: ceux qui relèvent avec enthousiasme le mérite médiocre de faire verser quelques larmes dans un roman; il est un peu plus beau d'en faire couler à la première scène d'Iphigénie: ceux qui justifient l'invraisemblable, l'outré, le gigantesque, sous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet passager, & qu'ils peuvent étonner un moment; malheur à qui ne cherche qu'à étonner, car on n'étonne pas deux fois. O mes concitoyens! je vous en conjure encore, méfiez-vous de ces législateurs enthousiastes; opposez-leur toujours les anciens & Racine; opposez-leur ce grand axiome de son digne ami, ce principe qui paraît si simple & qui est si fécond, RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI. Et si vous voulez avoir sans cesse sous les yeux des exemples de ce *beau* & de ce *vrai*, relisez sans cesse Racine.

Hélas! la colonne de ce siècle, celle sur laquelle il s'appuyait pour regarder avec assurance le siècle précédent, ne peut pas toujours résister aux années; celui qui pendant quarante ans rendit à Racine une si éclatante justice, parce qu'il était le seul qui dût n'en être pas épouvanté; ce grand tragique, qui à ce titre fera seul mis dans la balance avec Racine, & que tant de titres de gloire, que lui seul a réunis, mettront d'ailleurs hors de toute comparaison; cet homme à qui l'on refusa si longtemps sa place, parce qu'il mettait les autres à la leur, & qui n'a dû qu'à ses longues années cet avantage que n'eut pas Racine, de se voir enfin à

son rang ; Voltaire préside encore au goût & aux beaux arts. Qui en fera l'arbitre & la lumière après lui ? Vous avez élevé un trophée à sa gloire : faites plus, élevez à ses côtés le trophée de Racine. Réunissez dans les mêmes honneurs ces deux hommes trop grands pour que la nature ait pu les réunir dans un même siècle ; & mettez sur leurs statues cette inscription qui les caractérise , & qui fera la leçon de tous les âges , le BEAU & le VRAI.

**F I N.**

---

# NOTES

SUR L'ÉLOGE

DE RACINE.



( I ) **L'**ACADÉMIE française & le théâtre font les deux seuls endroits où les écrivains reçoivent des honneurs publics. Mais il s'en faut bien que ces deux scènes de gloire soient en ce genre ce qu'elles pourraient être. Les assemblées de l'académie dans une très-petite salle, où la plupart des assistans sont debout & mal à leur aise, ne sont, à proprement parler, qu'un rendez-vous de gens de lettres & d'amateurs, qui ne peuvent pas représenter la nation; & la nation devrait être juge & spectatrice des honneurs rendus au génie. On a couronné à l'académie française, sur-tout depuis dix ou douze ans, des ouvrages qui auraient mérité plus de concours & d'appareil. Je fais bien que ce n'est pas la peine d'assembler toute la France pour entendre une pièce de deux cent vers, souvent médiocre. Mais les sujets d'éloquence sont des morceaux plus importans: & qui empêche que ceux de poésie ne le deviennent? Pourquoi ne couronnerait-on pas des ouvrages beaucoup plus étendus & plus intéressans? Il faudrait sans doute proportionner la récompense au travail; il faudrait que le prix ne fût pas une chétive fondation d'un particulier, mais un présent digne de la magnificence du souverain. Alors, peut-être imaginerait-on d'élever un lycée pour les assemblées de la littérature, qui pût contenir les trois ou quatre mille personnes qui s'en occupent dans la capitale; & les arts auraient un hôtel, comme la monnaie, les fermes, &c.

Quant au théâtre (arène qui doit être encore plus brillante), tant que du milieu d'une poignée d'hommes indécemment entassés les uns sur les autres, il pourra



s'élever une douzaine de voix, qui appellent avec des cris impérieux un auteur dont on veut s'amuser un moment, pour se dédommager d'avoir écouté sa pièce ; tant qu'on fera venir sur le bord du théâtre, par forme de plaisanterie, un homme dont l'ouvrage disparaîtra pour jamais au bout de huit jours, les lettres seront bien plus avilies au théâtre qu'elles n'y seront honorées.

Les représentations dramatiques n'auront de la décence & de la dignité, les jugemens publics n'auront une expression marquée & incontestable, que quand tous les spectateurs seront assis. Cette vérité est si évidente, qu'on ne peut s'y refuser que par des intérêts particuliers qui servent encore à la démontrer. Il est certain que les cabales & les partis se cachent aisément dans une foule qui se tient debout & en tumulte, & seraient à découvert dans une assemblée tranquille d'hommes assis. Alors, chaque personne est en vue à toutes les autres, & craint de déshonorer son caractère & son jugement. Alors, le parterre ne serait plus un champ de bataille où chaque parti se distribue par pelotons ! & l'on ne dirait plus à ceux qui arrivent ( comme M. de Voltaire l'a imprimé en dernier lieu ) : *Venez-vous pour applaudir ? mettez-vous là. Venez-vous pour siffler ? mettez-vous ici.* On ne dirait plus : nous ferons tomber celui-ci ; nous ferons réussir celui-là. Si les spectateurs avaient été assis, on n'aurait pas fait tomber la Phèdre de Racine ; & Racine n'aurait pas été perdu pour la France & pour le théâtre pendant dix-huit ans. On n'aurait pas fait tomber Adélaïde, cette même Adélaïde applaudie avec transport trente ans après, sans qu'on y ait changé un vers.

On parle de bâtir une nouvelle salle pour la comédie française. Sans doute on fera disparaître ce reste de barbarie qui déshonore le théâtre & la nation. On cédera aux vœux & aux réflexions de tous les hommes qui pensent. Alors, pour obtenir même un succès passager, il faudra du moins avoir ce degré de mérite qui, joint à la nouveauté, peut soutenir un ouvrage quelque tems ; & l'on ne fera pas à-peu-près sûr avec cinquante billets de vingt sols distribués à la jeunesse des cafés, & cette bienveillance générale accordée à la médiocrité qui n'a point d'ennemis, de faire jouer sept ou huit fois de méprisa-

bles rapsodies , qu'un certain nombre de personnes qui se succèdent va voir pendant quinze jours , parce qu'on entend dire que cela n'est pas tombé , & qu'on a demandé l'auteur,

(2) Cet esprit de secte est si bien établi & si connu , que lorsqu'il paraît quelque ouvrage de marque , on pourrait , sans crainte d'erreur , dresser une liste de tous ceux qui en diront du mal ; on pourrait annoncer d'avance dans quelles maisons , dans quels journaux il sera déchiré. Ce n'est pas en ce point , comme on voit , que consiste ce secret des sectes dont je parle ; c'est dans le choix des écrivains morts qu'il faut louer , des principes qu'il faut adopter , des modèles qu'il faut préférer. Ce secret là n'est connu que des initiés , & il se rapporte toujours à quelque intérêt commun auquel tout est subordonné. Par exemple , ce parti si puissant autrefois , & aujourd'hui si faible , qui s'était réuni contre M. de Voltaire , parce qu'on se réunit toujours contre une puissance ; ce parti avait son plan & sa marche , dont il ne s'écartoit pas. J'ai été à portée de le connaître dans ma première jeunesse , parce que le hasard m'y avait jetté , & je me souviens très-bien des discours que j'y entendais. Ils étaient édifiants , quoiqu'ils ne m'aient pas converti. C'était une aversion singulière pour ce qu'on appelle l'art d'écrire , *art subalterne dont le génie peut se passer , & qui n'est nécessaire qu'aux hommes médiocres ; un mépris profond pour le goût , maître scrupuleux & pusillanime qui étouffe les grandes beautés , & fait valoir les petites ; qui s'occupe d'élégance , de justesse , d'harmonie & autres misères semblables , tandis qu'il néglige la force ; la force qui , comme on sait , ne peut jamais se trouver qu'avec l'incorrection & l'aspérité d'un style hardi & inégal ; la force enfin à laquelle il faut sacrifier la raison , est toujours faible. La force était le grand mot de ralliement , & on louait avec enthousiasme non pas les beautés , mais les déclamations de Corneille & de M. de Crébillon , parce qu'il y avait de la force ; & quant à Racine & à M. de Voltaire , c'était du bel esprit , du talent même , si l'on voulait , mais ni force , ni génie. La force & le génie appartenaient exclusivement à Corneille & à M. de Crébillon. Y trouver des défauts , du moins ne pas convenir*

que leurs défauts même avaient quelque chose d'admirable, c'était audace, aveuglement, témérité, indécence.

Que l'on se rappelle les ridicules clameurs, qu'excitait le Commentaire de Corneille. Cette époque est remarquable : elle montre comment il faut apprécier les jugemens des hommes, & ce qu'il faut attendre d'eux ; elle fait voir quel est, dans certains momens, l'insurmontable pouvoir des conventions & des préjugés. L'ouvrage était condamné d'avance, & personne ne criait plus fort que ceux qui ne l'avaient pas lu. On avait beau leur dire :  
 " Eh ! messieurs, de grâce ; montrez-nous les erreurs de  
 " ce Commentaire. Vous parlez si éloquemment ! prenez la plume, écrivez les belles choses que vous dites.  
 " Défendez la gloire de Corneille, qui n'est pas attaquée ;  
 " justifiez ses fautes, & démontrez celles du commentateur ; criez moins, & raisonnez un peu d'avantage.  
 " Vous avez tant de journaux à vos ordres. Allons, courage, réfutez Mr. de Voltaire. Vous avez beau jeu :  
 " on ne demande pas mieux que de vous donner raison.  
 " De grâce, instruisez-nous.

Que répondaient-ils ? Pas un mot de discussion. Il a manqué de respect à Corneille, disait-on. --- Non, messieurs, on ne peut le louer d'avantage, ni même le louer mieux ; car, on n'a loué que ce qu'il y avait de louable. -- Mais il relève cent défauts pour une beauté. --- C'est qu'il fallait relever ces cent défauts, que toutes les jeunes têtes sont tentées de prendre pour des beautés. Ces défauts existent-ils, ou n'existent-ils pas ? --- N'importe, quand même il dirait la vérité, il ne fallait pas la dire.

Ce dernier raisonnement, qui paraît inconcevable, était pourtant celui des personnes les plus modérées, & celui qu'on faisait le plus souvent ; j'avoue que je ne ferais ni le comprendre, ni m'y accoutumer. Il faudrait une bonne fois s'expliquer, & dire ce qu'on prétend. Y a-t-il des mystères en littérature ? Y a-t-il des traditions à la fois erronées & respectables qu'il faille conserver sous un voile que personne ne peut déchirer sans être sacrilège ? Quoi ! les opinions de l'esprit sur les arts de l'esprit ne sont pas libres ! Je conçois que les vérités qui peuvent blesser les vivans, soient délicates & dangereuses ; mais nous défendra-t-on même celles qui ne regardent que les

morts ? Jusqu'à quand la médiocrité , qui a besoin de préjugés & d'erreurs , exercera-t-elle cette ridicule & révoltante tyrannie sur la raison & le goût ? Jusqu'à quand fera-t-on exposé aux clameurs , aux invectives & aux libelles , dès qu'on osera énoncer un avis qui n'est pas celui de la multitude ? Jusqu'à quand , dans les disputes purement littéraires , où il semble que le seul danger doit être d'avoir tort , le plus grand danger sera-t-il d'avoir raison ?

On ne saurait trop le répéter : il n'y a dans toutes ces matières qu'un seul examen à faire , celui de la question ; & c'est le seul qu'on ne fasse jamais. Qu'importent les noms de Racine & de Corneille ? Voyons quel est celui des deux qui a fait de plus belles tragédies , qui a fait de plus beaux vers , qui a le mieux connu les principes de la nature & ceux de l'art , qui parle mieux au cœur & à l'oreille. Voilà ce qu'il faut examiner sans humeur , sans passion , sans querelle. Dans cette discussion , il faut de toute nécessité relever les défauts & les beautés. Pourquoi les enthousiastes de Corneille jettent-ils des cris de fureur , dès qu'on articule ce qu'il a de repréhensible ? Son nom doit être sacré , disent-ils. Oui , sans doute , son nom , mais non pas ses défauts : ce ne sont pas ses défauts qui ont consacré son nom. Plus les beautés qui l'ont fait si grand sont respectables , plus il importe de les bien distinguer , & de les séparer soigneusement de ses fautes. Mais censurer ses fautes , c'est vouloir détruire sa gloire , dit-on encore. Quelle idée ! Qui peut avoir l'odieux & extravagant projet de détruire la gloire d'un grand homme qui n'est plus ? Celui qui aurait conçu ce dessein absurde , ne serait pas pour Corneille un ennemi dangereux. Mr. de Voltaire savait mieux que personne , & l'on doit savoir , sans être Mr. de Voltaire , que quand un homme s'est élevé sans modèle aux beautés supérieures , la postérité reconnaissante ne se souvient que de son mérite , & oublie ses fautes. Mais ces mêmes fautes que l'on oublie quand il ne s'agit que de le déclarer , on les rappelle quand il est question d'examiner s'il n'y a rien de plus grand que lui ; & je demande quel intérêt on peut supposer à ceux qui lui préfèrent Racine. Ils se sont étrangement trompés , ceux qui ont cru que Mr. de Voltaire

voulait abaisser Corneille, parce qu'il le craignait. Ils se trompaient d'abord dans le fait, parce que, ce n'est point abaisser un homme, que d'exalter avec enthousiasme tout ce qu'il a de réellement beau. Ils se trompaient ensuite dans le motif : Mr. de Voltaire fait trop bien que s'il pouvait craindre quelque chose dans la postérité, ce ne pourrait être que ce genre de mérite le plus rare de tous, qui croit toujours avec le tems, la perfection.

Il résulte du commentaire de Mr. de Voltaire, que Corneille a fait de belles scènes, & pas une bonne pièce. Ceux que ce résultat peut affliger, n'ont qu'à le combattre par des raisons, & non par des cris. Mais cette dernière espèce de réponse est la plus aisée, & celle qu'on emploie le plus volontiers. L'autre est encore à venir.

On lui proposait de faire le commentaire de Racine. Il répondit : *Il n'y a qu'à mettre au bas de toutes les pages, beau, pathétique, harmonieux, admirable, &c.*

Je demande à tout homme raisonnable, si celui qui parle ainsi de Racine, a pu être jaloux de Corneille.

„ Mais Mr. de Voltaire a senti que son génie se rapprochait de celui de Racine. „ Oui, la vérité, la nature & le goût sont toujours très-près de Racine, & souvent loin de Corneille.

„ Mais d'un autre côté, quel intérêt supposer à ceux qui préfèrent Corneille ?

Aucun, s'il s'agit du littérateur impartial, dont l'opinion tient au caractère ; aucun, s'il est question de cette classe de lecteurs, qui ne cherche & ne consulte que son plaisir, & qui ne tient à la littérature par aucun parti ni par aucun travail. Reste alors à examiner, non pas les motifs de leur prévention, puisqu'ils n'en ont aucune, mais les principes de leur erreur, puisqu'on a posé que c'en est une. Il faudra observer si ce ne sont pas des têtes un peu romanesques, des esprits excessivement amoureux de la grandeur vraie ou fausse, & qui mettent une sorte d'orgueil à trouver de la conformité entre leurs idées & celles de Corneille. Ce n'est pas avec ces dispositions qu'on doit être constitué juge des artistes. Il faut n'examiner que la perfection même de l'art, & voir celui qui en a approché le plus près. Il faut donc revenir à ceux même qui s'en occupent, & dont la voix entraîne natu-



rellement le grand nombre. Quant à ceux-là, si l'on demande quel intérêt ils peuvent avoir à préférer les beaux morceaux de Corneille aux belles tragédies de Racine, il me semble que la réponse n'est pas difficile : c'est qu'il est plus aisé de faire de beaux morceaux, que de faire de belles tragédies ; c'est que l'amour propre s'arrange merveilleusement de cette idée, qu'on peut être un grand homme avec une multitude de défauts ; c'est qu'il n'y a personne qui, d'après ce principe, ne se flatte d'avoir assez de beautés pour faire excuser beaucoup de fautes.

On ne s'en tient pas là, on veut que ce mélange de beautés & de défauts soit au-dessus des plus beaux ouvrages. C'est là, dit-on, le vrai caractère du génie : de grandes beautés & de grandes fautes. Non, c'est un des avantages du génie, de faire excuser ses fautes par les beautés dont il les couvre ; mais il n'est pas vrai que le propre du génie, soit de ne rien produire que d'informe & de monstrueux. Virgile & Sophocle, Racine & Mr. de Voltaire, Cicéron, Démosthène, Tacite, Horace, sont certainement des génies du premier ordre : ils ont de grandes & de très-grandes beautés, & en foule ; ils n'ont point de grandes fautes. On nous permettra bien de croire qu'ils ont au moins autant de génie que Corneille, Lucain, Shakespeare & Milton.

On a mis souvent Homère parmi ces grands esprits remarquables par leurs inégalités : mais il faut faire une réflexion, c'est que les défauts d'Homère sont la prolixité, les répétitions, la naïveté familière ; & nous ne pouvons pas trop juger si c'étaient là des défauts très-choquans dans des mœurs infiniment éloignées des nôtres, dans un ouvrage dont l'auteur allait chanter les différentes parties dans les villes & les villages de la Grèce, comme nos Troubadours allaient chantant des romances dans les cours des princes & des barons. D'ailleurs, Homère ne peint jamais une nature fausse (la mythologie mise à part) ; jamais il n'est ni ridiculement boursofflé, ni subtilement raisonneur. *Aliquando bonus dormitat Homerus.* Mais il ne faut point le placer parmi ceux dont on a dit qu'il était impossible de s'élever plus haut ni de tomber plus bas. Leur chute, dit-on, annonce la hauteur de leur vol. Soit, j'admire leur vol, & si l'on veut même,



leur chute ; mais j'admire encore plus celui qui fait s'élever & descendre, & qui ne tombe jamais. On insiste ; on prétend que celui qui ne tombe jamais, du moins ne s'élève pas aussi haut. Qui, nous dit-on, a pu jamais monter à la hauteur de Corneille ?

Expliquons-nous. Corneille, par la nature même des sujets qu'il a choisis, a dû rencontrer plus souvent que Racine ce genre de sublime qui tient à l'élévation des idées & à la grandeur des objets ; & j'avoue encore que ce choix même prouve la disposition au sublime & le caractère de son génie. Mais en convenant que Corneille a plus souvent que Racine le sublime des pensées, il faudrait examiner si Racine n'a pas beaucoup plus souvent que Corneille le sublime de la passion & du sentiment ; il faudrait considérer ensuite si cette dernière espèce de sublime n'est pas la plus rare, la plus difficile, & sur-tout la plus tragique & la plus théâtrale.

En s'occupant de cet examen, on trouverait d'abord que ce ne sont pas les génies les plus heureux, les écrivains le plus souvent relus & le plus souvent admirés, qui ont eu le plus de *traits* faillans & de grandes pensées ; que Lucain en a beaucoup plus que Virgile, & Sénèque beaucoup plus que Cicéron ; & cependant qui pourrâit nier que Virgile ne soit un bien plus grand poète que Lucain, & Cicéron un écrivain bien plus éloquent que Sénèque ? C'est que ce ne sont pas les *traits* qui font un ouvrage ; c'est le tissu du style & l'ensemble des idées. Ce n'est pas par des élans momentanés que l'on juge un écrivain ; c'est par sa marche habituelle : la plus grande difficulté, le mérite le plus rare, n'est pas d'étonner le lecteur ; c'est de l'attacher.

On trouverait ensuite que l'homme étant naturellement porté à la grandeur, il est plus aisé de se livrer tout entier à l'enthousiasme qui nous élève, que de descendre au fond de son cœur, & d'y surprendre avec l'œil de l'imagination les secrets de la nature & de nos penchans.

On trouverait que, sur-tout au théâtre, l'admiration qu'inspire la grandeur est d'un effet médiocre, lorsqu'il ne s'y mêle pas des passions fortes ou des sentimens touchans, comme la clémence dans le pardon de Cinna, & les affections paternelles dans le vieil Horace : qu'excepté

ces momens qui sont rares, la grandeur est souvent un peu froide; parce qu'on vient au théâtre, moins pour admirer que pour être ému; parce que l'admiration est un sentiment dont on revient le plus vite qu'on peut; au lieu que l'intérêt & l'attendrissement mettent l'âme dans une situation où elle aime à demeurer.

On trouverait que Corneille, trompé par ce goût pour la grandeur, a souvent choisi des sujets qui d'ailleurs n'avaient rien de tragique, tels que Sertorius, Nicomède, Othon, &c. au lieu que Racine, éclairé par la connaissance du cœur humain, a élevé jusqu'à la dignité tragique le sujet faible & élégiaque de Bérénice.

On trouverait enfin que les traits de passion, si fréquens dans Racine, tels que,

Bajazet, écoutez: je sens que je vous aime,

.....

Pourquoi l'affaffiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?

.....

Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?

.....

Ils ne se verront plus, ils s'aimeront toujours.

& cent autres de cette force, & le rôle tout entier de Phèdre, sont d'un sublime beaucoup plus tragique, que les plus grands traits de force & d'élévation qui nous surprennent dans Corneille.

Il faudrait conclure, ce me semble, que si le premier mérite dans tous les arts est d'en atteindre le but, le sublime de Racine doit être mis au-dessus du sublime de Corneille, comme le quatrième livre de Virgile est au-dessus des grands traits de la Pharfale; comme la Harangue pour Milon & celle pour Ligarius sont au-dessus de tout l'esprit de Sénèque.

Quant à la question que je me suis faite, qui jamais a pu atteindre à la hauteur de Corneille? je réponds, sans balancer, l'homme de génie qui a fait Brutus & Rome sauvée, qui a non seulement atteint cette hauteur, mais qui même y reste, & n'en tombe jamais. J'avoue que le rôle de Brutus & celui de Cicéron me paraissent plus

beaux que les plus beaux rôles de Corneille: c'est peut-être en ce genre le chef-d'œuvre de l'art, parce que la grandeur y est toujours mêlée de sensibilité, & pénètre l'âme en l'élevant.

Au reste, je conviens que c'est ici une préférence qu'il serait difficile de réduire en démonstration. Je rends compte de ce que j'éprouve; d'autres peuvent être différemment affectés: quand on n'a à choisir qu'entre des beautés supérieures, chacun doit être content de son partage, sans vouloir forcer le choix d'autrui. Félicitons-nous de nos richesses, & ne faisons pas de nos plaisirs un sujet de guerre.

Cette note est une dissertation, je le fais; mais la manière dont on y répondra, prouvera peut-être, qu'elle n'était pas assez longue.

(3) Ce n'est pas seulement à cause de la différence des mœurs, qu'une bonne tragédie grecque ne peut pas, sans souffrir beaucoup de changemens, être une bonne tragédie française; c'est sur-tout parce que nos pièces demandent beaucoup plus d'étendue. Je ne connais qu'un seul ouvrage chez les grecs, qui pût être transporté sur notre théâtre, sans autre altération que le retranchement des chœurs; c'est le Philoctète de Sophocle. Mais il ne pourrait fournir que trois actes. Toutes les autres pièces grecques demanderaient parmi nous plus de suspension dans l'intrigue, plus de développement dans les scènes & dans les caractères, plus de passion dans le dialogue. C'est ce qu'a si heureusement exécuté M. de Voltaire, dans la tragédie d'Oreste. Il a pris toutes les beautés que les convenances françaises lui permettaient d'emprunter de Sophocle: il a conservé l'intéressante & noble simplicité du sujet; mais il a conduit l'intrigue avec plus d'art. Il est allé bien au-delà de l'original dans le rôle d'Electre, & l'un des chef-d'œuvres de l'éloquence dramatique, l'un des rôles les plus parfaits qu'il y ait au théâtre depuis Phèdre. Il a créé le rôle de Clytemnestre. Il a su dans le cinquième acte rendre intéressante une femme criminelle qui semblait ne devoir être qu'odieuse, & qu'avec beaucoup d'art on aurait espéré tout au plus de rendre supportable. Il lui a prêté des mots sublimes. Il a peint des plus beaux traits l'amitié

l'amitié d'Oreste & de Pylade. Enfin, il a imaginé un dénouement. Voilà l'ouvrage du génie. C'est ainsi qu'il convient de lutter contre un homme tel que Sophocle. Voulez-vous une preuve de l'inconcevable aveuglement de la haine ? écoutez les ennemis de Mr. de Voltaire, répétant sans cesse qu'il se sert dans ses tragédies de petits moyens, & lui opposant M. de Crébillon comme un esprit bien plus créateur. M. de Crébillon, en traitant le sujet d'Electre, n'a pu s'en tirer qu'avec une double intrigue d'amour qui tient la moitié de la pièce, & qui la gâte. Or, qui est-ce qui marque plus de fécondité, plus de ressources, plus de création, ou de tirer tout du sujet & de soi-même, ou d'avoir recours à un double épisode ? Je voudrais savoir comment on peut répondre à ce raisonnement sans être absurde : mais il y a des gens pour qui ce n'est pas une affaire.

(4) L'intrigue la moins défectueuse dans Corneille, est celle de Polyucte ; & c'est la pièce sur laquelle s'appuieront ceux qui pourront nier que Racine ait donné le premier modèle d'une bonne intrigue. Cependant, si l'on y veut faire attention, il me semble qu'on trouvera de grands défauts dans le plan de Polyucte. Certainement, ce qui fonde le mérite d'une intrigue, c'est la force, la noblesse & la justesse des ressorts qui font mouvoir les principaux personnages ; c'est l'art d'opposer habilement ces personnages les uns aux autres, de leur donner à tous un degré d'intérêt relatif qui attache suffisamment le spectateur, & de fonder sur la combinaison de tous ces intérêts opposés, l'effet total de la pièce, c'est-à-dire, le plaisir que donne au théâtre la crainte balancée par l'espérance. Or, ce mérite se trouve-t-il éminemment dans Polyucte ? Je mets à part les défauts de vraisemblance : par exemple, l'arrivée de Sévère qui vient pour épouser Pauline, dont naturellement il ne doit pas ignorer le mariage avec Polyucte. Ceux qui reprochent tant à Racine d'avoir fondé une pièce sur l'égarement de Clytemnestre, doivent blâmer bien davantage cette ignorance de Sévère : car il est bien plus possible que le courier d'Agamemnon ait pris un autre chemin que la reine, qu'il ne l'est que Sévère n'ait pas appris, en traversant l'Arménie,

& en venant jusques dans le palais du gouverneur , que la fille de ce gouverneur , qui est sa maîtresse , est mariée depuis quinze jours. Encore une fois , passons ces sortes de fautes. N'examinons point comment Sévère est arrivé , puisqu'on désire qu'il arrive , & puisqu'il ne vient que pour jouer un rôle noble & intéressant. Mais Félix , qui est le grand mobile de l'intrigue , est-il un personnage tragique ? Sa politique si basse & si lâche est-elle digne du théâtre ? Il craint , s'il ne fait pas mourir son gendre , de perdre sa place de gouverneur : car c'est tout ce qu'il peut craindre. Certainement , ce n'est pas là un ressort qui ait beaucoup de force & de dignité. Ses espérances ne sont pas plus nobles que ses craintes : il va jusqu'à dire que si Sévère épousait sa fille après la mort de Polyeucte , cette alliance le rendrait , lui Félix , beaucoup plus grand seigneur. Sont-ce là des intérêts bien tragiques ? Est-ce là une intrigue fortement conçue ? Remarquez que le péril de Polyeucte n'a pas d'autre fondement , & que toute la pièce est appuyée sur la politique de ce Félix. Je demande encore si c'est là une bonne intrigue.

Il me semble qu'il doit toujours y avoir une juste proportion entre les divers intérêts balancés dans une tragédie , & que c'est en cela principalement que consiste l'art de l'intrigue. Il ne faut pas que des considérations petites & mesquines amènent un grand sacrifice ou une action atroce. Quand il est question de faire périr son gendre , & d'ordonner le malheur de sa fille , il faut des raisons assez fortes , pour que le spectateur les excuse & les trouve plausibles.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

BOIL.

Et que m'importe que Félix soit plus ou moins grand seigneur ? Voyez dans Andromaque , combien tous les intérêts sont grands ! Andromaque , pour sauver le fils qui lui reste & qui la console de ses malheurs , épousera-t-elle le meurtrier de son époux ? Oreste , pour obtenir la main d'Hermione , égorgera-t-il Pyrrhus ? Pyrrhus s'exposera-t-il au courroux de toute la Grèce , pour épouser la veuve d'Hector ? Voilà de grands intérêts ; il n'y en a pas un qui



ne m'attache fortement, & qui ne soit digne de la tragédie : & avec quelle adresse l'auteur a su les contrebalancer !

Parlera-t-on de l'intrigue de Cinna ? Si, dans le second acte, Cinna dit précisément tout le contraire de ce qu'il doit dire, s'il agit contre ses intérêts & contre ses vœux, l'intrigue ne porte-t-elle pas sur un mauvais fondement ? Si la délation de Maxime, au quatrième acte, est une bassesse mal concertée, puisqu'il ne peut avoir aucune espérance d'obtenir Emilie, dont il fait que Cinna est aimé ; si ce même Maxime tient une conduite absolument opposée à cette dignité tragique qui doit se trouver jusques dans le crime, l'intrigue de Cinna est-elle un modèle ? Il y a sans doute de sublimes beautés dans cet ouvrage : mais ne peut-on pas demander avec Mr. de Voltaire, si c'est une belle tragédie ?

A l'égard d'Héraclius, on peut voir dans le commentaire le grand nombre de fautes évidentes & inexcusables sur lesquelles l'intrigue est fondée. Mais sans entrer dans ce détail, je me contenterai d'observer que peut-être ne fallait-il pas trouver dans Héraclius une si prodigieuse force d'esprit. Il me semble que c'est la simplicité & la clarté des moyens jointe à la grandeur des effets, qui prouve la véritable force. La multiplicité & l'embarras des ressorts ne peut jamais être qu'un défaut, & non pas un mérite. J'admire les beautés du quatrième & du cinquième acte ; mais j'avoue que, non seulement j'ai beaucoup de peine à entendre les trois premiers, mais même qu'il me paraît assez indifférent de savoir lequel des deux princes est Héraclius ; ce qui, dans la pièce, est peut-être un défaut encore plus grand que l'obscurité. Beaucoup de gens ont cru que l'intrigue d'Héraclius était belle, parce qu'elle était difficile. Mais un mécanicien qui prodiguerait jusqu'à l'excès les rouages & les ressorts, en ferait-il beaucoup plus admirable ?

On fait que l'exposition de Rodogune n'est pas beaucoup plus claire ; que la double proposition du double meurtre est hors de toute vraisemblance. Je fais que la situation d'Antiochus au cinquième acte est belle & théâtrale ; mais j'avoue que mon cœur est toujours moins ému, quand ma raison est révoltée. Je respecte, si l'on veut,



ceux qui amènent des effets avec de si grands défauts ; mais j'admire du fond du cœur ceux qui en produisent d'aussi grands, & qui ne les font pas acheter si cher. Je voudrais sur-tout que la tragédie me représentât une action qui ait pu arriver. Or, je ne fais s'il y a un pays où se rencontrent à la fois deux femmes, dont l'une propose à ses deux fils, à deux jeunes princes très-bien nés, d'affaïner une jeune princesse que tous deux veulent épouser, & que d'ailleurs elle a pu beaucoup plus facilement faire périr tandis qu'elle la tenait en prison ; & dont l'autre propose à ces deux mêmes princes, dont elle connaît la vertu, d'affaïner leur mère. Quand on m'aura démontré que des aventures si extraordinaires sont dans l'ordre des choses probables, je pourrai regarder Rodogune comme un chef-d'œuvre. Encore ce chef-d'œuvre me paraîtrait-il beaucoup moins intéressant que la situation de l'Iphigénie de Racine au troisième acte, que celle de Sémiramis au quatrième, &c. Ces grands effets tragiques ne sont pas amenés par des invraisemblances.

„ Mais aussi leurs auteurs ne font que de *beaux esprits*.  
 „ Le grand mérite, d'être à la fois intéressant & raisonnable ! De grandes absurdités & de grands effets : voilà  
 „ ce qu'il faut admirer. „

Il y a des gens qui n'ont jamais lu que de bons livres, qui n'ont jamais vécu qu'en bonne compagnie, & qui croiront que personne n'a pu avancer sérieusement des propositions si ridicules. Je réponds à ces lecteurs d'élite, qu'ils se trompent ; qu'en matière de goût, il faut quelquefois écrire pour tout le monde ; que s'ils étaient dans le cas de beaucoup d'honnêtes gens qui ont lu de mauvais ouvrages & rencontré de mauvais auteurs, ils fauraient que des écrivains de toute espèce, des faiseurs d'héroïdes, de drames, de romans, de tragédies, &c. disent avec la plus sérieuse gravité, que Despréaux & Racine *ont perdu la poésie française*, en faisant voir que la raison & l'harmonie sont quelque chose ; & qu'au fond l'harmonie est une chimère, la raison un épouvantail, la perfection, de quelque espèce qu'elle soit, une marque infaillible de médiocrité, & que le génie ne se manifeste jamais que par des fautes épouvantables, & des écarts sublimes. *Erudimini qui judicatis terram.*

## SUR L'ÉLOGE DE RACINE. 133

Je crois devoir répéter que je suis bien loin de vouloir jeter du ridicule sur tous ceux qui préfèrent Corneille à Racine : je tâche de raisonner avec ceux qui raisonnent ; mais je ne traite pas si gravement ceux qui ne raisonnent pas.

(5) Dans Corneille, les femmes sont des hommes ; ou plutôt, hommes & femmes, tout est Corneille. C'est dans Corneille, qu'Émilie parle *des douceurs de sa possession*. C'est Corneille qui fait parler la Cléopâtre de la mort de Pompée, avec le ton d'une galanterie indécente ; celle de Rodogune, avec une férocité tranquille qui donne à la nature un démenti trop formel ; Viriate, avec une hauteur qui avilit devant elle le grand Sertorius ; Pulchérie, avec un excès d'orgueil & d'emportement qui choque & révolte. Racine n'aurait pas fait dire à Pauline, en parlant du danger de revoir un homme qu'on a aimé :

Il est toujours aimable, & je suis toujours femme.

il aurait certainement trouvé une expression plus délicate & plus tendre, & aurait écarté l'idée humiliante d'une femme qui succombe à sa faiblesse. Il n'eût pas fait dire à Pulchérie :

L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer

Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.

*Est modus in rebus.*

(6) Corneille a peint de grands sentimens. A-t-il peint de grandes passions ? Il a peint le patriotisme romain, vertu républicaine, qui n'appartient qu'aux hommes nés libres, quoique l'amour de la liberté appartienne à tout le monde. L'ambition est chez lui, ou un calcul purement politique, ou une combinaison froide de crimes atroces : elle n'a ni l'enthousiasme qui l'échauffe, ni les remords qui l'excusent. Est-il naturel, par exemple, qu'une mère qui vient d'égorger son fils, dise si tranquillement ?

Enfin, grâces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi.

La mort de Séleucus m'a vengée à demi.

Son ombre, en attendant Rodogune & son frère,  
 Peut déjà de ma part les promettre à leur père :  
 Ils le suivront de près, &c.

Ces horreurs exprimées dans un style familier, & détaillées avec tant de calme, ne font-elles pas d'un rhéteur qui a cru qu'un caractère, pour être fort, devait être horrible ? L'ambition de Cléopâtre ne serait-elle pas à la fois, & plus passionnée, & plus excusable, si elle était combattue par quelqu'un des sentimens ineffaçables dans une mère ? ne serait-elle pas bien plus tragique ? Et n'est-ce pas une vérité en morale, que par la même raison qu'il n'y a guère de vertu si pure qui n'ait été quelquefois ébranlée, il n'y a point d'âme si perverse qui n'ait eu quelques bons mouvemens ? Je dirai plus, il y a telle âme dont je croirais volontiers, que la pureté n'a jamais été ternie par aucun sentiment malhonnête ; & je ne crois point de l'homme né le plus méchant, qu'il n'ait jamais été fâché de l'être. L'homme, quoique né susceptible du bien & du mal, est plus aisément disposé à l'un qu'à l'autre ; car il fera le premier, toutes les fois qu'il n'aura pas de motif pour faire le second. On ne commet jamais le mal, que pour en éviter un qu'on croit plus grand ; ce qui a fait dire avec raison, que le crime n'était qu'un faux calcul.

Quant à l'amour, cette passion si mobile, si active, si variée, qui réunit en elle toutes les autres, & les rend plus furieuses ; quel est, dans Corneille, le personnage qui en paraisse vraiment pénétré, & qui en parle le langage ? Il y en a quelques traits dans le rôle de Chimène.

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,  
 est un beau mouvement. On en citerait peu d'autres. On convient, en général, que les personnages de Corneille sont des discoureurs d'amour, & non pas des amans.  
 C'est d'après toutes ces réflexions, que d'excellens esprits ont mis en question, si Corneille était né avec un génie vraiment dramatique. Comme la tragédie est le résultat de tous les talens réunis, il a donné les premiers modèles de ceux qui tiennent à l'élévation de l'âme & des idées, parce qu'il était né avec un grand esprit, & une grande disposition à l'éloquence. Mais avait-il cette sen-

flexibilité expressive, cette imagination prompte, cette flexibilité d'âme, qui sont les moyens & les ressorts de la tragédie? Voilà ce que l'on pourrait examiner sans blesser la gloire de Corneille: car on peut être né avec beaucoup de génie, & n'avoir pas éminemment celui du théâtre. Je crois que Corneille aurait été bien grand dans le sénat romain, ou dans le parlement d'Angleterre; mais que peut-être dans Athènes il n'aurait pas remporté le prix de la tragédie sur Euripide & sur Sophocle.

Les préjugés sont bien aveugles: bien loin que Corneille ait formé le génie de Racine, il est évident, pour peu qu'on y réfléchisse, que si Racine parut d'abord fort au-dessous de ce qu'il devint dans la suite, c'est qu'il commença par vouloir imiter Corneille. Alexandre est clairement modelé sur les pièces de Corneille: l'amour d'Alexandre pour Cléophile est peint précisément des mêmes traits que celui de César pour Cléopâtre. C'est cette froide galanterie qu'on croyait alors devoir mêler à l'héroïsme, & qui le dégradait. Une affectation de grandeur qui tient au faste des paroles, & qui se mêle dans l'Alexandre à des raisonnemens sur l'amour, était encore une imitation des défauts introduits sur la scène à la suite des beautés de Corneille, & que ce cortège imposant ne rendait que plus contagieux. Si quelque chose prouve l'heureux naturel de Racine & la pente irrésistible de son génie, c'est la force qu'il eut de revenir à la vérité & à lui-même, malgré le succès d'Alexandre & l'exemple de Corneille: & c'est alors qu'il fit Andromaque.

(7) On ne prétend point faire un crime à Corneille d'avoir pris & embelli le Cid de Guilain de Castro. Les hommes de génie se sont toujours permis de faire passer dans leur langue les beautés des nations étrangères; & c'est même une permission qu'eux seuls peuvent prendre, & dont la médiocrité n'est pas à portée d'abuser. Mais remarquons ici l'injustice des préjugés. On répète sans cesse le mot de création: il semble qu'elle appartienne exclusivement à Corneille. Cependant il est facile de prouver qu'il a plus emprunté que Racine. Le Cid & Héraclius sont aux Espagnols; la belle scène du cinquième acte de Cinna est toute entière dans Sénèque le philosophe: il ne lui reste donc

en propre que les trois premiers actes des Horaces , Polyucte , les beaux morceaux de Pompée qui ne sont pas traduits de Lucain , le cinquième acte de Rodogune , quelques scènes de Sertorius . Andromaque , Britannicus , Bérénice , Bajazet , Mithridate , Athalie , appartiennent absolument à Racine : & dans Phèdre & Iphigénie il s'en faut bien que les plus grandes beautés soient prises aux Grecs ; au lieu que ce qu'il y a de plus beau dans le Cid , dans Héraclius & dans Cinna , est précisément ce qui est d'emprunt . Encore une fois , on est loin de vouloir faire aucun reproche à Corneille : on veut seulement observer que les mêmes hommes qui l'appellent souvent un génie créateur par excellence , quoique ses grandes beautés soient empruntées , ne veulent pas que Racine & Mr. de Voltaire soient aussi des génies créateurs , quoiqu'assûrément ils aient tiré de leur propre fonds un assez grand nombre de beaux ouvrages , pour les opposer à ceux que Corneille ne doit qu'à lui .

On fait encore , pour vanter la fécondité de Corneille , un raisonnement qui m'a toujours paru un peu étrange . Quelle tête , dit-on , que celle qui a conçu trente plans dramatiques , dont aucun ne ressemble à un autre ! Mais si de ces trente plans il y en a vingt-quatre absolument mauvais , j'avoue que je vois bien ce qu'il y a de déplorable dans une pareille fécondité , mais non pas ce qu'il y a d'admirable . Si ces plans , parmi une foule de défauts , avaient des beautés réelles , il y aurait matière à de justes éloges . Mais comment peut-on de bonne foi favoir gré à un homme d'avoir produit le plan d'Œdipe , de Pertharite , de la Toison d'Or , de Sophonisbe , d'Othon , de Pulchérie , de Théodore , d'Andromède , de Bérénice , de Suréna , d'Agéfilas , d'Artaxarxès ? &c. Y a-t-il quelque gloire à inventer si mal ? Jusqu'à quand conviendra-t-on de se payer de mots qui n'ont point de sens ? Jusqu'à quand les grands hommes auront-ils pour admirateurs tant de faux enthousiastes ou de partisans mal-adroits ?

(8) Britannicus n'eut aucun succès dans sa nouveauté : il est vrai que le cinquième acte n'est pas d'un grand effet . Mais croira-t-on que ce défaut , racheté par des beautés sans nombre , ait été la seule cause du peu de succès de



la pièce ? Sans parler des dispositions des spectateurs, qui, après le grand succès d'Andromaque, devaient être armés ou d'une extrême sévérité, ou d'une jalousie secrète, il me semble qu'on pourrait trouver encore dans le goût qui régnait alors, un obstacle à l'effet de Britannicus. Le sujet se rapprochait par plusieurs endroits de ceux qu'avait traités Corneille, & les têtes étaient encore montées au ton que Corneille avait introduit. Il est certain que la faiblesse & la vérité, lorsqu'elles n'ont pas encore pris un certain empire, peuvent quelquefois paraître froides après l'exagération & l'enflure. On était accoutumé à ces personnages qui avertissent toujours qu'ils sont grands, qu'ils sont politiques, qu'ils sont fins courtisans; à ces scélérats qui disent d'eux-mêmes plus de mal qu'on n'en peut penser. Agrippine, qui ne répète point qu'elle est habile, qu'elle est ambitieuse, qui ne se vante point d'être méchante, qui ne se glorifie point de l'empoisonnement de Claude, comme d'une belle action, mais qui dit en vers que peu d'hommes savent faire,

Néron ne me voit plus, Albine, sans témoins :

En public, à mon heure, on me donne audience ;

Sa réponse est dictée, & même son silence.

Agrippine ne parut qu'une intrigante vulgaire. Il y a pourtant, & on l'a reconnu depuis, une bien plus grande connaissance de ce qu'on appelle l'esprit de la cour dans ce rôle d'Agrippine, & en général dans la tragédie de Britannicus, qu'il n'y en a dans toutes les pièces de Corneille. Si l'on veut réfléchir sur cette observation, & lire Britannicus avec le dessein d'y étudier la politique de l'auteur, il n'y aura pas un seul lecteur un peu éclairé qui ne soit de cet avis. Le nom seul de Néron semblait promettre tout ce qu'il y a de plus odieux : on fut bien surpris qu'il n'eût pas sans cesse à la bouche ces maximes effroyables qui semblent être la morale & le code de l'enfer; on trouva qu'il était trop bon; c'est du moins ce que nous dit Racine dans sa préface. Quelle scène que celle de Narcisse avec Néron au quatrième acte! & qu'il était beau de la faire après celle de Burrhus! C'est bien là, comme a dit Boileau, *courir de merveille en merveille!* Quelle entreprise



que celle de ramener Néron après l'impression qu'il vient d'éprouver ! & quel chemin il y a du moment où il envoie Burrhus auprès de son frère , à celui où il fort avec Narcisse pour aller l'empoisonner ! Cependant tel est l'art détestable de Narcisse , ou plutôt l'art admirable du poète , que cette révolution , l'ouvrage de quelques instants , paraît naturelle , vraisemblable , & même nécessaire. Le venin de la malignité est si habilement préparé , qu'il doit pénétrer l'âme du tyran & l'infecter sans remède : mais comme Néron le reçoit avidement ! comme on voit que le crime ne lui coûtera rien , & qu'il ordonnera le meurtre de son frère sans peine & sans remords ! Le moment où il s'écrie dans sa rage ,

J'embrasse mon rival , mais c'est pour l'étouffer ,

n'est pas encore le plus horrible : alors il est furieux & jaloux ; mais lorsqu'il dit à Narcisse ,

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides ,

voilà le cri d'une âme atroce , voilà le mot d'un tyran.

Je remarquerai encore , qu'au théâtre , le fort des rôles & des pièces est presque entièrement dans la main des acteurs. Ce n'est guère que de nos jours qu'on a connu tout le mérite du rôle de Néron , grace au jeu profondément raisonné & senti de l'acteur sublime qui le représente , & qui fait si bien se pénétrer de l'esprit de tous ses rôles. Voilà ce que peut faire un grand comédien : il met à la portée de la multitude une foule de beautés qui n'étaient connues que du petit nombre d'hommes qui lisent & réfléchissent.

Cependant le public n'avait pas attendu jusques-là pour rendre justice à Britannicus : du vivant même de Racine on était revenu par degrés sur cet ouvrage ; & il était toujours goûté davantage , chaque fois qu'il reparaisait sur la scène.

(9) Combien de fois ai-je entendu opposer à la variété de Corneille , la monotonie de Racine ! Il est vrai que dans ce dernier , quelques personnages du second ordre , quelques jeunes princes amoureux , Britannicus , Xipharès ,

Antiochus, Hippolyte, Bajazet, ont beaucoup de traits de ressemblance; mais s'enfuit-il que les tragédies où Racine a placé ces personnages, se ressemblent d'ailleurs, & pour le ton & pour l'effet? Certainement il y a loin d'Andromaque à Britannicus, de Britannicus à Bérénice, de Bérénice à Phèdre, & de Phèdre à Athalie. Dans Corneille, les sujets sont variés, il est vrai; mais le ton dominant est presque toujours le même. C'est presque toujours une grande force de raisonnement qui dégénère en subtilité, une hauteur d'idées qui va jusqu'à l'enflure. Emilie, Sabine, Camille, Cornélie, Viriate, Pulchérie, ont toutes le même esprit, & parlent le même langage. Le vieil Horace & Dom Diègue me paraissent les seuls rôles écrits d'un style passionné, & qui fasse oublier l'auteur: par-tout ailleurs, c'est Corneille. Personne n'a mieux fait sentir cette vérité, que Mr. de Voltaire qu'il faut toujours citer en matière de goût. „ Corneille écrivait très-inégalement „ dit-il dans le commentaire; mais je ne fais s'il avait „ un génie inégal, comme on l'a dit, car je le vois toujours, dans ces meilleures pièces & dans ses plus mauvaises, attaché à la solidité du raisonnement, à la force „ & à la profondeur des idées, presque toujours plus occupé de disserter que de toucher; plein de ressources „ jusques dans les sujets les plus ingrats, mais de ressources „ ces souvent peu tragiques; choisissant mal tous ses sujets depuis Œdipe; inventant des intrigues, mais petites, sans chaleur & sans vie; s'étant fait un mauvais „ style, pour avoir travaillé trop rapidement; & cherchant „ à se tromper lui-même sur ses dernières pièces. „

On ne peut rien ajouter à ces idées si justes & si précises. Mais j'observerai encore, pour ce qui regarde Racine, qu'il est bien étrange qu'on ait méconnu chez lui le talent singulier de se plier à tous les tons. Je ne vois qu'une cause de cette erreur; c'est que Racine ayant eu dans tous les genres un langage toujours naturel qui n'appartenait qu'à lui, on s'est accoutumé à croire qu'il n'y avait point de différence dans ses sujets, parce qu'il n'y en avait point dans l'exécution. On le trouvait toujours le même, parce qu'il était toujours parfait.

(10) J'avoue que Mr. de Voltaire a porté encore plus

loin la peinture dramatique des mœurs & l'illusion des couleurs locales. C'est une des parties supérieures de ce grand tragique. Mais il faut se souvenir aussi, qu'ayant fait un plus grand nombre d'ouvrages, il a pu déployer ce talent particulier dans une plus grande variété de sujets: au lieu que Racine a tiré presque toutes ses pièces des grecs & des romains. Dans *Andromaque*, dans *Phèdre*, dans *Iphigénie*, la scène est chez les grecs; dans *Britannicus* & dans *Bérénice*, elle est chez les romains. Ces mœurs étaient déjà connues au théâtre, & bien moins neuves, bien moins piquantes que celles des Américains dans *Alzire*, des Chinois & des Tartares dans *l'Orphelin de la Chine*, de la Chevalerie dans *Tancrede*, &c.

Cependant, si nous cherchons dans *Bajazet*, par exemple, des détails de mœurs & des peintures locales, combien en trouverons-nous dès la première scène, & dans tout le cours de la pièce!

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux

Dont l'accès était même interdit à nos yeux?

Jadis une mort prompte eût puni cette audace.

Avec quel art ces premiers vers nous transportent déjà dans le ferrail, & nous font entrevoir le péril des personnages!

Tu fais de nos Sultans les rigueurs ordinaires:

Le frère rarement laisse jouir ses frères

De l'honneur dangereux d'être fortis d'un sang

Qui les a de trop près approchés de son rang.

L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,

Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance:

Indigne également de vivre & de mourir,

On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Je ne peux pas, en citant ces vers, me refuser à l'occasion qu'ils me présentent de réfuter un peu plus sérieusement ce ridicule préjugé dont j'ai parlé ci-dessus, qui ne veut jamais voir la force du style qu'accompagnée de la dureté & de l'incorrection, & qui n'imagine pas qu'elle

puisse jamais se trouver avec l'élégance & l'harmonie. Je crois qu'il serait difficile de citer beaucoup de vers qui égalassent, pour la force de l'expression, les quatre vers sur Ibrahim; & il y en a dans Britannicus une foule de ce même genre. Ce sont là les vrais modèles du style. C'est en les étudiant, que l'on concevra ce que c'est que la véritable énergie: on verra qu'elle consiste dans une combinaison de termes, heureuse & neuve, & dans l'art de joindre la plus grande étendue d'idées à la plus grande précision de mots. Racine a très-souvent cette espèce de force, & Corneille la possède au plus haut degré dans ses beaux endroits. Revenons, & cherchons encore quelques peintures de mœurs dans Bajazet.

Un Vizir aux Sultans fait toujours quelque ombrage:  
 A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage;  
 Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,  
 Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.

. . . . .

Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,  
 S'il ose quelque jour me demander ma tête . . . .  
 Je ne m'explique point, Osmin, mais je prétends  
 Que du moins il faudra la demander long-temps.  
 Je fais rendre aux Sultans de fidèles services;  
 Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,  
 Et ne me pique point du scrupule insensé  
 De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.

Combien il y a dans ces vers de vérités historiques! la fin tragique de presque tous les visirs, leur dépouille portée au trésor des Sultans, la coutume d'envoyer le lacet à ces victimes du despotisme, & de les rendre contre eux-mêmes les exécuteurs des arrêts de leur tyran; le dévouement religieux des Turcs qui les porte à regarder comme un ordre du Ciel la volonté du Sultan, &c. Je demande si un homme qui ne connaîtrait que par les vers de Racine cette partie des mœurs turques, n'en aurait pas une idée très-fidèle. La pièce est pleine de morceaux semblables

que je ne veux pas multiplier ici , parce que je suppose qu'ils sont connus des lecteurs lettrés.

Observez encore que Racine n'a jamais manqué à la vérité historique des mœurs d'une nation ; au lieu que Corneille l'a blessée quelquefois , comme par exemple lorsqu'il fait Pulchérie héritière de l'empire romain , &c.

( 11 ) Il y avait un très - grand parti contre Racine , comme il y en a eu depuis contre Mr. de Voltaire , & comme il y en avait eu contre Corneille dans les beaux jours de son génie. Il n'y en eut point , que je sache , contre Pradon. Il n'avait pour ennemis que ses vers. De très-grands seigneurs cabalèrent pour faire applaudir sa Phèdre , & faire tomber celle de Racine. Ils poussèrent le raffinement de la méchanceté jusqu'à louer un grand nombre de loges à l'hôtel de Bourgogne , où l'on représentait ce chef-d'œuvre , afin que ces loges restant vuides , la pièce parût abandonnée.

On a peine à concevoir comment des hommes de la cour , qui n'avaient rien à disputer à Racine , pouvaient porter à ce point leur animosité contre lui. Les prétentions littéraires & l'éclat des succès du théâtre inspirent donc des haines bien vives , même à ceux qui n'ont pas l'intérêt de la rivalité. Mais en admettant même que ces inimitiés fussent fondées , comment n'étaient - elles pas plus nobles ? Il me semble que tout ce qu'on peut faire contre un écrivain dont on est l'ennemi , c'est de le juger avec une sévérité rigoureuse , & de ne lui pas faire grâce d'un défaut. Mais se refuser au sentiment des beautés ; mais mentir à son âme & à son plaisir ; quel excès d'avilissement & de bassesse ! & cependant qu'il est commun ! Je fais que la passion peut quelquefois aveugler le jugement , & fermer le cœur aux impressions du talent & du mérite : alors , peut-être on est digne de quelque excuse , & sur-tout de quelque pitié. Mais cet aveuglement entier n'est pas très-ordinaire ; & le plus souvent , le génie n'a pas de plus grands ennemis , que ceux qui le connaissent le mieux. Ce doit être pourtant un pesant fardeau que celui d'un mérite que l'on hait , & qu'il faut toujours nier tandis qu'il agit toujours. Je conçois qu'il en coûte d'accorder un hommage à ce qu'on voudrait humilier : mais



vaut-il mieux s'avilir en le refusant ? faut-il, pour affecter un faux mépris, s'exposer à en avoir un véritable pour soi-même ?

C'est sur-tout celui qui se proposerait, comme Visé du temps de Racine, de rendre compte au public des ouvrages d'autrui ; c'est cet homme sur-tout qui devrait bien prendre garde à ne jamais manquer de respect au talent. Qu'arrive-t-il en effet ? Le talent se venge quelquefois, & ses traits sont perçants : leur force est proportionnée à la hauteur dont ils tombent : alors voilà la guerre ouverte. Celui qui devrait être juge, devient ennemi, & il continue pourtant à vouloir être juge : il devrait être guidé par la vérité, & il ne l'est plus que par la vengeance : il devrait écrire pour l'instruction, & il n'écrit plus que pour le scandale : il ne peut plus parcourir, qu'en tremblant, l'ouvrage sur lequel il doit prononcer ; il y a toujours assez de beautés pour le punir, & jamais assez de défauts pour le consoler ; il craint, en citant, d'être condamné par ses propres citations, & de mettre le lecteur contre lui ; il est obligé d'altérer, de tronquer, de transposer. Trop emporté pour être adroit, loin de s'attacher à la partie faible de l'ouvrage, c'est souvent ce qu'il y a de plus beau qu'il voudrait détruire ; le voilà forcé d'être absurde, pour avoir le plaisir d'injurier. Il en sent quelquefois la honte ; mais comment revenir sur ses pas ? comment louer ce qu'on a déclaré incapable de mériter jamais la louange ? On aime mieux accumuler injustice sur injustice, mensonge sur mensonge ; & l'on acquiert un nouveau degré de déshonneur chaque fois qu'un ennemi acquiert un nouveau degré de gloire.

(12) Il ne faut pas croire que Mr. de Voltaire ait changé d'avis sur Athalie, parce qu'il a observé depuis, qu'au fond Joas n'est point en péril, que la proposition d'Athalie qui n'a point de fils, & qui veut l'adopter, paraît être faite de bonne foi, & devrait déterminer Joad, si Joad n'était pas un fanatique ou un ambitieux. Il a répondu lui-même à ces objections, en faisant sentir que si le rôle de Joad n'était pas de bon exemple en morale & en politique, il était poétiquement bon, parce que dans toute la pièce il paraît conduit par un Dieu vengeur qui veut punir Atha-



lie ; que si la vie de Joas n'est pas réellement menacée dans les premiers actes , l'intérêt qu'on prend à lui, ne subsiste pas moins , parce que l'auteur a l'adresse de nous occuper toujours du danger où il est d'être reconnu. Mr. de Voltaire a remarqué avec quel art Racine a fait intervenir la majesté de la religion , & nous a toujours mis devant les yeux l'héritier des promesses du ciel, l'espérance d'un peuple , un roi orphelin proscrit par une reine cruelle, &c. Le poète, dit Mr. de Voltaire, est un vrai magicien. Voyez les questions sur l'Encyclopédie.

( 13 ) J'espère qu'on me pardonnera de citer ici quelques morceaux des chœurs d'Esther , moins connus peut-être des gens du monde , que les autres vers de Racine, qu'on entend tous les jours au théâtre.

*Chœur du premier acte d'Esther.*

U N E I S R A É L I T E S E U L E .

Pleurons & gémissons , mes fidèles compagnes ,  
A nos sanglots donnons un libre cours ;  
Levons les yeux vers les saintes montagnes ,  
D'où l'innocence attend tout son secours.

O mortelles alarmes !

Tout Israël périt. Pleurez , mes tristes yeux ,  
Il ne fut jamais sous les cieux  
Un si juste sujet de larmes.

T O U T L E C H Œ U R .

O mortelles alarmes !

U N E I S R A É L I T E .

Quel carnage de toutes parts !  
On égorge à la fois les enfans , les vieillards ,  
Et la sœur & le frère ,  
Et la fille & la mère ,  
Le fils dans les bras de son père !

Que

*SUR L'ÉLOGE DE RACINE.* 145

Que de morts entassés ! que de membres épars  
Privés de sépulture !  
Grand Dieu ! tes saints sont la pâture  
Des tigres & des léopards.

**UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.**

Hélas ! si jeune encore ,  
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?  
Ma vie à peine a commencé d'éclorre ;  
Je tomberai comme une fleur  
Qui n'a vu qu'une aurore.  
Hélas ! si jeune encore ,  
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

**TOUT LE CHŒUR.**

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :  
Non , non , il ne souffrira pas  
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

**UNE ISRAÉLITE SEULE.**

Hé quoi ! dirait l'impiété ,  
Où donc est-il , ce Dieu si redouté ,  
Dont Israël nous vantait la puissance ?

**UNE AUTRE.**

Ce Dieu jaloux , ce Dieu victorieux ,  
Frémissez , peuples de la terre ,  
Ce Dieu jaloux , ce Dieu victorieux ,  
Est le seul qui commande aux cieux :  
Ni les éclairs ni le tonnerre  
N'obéissent point à vos Dieux.

**UNE AUTRE.**

Il renverse l'audacieux.

## UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

## T O U T L E C H Œ U R.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :

Non , non , il ne souffrira pas

Qu'on égorge ainsi l'innocence.

## D E U X I S R A É L I T E S.

O Dieu , que la gloire couronne !

Dieu , que la lumière environne !

Qui voles sur l'aile des vents ,

Et dont le trône est porté par les Anges !

## D E U X A U T R E S D E S P L U S J E U N E S.

Dieu , qui veux bien que de simples enfans

Avec eux chantent tes louanges !

## T O U T L E C H Œ U R.

Tu vois nos pressans dangers.

Donne à ton nom la victoire ;

Ne souffre point que ta gloire

Passe à des Dieux étrangers.

## U N E I S R A É L I T E S E U L E.

Arme-toi , viens nous défendre ;

Descends , tel qu'autrefois la mer te vit descendre ;

Que les méchans apprennent aujourd'hui

A craindre ta colère.

Qu'ils soient comme la poudre & la paille légère ,

Que le vent chasse devant lui.

J'avoue que je ne connais point dans la langue française une poésie plus véritablement lyrique, une harmonie plus variée & plus musicale, & qui réunisse avec plus de

grace tous les tons, tous les sentimens & toutes les formes du rythme. Quel champ pour un musicien! Ces vers *Pleurons & gémissons, &c.* ne donnent-ils pas d'abord une ouverture heureuse & caractérisée? *Quel carnage de toutes parts, &c.* présente un récitatif admirable. *Hélas! si jeune encore, &c.* doit fournir un air de la plus douce mélodie. *Hé quoi, dirait l'impiété, &c.* peut fournir un dialogue: & ces deux Israélites qui chantent cette belle prière,

O Dieu, que la gloire couronne!

Dieu, que la lumière environne!

forment un duo du caractère le plus noble & le plus majestueux.

Le chœur qui finit la tragédie d'Esther, est le cantique d'allégresse le plus parfait que l'on puisse offrir à l'art du musicien; toutes les circonstances les plus touchantes s'y trouvent réunies, & les images sont par-tout à côté du sentiment.

UNE ISRAËLITE SEULE.

Ton Dieu n'est plus irrité,

Réjouis-toi, Sion, & fors de la poussière;

Quitte les vêtemens de ta captivité,

Et reprends ta splendeur première:

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.

Rompez vos fers,

Tribus captives,

Troupes fugitives,

Repassez les monts & les mers,

Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,

Tribus captives,

Troupes fugitives,

Repassez les monts & les mers ,  
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

U N E I S R A É L I T E S E U L E .

Je reverrai ces campagnes si chères.

U N E A U T R E .

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

T O U T L E C H Œ U R .

Repassez les monts & les mers ,  
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

U N E I S R A É L I T E S E U L E .

Relevez , relevez les superbes portiques  
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.  
Que de l'or le plus pur son autel soit paré ,  
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.  
Liban , dépouille-toi de tes cèdres antiques.  
Prêtres sacrés , préparez vos cantiques.

U N E A U T R E .

Dieu , descends , & reviens habiter parmi nous.  
Terre , frémis d'allégresse & de crainte ;  
Et vous , sous sa majesté sainte ,  
Cieux , abaissez-vous.

Quel style ! quels vers ! C'est là certainement la poésie française dans toute sa beauté : c'est ici sur-tout qu'elle peut être opposée à la belle poésie des Grecs & des Latins : elle en a la variété flexible, les mouvemens, l'effet, la magie. Le poète est ici véritablement l'homme inspiré ; il voit les objets, me les fait voir, me transporte avec lui par-tout où il veut, & de la hauteur de son génie il domine le ciel & la terre.

*SUR L'ÉLOGE DE RACINE.* 149

Je reverrai ces campagnes si chères.  
J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

Quoi de plus touchant ?

Que de l'or le plus pur son autel soit paré,  
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.  
Liban ; dépouille-toi de tes cèdres antiques , &c.

Quoi de plus riche & de plus pompeux ?

Dieu , descends , & reviens habiter parmi nous.  
Terre , frémis d'allégresse & de crainte.  
Et vous , sous sa majesté fainte,  
Cieux abaïffez-vous.

Quoi de plus imposant & de plus majestueux ? & comme  
le rythme se plie à tous les tons & à tous les effets ?

On a dit en dernier lieu , dans une épître adressée à  
Horace , & digne de lui :

Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté ?  
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?

Malheureusement ce reproche n'est que trop souvent fon-  
dé. Je n'y connais pas de meilleure réponse que les chœurs  
de Racine.

( 14 ) L'auteur des Essais historiques sur Paris a écrit ,  
qu'il aurait bien mauvaise idée de sa nation , si les hom-  
mes de quarante ans ne mettaient pas une grande diffé-  
rence entre Corneille & Racine. Je crois en effet qu'il y  
en a une très-grande en plus d'un sens. Mais , si l'auteur  
a voulu dire que Racine devait être plus naturellement  
préféréd par les jeunes gens , & Corneille par les hommes  
mûrs , je ne fais s'il ne s'est pas trompé beaucoup. Je  
crois au contraire , que le mérite de Racine , fondé sur  
une grande connaissance de la nature , demande , pour  
être senti , plus de réflexion & de maturité ; & que celui  
de Corneille , qui consiste sur-tout dans l'expression de



la grandeur, doit être bien plus du goût de la jeunesse, qui en général a plus d'élevation & d'énergie que de justesse & d'expérience. On serait peut-être porté à croire que la jeunesse, qui est l'âge de l'amour & des passions, doit sur-tout en aimer la peinture. Mais avec un peu de réflexion, on s'apercevra que cette peinture, quoiqu'elle lui plaise, ne lui paraît pas très-admirable, précisément parce qu'elle lui est trop familière, & que nous admirons moins ce qui est si proche de nous. La grandeur flatte d'avantage les jeunes têtes; elles aiment infiniment ce qui les élève. Ce n'est qu'avec le tems qu'elles apprennent qu'il est bien plus facile d'exalter l'imagination, que d'émouvoir l'âme, & que ces peintures de l'amour, que l'on croit d'autant plus faciles qu'elles sont plus vraies, ont un grand empire sur tous les cœurs. Je me souviens que mes camarades de collège lisaient Racine avec plaisir, mais citaient toujours avec transport même les déclamations de Corneille. J'en ai revu plusieurs depuis qui avaient bien changé d'opinion.

Je ne fais pas, d'ailleurs, pourquoi l'auteur des *Essais* aurait si mauvaise idée d'une nation qui préférerait Racine à Corneille. S'exprimer ainsi, c'est avoir un peu d'humour, & c'est trop souvent le ton des admirateurs outrés de Corneille. Je crois qu'une nation qui, en conservant un grand respect & une grande reconnaissance pour le génie sublime & créateur de Corneille, préférerait à ses tragédies celles de Racine & de Mr. de Voltaire, pourrait être une nation juste & éclairée.

Le même auteur fait un raisonnement assez singulier sur la même question. Il a observé que les partisans de Racine ne trouvaient point mauvais qu'on lui égalât Corneille, au lieu que les partisans de Corneille trouvaient très-mauvais qu'on ne lui accordât pas la prééminence, & ne voulaient point entendre parler d'égalité. Il croit que cette observation est à l'avantage du dernier. Mais, n'est-ce pas seulement une preuve que ses défenseurs sont plus enthousiastes, & ceux de son rival plus modérés? que les premiers mettent dans leur cause quelque chose de personnel, & s'imaginent s'aggrandir avec le héros qu'ils défendent; & que les seconds, ne plaidant que pour le goût & discutant avec tranquillité, ont assez ré-

## SUR L'ÉLOGE DE RACINE. 151

fléchi pour trouver très-simple que la manière de Corneille soit plus analogue au caractère de beaucoup de lecteurs que celle de Racine , & sont assez tolérans dans les discussions littéraires , pour laisser la liberté des avis & même des erreurs ? Cette disposition si raisonnable ne m'inspirerait que plus de confiance en eux : & voir dans la disposition contraire de leurs antagonistes un préjugé favorable , c'est dire que ceux qui se mettent en colère & qui crient bien fort , ont toujours raison.

( 15 ) Un orage me surprit un soir dans les Alpes. Bientôt les ténèbres s'épaissirent sous un amas de nuages. On ne distinguait plus aucun objet. Dans cette immense & profonde obscurité, partaient des deux extrémités de l'horizon d'épouvantables éclairs, qui doublant ainsi leur lumière & se croisant sur les sommets de St. Gothard, éclairaient d'une vaste lueur ces glaciers éternelles pendantes en précipices, ces cascades qui tombaient à grand bruit dans des torrens, & ces formes bizarres & menaçantes de rochers entassés & suspendus sur des abymes, tandis que des longs retentissemens de la foudre, multipliés par cent mille échos, roulaient dans cette chaîne de montagnes, & allaient mourir dans le creux des cavernes. Je fus frappé, je l'avoue, du spectacle de ces horreurs imposantes & de ces beautés terribles. Je rendais grâce à l'orage qui me donnait des émotions & des idées que je n'avais pas connues. Mais mon âme d'abord saisie fut bientôt fatiguée. Le bruit monotone du tonnerre qui grondait sans cesse, importunait mes oreilles. Les éclairs qui n'offraient à mes regards que des cimes désertes & une nature morte, & qui me rendaient plus affreuse la nuit où ils me replongeaient, lassèrent mes yeux aveuglés. Je me remplis d'idées tristes & sombres. Je ne sentis plus que la faiblesse de l'homme entouré des images de la destruction ; & je ne souhaitai pas que le même spectacle se reproduisît souvent à mes yeux.

Peu de tems après, je me trouvai au commencement d'un beau jour sur le penchant du mont Jura. A mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon, je suivais sa marche majestueuse, & mes yeux avides erraient sur tous les objets que la lumière rendait successivement à ma vue. C'é

taient des vallées fertiles, des campagnes riches & riantes, des côteaux brillants de culture; c'était de tous côtés l'image de la vie, de l'espérance & du bonheur. Ce spectacle me remplit d'un ravissement délicieux. L'éclat & la puissance du soleil semblaient augmenter de moment en moment. Ma vue se perdait dans la contemplation de la lumière immense, & ne se lassait point d'admirer l'éclatante sérénité des cieux, les richesses de la terre, & la magnificence de la nature. Mes idées étaient à la fois grandes & douces; & le soleil, l'homme & le monde s'offraient à moi sous leurs rapports respectifs de bienfaits & de reconnaissance. J'étais heureux de ce que je voyais, heureux de ce que je sentais, & je souhaitai d'avoir tous les jours la même jouissance & les mêmes émotions.

Voilà ce que sont pour moi le génie brut & inégal, & le génie épuré par le goût. Le premier me fait, me transporte quelquefois, il est vrai; mais il m'afflige un moment après: je gémissais sur la faiblesse de l'homme qui gâte ainsi ce qu'il produit de plus beau. L'autre au contraire s'emparant de moi par degrés, & ajoutant sans cesse à mon plaisir sans le troubler jamais, me paraît un être supérieur dispensé des imperfections humaines. Il m'attache à lui sans retour, & me fait désirer de n'en être jamais séparé.

(16) J'appelle déclamation, tout ce qui étant vuide de sens ou au-delà de la vérité, éblouit la multitude par le faste des paroles ou le fracas des figures. Ce défaut est un des caractères les plus marqués de la décadence du goût. Il appartient à cette époque, où des hommes qui ont peu d'idées & peu de sentimens, succédant à ceux qui ont pensé & senti, enflent & défigurent ce qui a été dit avant eux. Si l'homme éloquent fait dire à Phèdre;

Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée, &c.

le Rhéteur qui vient après, dira;

Je *nourris* mon forfait, j'*alimente* mon feu.

Il *vit* de mes soupirs, il *brûle* de mes larmes.

Il substituera ces expressions bizarres & boursofflées aux

expressions heureuses & justes de Racine. Mais pourquoi ? C'est qu'il n'était pas véritablement affecté. Son imagination cherchait des sentimens, & son âme ne les éprouvait pas. Car, lorsque le sentiment est vrai, l'élocution n'est jamais fautive : elle peut être sans élégance, comme dans Ariane ; mais elle n'est ni emphatique, ni recherchée. Ces caractères sont précisément ceux du déclamateur. Moins il sent, plus il veut exprimer. Voulez-vous encore un exemple de déclamation, de celle qui consiste dans de grands mots qui n'ont point de sens ? Je me rappelle un vers fort singulier d'une tragédie où un Illinois disait :

Ne rabaissons jamais l'orgueil du nom Sauvage.

Il est évident que l'auteur ne s'est point entendu lui-même. Il s'est souvenu d'avoir lu quelque part *l'orgueil du nom Romain*, & il a mis *l'orgueil du nom Sauvage*, sans songer que les Américains indigènes ne s'appellent point eux-mêmes sauvages, que c'est une épithète par laquelle les Européens les désignent, qu'on n'a point *l'orgueil d'un nom* qu'on ne porte pas, & qu'enfin *l'orgueil du nom Sauvage* ferait une étrange chose. Mr. de Voltaire a dit :

Le peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.

Voilà comme parlent la vérité & l'éloquence ; & voilà comme on les défigure, quand on ne connaît ni l'une ni l'autre.

Mais l'espèce de déclamation la plus commune aujourd'hui, c'est l'abus des figures, c'est la manie de prodiguer hors de propos les formules les plus oratoires. On veut que tout soit fort, que tout soit grand, & l'on n'est que roide & échauffé. On perd absolument de vue la variété, les passages, les nuances, la gracieuse facilité du style, tout ce qui soutient & charme le lecteur. On cherche uniquement ce que l'on appelle aujourd'hui *de la chaleur*.

Ce mot qui a tourné bien des têtes, mérite qu'on s'y arrête un peu. En matière littéraire, il est de nos jours prodigué jusqu'à l'excès. Je ne me rappelle pas de l'avoir vu dans les critiques du dernier siècle, ni dans les meilleurs écrivains de celui-ci. Je ne le trouve guère dans les pré-

faces de Racine , de Corneille , de Mr. de Voltaire , dans Fénelon , dans les livres classiques de Port-Royal , ni de Bouhours , ni de Brumoy , &c. Peut-être est-il dangereux en matière de goût, d'introduire des expressions qui n'aient pas une signification bien précise & un sens bien déterminé. Il me semble que Boileau ne loue nulle part son ami Racine d'avoir de la *chaleur* , que Racine ne nous dit pas que Sophocle ait écrit avec *chaleur*. Je crois que , si Despréaux avait demandé à quelqu'un de sa société, ce qu'il pensait d'un ouvrage nouveau , & qu'on lui eût répondu *il y a de la chaleur* , il n'eût pas trop su ce qu'on aurait voulu lui dire. Il aurait probablement demandé , si c'était que l'auteur s'emportait avec trop de violence. Il y a de la *chaleur* dans vos reproches, voulait dire, vos reproches ne sont pas assez mesurés. Mais, qu'est-ce que la *chaleur*, en fait d'ouvrages? est-ce un mérite? est-ce un défaut? La *chaleur* ne peut jamais signifier, dans un sens figuré, qu'une très-grande vivacité : mais avec une très-grande vivacité, on peut faire un ouvrage détestable. Enfin, quand on me dit qu'il y a dans un ouvrage, de la raison, de l'intérêt, du pathétique; qu'il y a dans le style de tel auteur, de la noblesse, de la rapidité, de la véhémence, je fais très-bien qu'en penser. Si l'on me dit qu'il y a de la *chaleur*, on ne me donne aucune idée nette; ou, si, pour m'en faire une, je me rappelle ce qu'étaient les ouvrages que j'ai vu caractériser par ce mot de *chaleur*, je ne suis pas tenté de les lire; car j'ai observé que ce mot ne signifiait le plus souvent qu'un grand désordre dans les idées, très-peu de justesse dans les mouvemens, & une ridicule prodigalité de figures.

Pourquoi donc se sert-on sans cesse de ce mot? N'est-ce pas précisément parce qu'il n'a pas un sens bien marqué, & qu'il ne compromet guère le jugement de celui qui le prononce? Vous me dites que ces vers ont de l'élégance, & ces mêmes vers fourmillent de fautes; que cette tragédie est bien conduite, & j'y démontre mille inconséquences: je vous prouverai aisément que vous avez tort. Mais si vous me dites que telle pièce ou tel ouvrage a de la *chaleur*, vous ne risquez guère; car la plus mauvaise rapsodie peut en avoir, puisque rien n'est plus aisé que de multiplier à l'excès les exclamations, les apostrophes, les expres-



ons violentes, fans qu'il y ait ni bon fens ; ni intérêt, ni loquence ; & à coup sûr il y aura de la *chaleur*.

Ce n'est pas que je veuille proscrire ce mot. Je voudrais qu'on en déterminât davantage le fens ; qu'il ne fût amais que l'expression d'une qualité louable, & non pas l'excuse vague d'un style qui d'ailleurs aurait tous les défauts. Je dis qu'il est trop près de l'abus, & qu'en effet on en a étrangement abusé. Il avoit d'abord tellement égaré les esprits, que des étrangers fort sages crurent pendant un certain tems, que presque tous les écrivains de la nation avaient le transport au cerveau. C'étaient autant de possédés & d'énergumènes qui ne parlaient plus fans prophétiser, ( quoiqu'ils ne fussent pas prophètes dans leur pays ), qui ne s'adressaient jamais qu'à l'*Univers*, qui troublaient fans cesse le repos des mânes, interpellaient le ciel à tout propos, interrogeaient à grands cris la nature qui ne répondait jamais, réveillaient les générations passées, & endormaient la génération présente. On a poussé le ridicule jusqu'à se passionner sérieusement pour les *soupers agréables de Tibère*, & pour le bien qu'il avait fait aux hommes. Cet inconcevable excès d'ineptie ne manquait pas de partisans, & s'appellait de la *chaleur*.

Si l'on a prétendu que la *chaleur* dans les ouvrages, était toujours l'opposé du froid, on s'est encore trompé : car rien n'est si froid qu'une chaleur déplacée ; & des ouvrages qui n'ont aucune espèce de *chaleur*, peuvent n'être point froids, quand ils auront le ton du genre & l'intérêt qui leur est propre. Les épîtres de Boileau, par exemple, ne sont certainement point froides : ce sont de très-bons ouvrages, & cependant on n'y trouve point ce qu'on appelle de la *chaleur*. C'est-ce que Mr. de Voltaire a si judicieusement observé, & ce qu'auraient dû se rappeler ceux qui ont tant reproché à Boileau, de n'avoir pas les qualités qu'il n'était pas obligé d'avoir. Une suite de cet abus qu'on a fait du mot de *chaleur*, c'est le mélange de tous les tons & de tous les genres d'écrire. On a voulu qu'une épître eût l'intérêt d'un drame : & c'est ainsi que l'on a corrompu à la fois & les ouvrages & les jugemens.

Voilà, dira-t-on fans doute, une terrible sortie contre la *chaleur* : & l'on n'en dit tant de mal, que lorsqu'on n'en a point. Hélas ! très-volontiers. Je ne me fâche



156 NOTE (16) SUR L'ÉLOGE DE RACINE.

point de cette épigramme , qui fera de la force de beaucoup d'autres dont on m'a honoré. Mais on peut quelquefois , en matière de goût , faire la même réponse que fit La Motte-le-Vayer en matière plus grave : *Mes amis , j'ai tant de religion , que je ne suis pas de votre religion.*

F I N D E S N O T E S .

**É L O G E**  
**DE LA FONTAINE,**

*Qui a concouru pour le prix de l'académie  
de Marseille, en 1774.*

---

Quando ullum invenient parem? HOR.

---





# ÉLOGE DE LA FONTAINE.



**I**L EST donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple & le talent aimable ! Ainsi donc la postérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'esprit humain (1), ou qui ont régné sur les peuples par les puissantes illusions du théâtre (2) ; la postérité a tourné ses regards sur un homme, qui, sans avoir à lui offrir des titres aussi magnifiques, ni d'aussi grands monumens, ne méritait pas moins son attention & ses hommages ; sur un écrivain original & enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport ; à qui nul n'a ressemblé dans le talent

(1) Descartes.

(2) Corneille & Racine.

de raconter ; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des graces à la raison , & de la gaieté au bon sens ; sublime dans sa naïveté , & charmant dans sa négligence ; fur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chef-d'œuvres , comme il vivait avec sagesse en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement ; qui n'a jamais rien prétendu , rien envié , rien affecté ; qui devait être plus relu que célébré , & qui obtint plus de renommée que de récompenses ; homme d'une simplicité rare , qui , sans doute , ne pouvait pas ignorer son génie , mais ne l'appréciait pas ; & qui même , s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui , serait étonné de sa gloire , & aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

Une illustre Académie a proclamé La Fontaine , & toutes les voix ont applaudi. Pour le louer , l'homme sensible a désiré d'avoir du talent , & le talent a souhaité de s'approcher du génie. Un étranger généreux semble s'être chargé d'offrir à sa mémoire les tributs de l'Europe lettrée , en enrichissant la couronne de l'orateur. Il s'est honoré , sans doute ; mais pouvait-il ajouter à l'émulation ? Quiconque est digne de louer La Fontaine , peut-il le louer autrement que pour lui-même ? Ses panégyristes sont récompensés d'avance en le lisant. Il est doux de parler de ses plaisirs. Mais ces plaisirs sont ceux de l'âme & du goût. Est-il si facile de s'en rendre compte ? Définit-on ce qui nous plaît ? Peut-on discuter ce qui nous charme ? Quand nous croirons avoir tout dit , le lecteur ouvrira La Fontaine , & se dira qu'il en a senti  
cent

cent fois d'avantage ; & , peut-être , si ce génie heureux & facile pouvait lire ce que nous écrivons à sa louange , peut-être nous dirait-il avec son ingénuité naturelle : vous vous donnez bien de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire ; il m'en coûtait bien peu pour y parvenir.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ENFANCE & l'éducation de La Fontaine n'ont rien de remarquable. Il est du nombre des génies qui n'ont point eu d'aurore , & qui du moment où ils ont été avertis de leur force , se sont élevés à la hauteur où ils devaient atteindre, pour n'en plus descendre jamais. Nous observerons seulement que sa naissance fut placée près de celle de Molière , comme si la nature eût pris plaisir à produire presque en même-tems , les deux esprits les plus originaux du siècle le plus fécond en grands hommes. Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans , & son talent pour la poésie , celui de tous qui est le plus prompt à se manifester , parce qu'il appartient plus immédiatement à la nature , & qu'il dépend moins de la réflexion , n'était pas même encore soupçonné. C'est une tradition reçue , qu'une ode de Malherbe qu'on lut devant lui , fit jaillir les premières étincelles de ce feu qui dormait. Le jeune homme parut frappé d'un sentiment nouveau : il semblait qu'il eût attendu le moment de dire ; je suis poète. Il le fut dès-lors en effet. C'était le tems où tout naissait en France. Nourri de la lecture des auteurs anciens , il trouvait peu de modèles dans ceux de son pays. Mais



en avait-il besoin ? Doué de facultés si heureuses , mais peu porté à les interroger , par une suite de cette indolence , l'un de ses caractères particuliers , il fallait seulement qu'on l'instruisit de ce qu'il pouvait. Quelques stances de Malherbe lui apprirent , en flattant son oreille , combien il était sensible au plaisir de l'harmonie. L'harmonie est la langue du poète ; il sentit que c'était la sienne. La gaieté qu'il goûta dans Rabelais éveilla dans lui cet enjouement si vrai qui anime tous ses écrits. Il aimait à trouver dans Marot des traces de cette naïveté dont lui-même devait être le modèle. Les images pastorales & champêtres prodiguées dans d'Urfé , devaient plaire à cette âme douce dont tous les goûts étaient toujours si près de la nature. L'imagination du conteur Bocace avait des rapports avec celle d'un homme singulièrement né pour raconter. Telles étaient alors les richesses de la littérature moderne , & tels étaient aussi les auteurs les plus familiers à La Fontaine. Ils furent ses favoris , mais non pas ses maîtres. Et quelle différence , quelle distance d'eux tous à lui ! Aperçoit-on dans ses ouvrages un trait qui ait l'air d'être emprunté ? Tout n'est-il pas empreint d'un caractère particulier ? Oui , sans doute , & c'est la première qualité qui se présente d'abord dans son éloge , son originalité.

Tous les esprits agissent nécessairement les uns sur les autres , se prennent & se rendent plus ou moins , se fortifient ou s'altèrent par le choc mutuel , s'éclairent ou s'obscurcissent par la communication des vérités ou des erreurs , se perfectionnent ou se corrompent par l'attrait du bon goût

ou par la contagion du mauvais ; & de là ces rapports inévitables entre les productions du talent , quand le tems les a multipliées. Il ferait même possible qu'il se formât un esprit , qui ferait la perfection de tous les esprits , qui , empruntant quelque chose de chacun , vaudrait mieux que tous ; & cette espèce de génie , ce beau présent du ciel , ne pourrait être réservé qu'au siècle qui suivrait celui de la renaissance des arts , & dans lequel la dernière opération de l'esprit humain ferait de se replier sur ses créations premières , de calculer & de juger ses richesses , & de se rendre compte de ses efforts. Il est un autre genre de gloire , rare dans tous les tems , même dans celui où les arts commençant à refleurir , chaque homme se fait son partage & se saisit de sa place ; un attribut inestimable , fait pour plaire à tous les hommes , par l'impression qu'ils désirent le plus , celle de la nouveauté. C'est ce tour d'esprit particulier qui exclut toute ressemblance avec les autres ; qui imprime sa marque à tout ce qu'il produit ; qui semble tirer tout de lui-même , en donnant une forme nouvelle à tout ce qu'il emprunte ; toujours piquant , même dans ses irrégularités , parce que rien ne ferait irrégulier comme lui ; qui peut tout hasarder , parce que tout lui sied ; qu'on ne peut imiter , parce qu'on n'imite point la grace ; qu'on ne peut traduire en aucune langue , parce qu'il en a une qui lui est propre. Esope , Phèdre , Pilpay , avaient fait des fables. Un homme vient , qui les prend toutes , & ces fables ne sont plus celles d'Esope , de Phèdre , de Pilpay ; ce sont celles de La Fontaine. On nous crie ; il n'a presque rien

inventé. Il a inventé sa manière d'écrire ; & cette invention n'est pas devenue commune : elle lui est restée toute entière. Il en a trouvé le secret , & l'a gardé. Il n'a jamais été ni imitateur ni imité. A ce double titre , quel homme peut se vanter d'être plus original ?

Cette qualité , quand elle se rencontre dans les ouvrages , tient nécessairement au caractère de l'auteur. Un homme très-recueilli en lui-même , se répandant peu au-dehors , rempli & préoccupé de ses idées , presque toujours étranger à celles qui circulent autour de lui , doit demeurer tel que la nature l'a fait. S'il en a reçu un goût dominant , ce goût ne fera jamais ni affaibli , ni partagé. Tout ce qui sortira de ses mains aura un trait particulier & ineffaçable. Ceux qui le chercheront hors de son talent , ne le retrouveront plus. Molière si gai , si plaifant dans ses écrits , était triste dans la société. La Fontaine , ce conteur si aimable la plume à la main , n'était plus rien dans la conversation. Ainsi tout est compensé en tout genre , & toute perfection tient à des sacrifices. Pour être un peintre si vrai , il fallait que Molière fût porté à observer , & l'observation rend triste. Pour s'intéresser si bonnement à Jeannot lapin & à Robin mouton , il fallait avoir le caractère d'un enfant , qui préoccupé de ses jeux , ne regarde pas autour de lui , & La Fontaine était distrait. C'est en s'amusant de son talent , en conversant avec ses bons amis les animaux , qu'il parvenait à charmer ses lecteurs auxquels peut-être il ne songeait guère. C'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend quelque part que

Dieu mit au monde Adam le nomenclateur ; lui disant : te voilà ; nomme. On pourrait dire que Dieu mit au monde La Fontaine le conteur ; lui disant : te voilà ; conte.

Ce don de narrer , il l'appliqua tour-à-tour à deux genres différens ; à l'apologue moral , qui a l'instruction pour but ; & au conte plaisant , qui n'a pour objet que d'amuser. Il réussit au plus haut degré dans tous les deux. Parlons d'abord du premier. C'est celui sur lequel il convient de s'étendre davantage ; c'est le plus important , le plus parfait ; c'est la principale gloire de La Fontaine ; & cette gloire n'est mêlée d'aucun reproche.

L'homme a un penchant naturel à entendre raconter. La fable pique sa curiosité & amuse son imagination. Elle est de la plus haute antiquité. On trouve des paraboles dans les plus anciens monumens de tous les peuples. Il semble que de tout tems la vérité ait eu peur des hommes , & que les hommes ayent eu peur de la vérité. Quel que soit l'inventeur de l'apologue , soit que la raison timide dans la bouche d'un esclave , ait emprunté ce langage détourné pour se faire entendre d'un maître , soit qu'un sage voulant la réconcilier avec l'amour-propre , le plus superbe de tous les maîtres , ait imaginé de lui prêter cette forme agréable & riante : quoiqu'il en soit , cette invention est du nombre de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Par cet heureux artifice , la vérité , avant de se présenter aux hommes , compose avec leur orgueil , & s'empare de leur imagination. Elle leur offre le plaisir d'une découverte , leur sauve l'affront d'un reproche &

l'ennui d'une leçon. Occupé à démêler le sens de la fable, l'esprit n'a pas le tems de se révolter contre le précepte. Quand la raison se montre à la fin, elle nous trouve désarmés. Nous avons en secret prononcé contre nous-mêmes l'arrêt que nous ne voudrions pas entendre d'un autre : car nous voulons bien quelquefois nous corriger ; mais nous ne voulons jamais qu'on nous condamne.

A la moralité simple & nue des récits d'Esopé, Phèdre joignit l'agrément de la poésie. On connaît la pureté de son style, sa précision, son élégance. Le livre de l'Indien Pilpay n'est qu'un tissu fort embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les autres, & surchargées d'une morale prolixé qui manque souvent de justesse & de clarté. Les peuples qui ont une littérature perfectionnée, sont les seuls chez qui l'on sache faire un livre. Si jamais on est obligé d'avoir rigoureusement raison, c'est sur-tout lorsqu'on se propose d'instruire. Vous voulez que je cherche une leçon sous l'enveloppe allégorique dont vous la couvrez. J'y consens ; mais si l'application n'est pas très-juste, si vous n'allez pas directement à votre but, je me ris de la peine gratuite que vous avez prise, & je laisse là votre énigme qui n'a point de mot. Quand La Fontaine puise dans Pilpay, dans Aviénus & dans d'autres fabulistes moins connus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fonds & la morale, & embellis de son style, forment le plus souvent des résultats nouveaux qui suppléent chez lui au mérite de l'invention. On y remarque partout une raison supérieure. Cet esprit si simple &



si naïf dans le récit , est très-juste & même très-fin dans la morale & les réflexions. Car la simplicité du ton n'exclut point la finesse de la pensée ; elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un éloge singulièrement délicat & de l'allégorie la plus heureuse ? Lisez cette fable adressée à l'auteur du livre des Maximes , au célèbre La Rochefoucault. Je la choisis de préférence, parce qu'elle appartient à La Fontaine. Quoi de plus ingénieusement imaginé pour louer un livre d'une morale piquante , qui plaît à ceux même qu'il censure , que de le comparer au crystal d'une eau transparente , où l'homme vain qui craint tous les miroirs , parce qu'il n'en a jamais trouvé d'assez flatteurs , apperçoit malgré lui ses traits , dont il veut en vain s'éloigner , & vers laquelle il revient toujours ? Peut-on louer avec plus d'esprit ? Mais à quoi pensé-je ? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans La Fontaine ? Quel homme fut jamais plus au-dessus de ce qu'on appelle esprit ? O qu'il possédait un don plus éminent & plus précieux ! Cet art d'intéresser pour tout ce qu'il raconte , en paraissant s'y intéresser lui-même de si bonne foi ; art inconnu à tous les autres fabulistes ; art qui chez lui n'en était pas un , qui n'était qu'une suite naturelle de cette aimable simplicité , de cette *bonhomie* , devenue dans la postérité un de ses attributs distinctifs ; mot vulgaire ennobli en faveur de deux hommes rares , Henri IV & La Fontaine. *Le Bon-Homme* : voilà le nom que lui a donné la postérité ; & lorsqu'on pense que ce nom ne rappelle pas seulement le caractère de ses écrits , mais celui de son âme , sa



bonté loyale , sa candeur naïve , alors on est tenté d'interrompre toutes ces louanges, qui font si loint de valoir la lecture d'une de ses fables , de s'adresser à lui comme s'il pouvait nous entendre , de lui dire : " O bon La Fontaine ! homme unique & » excellent ! parais dans cette assemblée ; viens » t'asseoir un moment parmi nous ; nous te cou- » vrirons des fleurs que nous répandons autour » de ton image. Peut-être les honneurs flattent- » ils peu ton âme modeste & tranquille , & la » vaine éloquence du panegyrique est trop au- » dessous de toi ; mais tu es sensible au plaisir » d'être aimé : & c'est-là l'hommage unanime » que nous t'offrons pour récompense du plaisir » que tu nous as donné tant de fois. »

Je m'écarte , je le fens ; j'oublie un moment les ouvrages pour m'occuper de l'auteur. Il est bien difficile de mettre de l'art dans un éloge dicté tout entier par le cœur. Je suis bien plus sûr d'aimer La Fontaine que je ne suis sûr de le bien louer. Je me livre à ce que je fens ; & je perds de vue ce que je dois écrire. Revenons à ce charme singulier qui naît de l'illusion complete où il est lui-même , & que vous partagez. Il a fondé parmi les animaux , des monarchies & des républiques. Il en a composé un monde nouveau , beaucoup plus moral que celui de Platon. Il y habite sans cesse ; & qui n'aimerait à y habiter avec lui ? Il en a réglé les rangs , pour lesquels il a un respect profond dont il ne s'écarte jamais. Il a transporté chez eux tous les titres & tout l'appareil de nos dignités. Il donne au roi Lion un louvre , une tour des pairs , un sceau royal , des officiers , des

médecins ; & quand il nous représente le loup qui *daube au coucher du roi* son camarade le renard , il est clair qu'il a assisté au coucher , & qu'il en revient pour nous conter ce qui s'est passé. Cette bonne foi si plaisante ne l'abandonne jamais. Jamais il ne manque à ce qu'il doit aux puissances qu'il a établies. C'est toujours *nosseigneurs les ours , nosseigneurs les chevaux , sultan léopard , don courfier ; & les parens du loup , gros messieurs qui l'ont fait apprendre à lire !* Ne voit-on pas qu'il vit avec eux , qu'il s'est fait leur concitoyen , leur ami , leur confident ? Oui , sans doute , leur ami. Il les aime véritablement ; il entre dans tous leurs intérêts ; il met la plus grande importance à leurs débats. Ecoutez la bellette & le lapin plaidant pour un terrier. Est-il possible de mieux discuter une cause ? Tout y est mis en usage , coutume , autorité , droit naturel , généalogie. On y invoque les *dieux hospitaliers*. Ce sérieux qui est si plaisant excite en nous ce rire de l'âme , que ferait naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose. Ce sentiment doux , l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance , nous fait aussi aimer La Fontaine.

La plupart de ses fables sont des scènes parfaites pour les caractères & le dialogue. Tartufe parlerait-il mieux que le chat pris dans les filets , qui conjure le rat de le délivrer , l'assurant qu'il l'a toujours aimé *comme ses yeux* , & qu'il était sorti pour aller faire *su prière* , *comme tout devôt chat en use les matins* ? Dans cette fable sublime des animaux malades de la peste , quoi de plus parfait que la confession de l'âne ? Comme tou-

tes les circonstances sont faites pour atténuer la  
faute !

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, &, je pense,  
Quelque diable aussi me poussant,  
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Comment tenir à ces traits-là ? On en citerait  
cent de cette force. Mais il faut s'en rapporter à la  
mémoire & au goût de ceux qui aiment La Fon-  
taine ; & qui ne l'aime pas ?

Cet intérêt qu'il prend à ses personnages & qui  
nous divertit, paraît quelquefois sous une autre  
forme, & devient attendrissant ; comme dans  
cette belle fable où le serpent accusé d'ingratitude  
invoque le témoignage de la vache. Les plaintes  
de celle-ci peuvent-elles être plus touchantes ?  
Elle rappelle tous ses services.

Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin,  
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !  
Mais je suis attachée, & si j'eusse eu pour maître  
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin  
L'ingratitude ?

Quel langage ? Peut-on n'en être pas ému ? Le  
cœur ne vous parle-t-il pas en faveur de l'animal  
qui se plaint ? Le fabuliste fait de ses animaux, ce  
qu'un dramatique habile fait de ses acteurs. Il  
observe les mêmes convenances dans le ton &  
dans les mœurs ; & l'intérêt & l'illusion ne feroient  
aller plus loin.

A tant de qualités qui dérivent d'un genre d'es-

prit qui lui était particulier , de sa manière de concevoir & de sentir , de son imagination facile & flexible , se joint le charme inexprimable de son style ; don qui couronne tous les autres ; don précieux de la nature qui l'avait créé grand poète. C'est ici peut-être que l'on pourrait attendre des idées générales sur la manière d'écrire la fable ; mais les préceptes ennuyent , & les modèles instruisent. Il ne sied bien qu'aux maîtres , de donner des leçons de l'art qu'ils exercent. Je trouve très-bon que Cicéron parle d'éloquence en orateur , & qu'Horace parle en poète de poésie & de goût. Mais quand le génie a trouvé les beautés , que m'importe le rhéteur qui vient leur donner des noms ? Quand on aura fait la poétique de la fable , le fabuliste paraît qui vous dit à-peu-près , comme le Lacédémonien cité plus d'une fois : *ce qu'on a bien dit , je le fais cent fois mieux* ; & cet homme , c'est La Fontaine.

Patru , dit-on , voulait le détourner de faire des fables. Il ne croyait pas que l'on pût égaler dans notre langue l'élégante brièveté de Phèdre. Je conviendrai que notre langue est essentiellement plus lente dans sa marche que celle des Romains : aussi , La Fontaine ne se propose-t-il pas d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste latin. Mais sans parler de tant d'avantages qu'il a sur lui , il me semble que si La Fontaine dans ses fables n'est pas remarquable par la brièveté , il l'est par la précision. J'appelle un style précis , celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une grace ou un ornement , & sans que le lecteur perde un plaisir. Tel est le style de La Fon-

aine dans l'apologue. On n'y sent jamais ce qu'on appelle langueur. On n'y trouve jamais de guide. Ce qu'il dit ne peut pas être dit en moins de mots, ou vous ne le diriez pas si bien. Il faut qu'on me pardonne de citer.

Un octogénaire plantait.

Passé encor de bâtir ; mais planter à cet âge !

Deux coqs vivaient en paix ; une poule survient :

Et voilà la guerre allumée.

Amour , tu perdis Troye.

Un lièvre en son gîte fongait ;

Car que faire en un gîte , à moins que l'on ne fonge ?

Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait.

Cet animal est triste , & la crainte le ronge.

Je crois qu'il est impossible de mêler plus rapidement le récit & la réflexion ; & c'est ainsi qu'écrivit toujours La Fontaine. Je remarque son excellent esprit dans la différence de style qui se trouve entre ses fables & ses contes. Il a senti que dans le conte qui n'a d'autre objet que d'amuser, tout est bon pourvu qu'on amuse. Aussi hasarde-t-il toute sorte d'écarts. Il se détourne vingt fois de sa route , & l'on ne s'en plaint pas ; on fait volontiers le chemin avec lui. Mais dans la fable, qui tend à un but que l'esprit cherche toujours, il faut aller plus vite , & ne s'arrêter sur les objets que pour les rendre plus frappans. Dans cette

partie , comme dans tout le reste , les fables de La Fontaine , à un très - petit nombre près , me paraissent des chef-d'œuvres irréprochables.

Ce qui prouve encore , qu'éclairé par un goût naturel , il réglait sa manière d'écrire sur la sévérité du genre , c'est que négligé dans ses contes, il est beaucoup plus correct dans ses fables. Il y respecte la langue que Molière ne respectait pas assez. Non content d'y prodiguer les beautés , il s'y défend les fautes. Il savait que si le conte familier les fait pardonner , la fable , plus sérieuse , ne les admet pas : & qui croira pouvoir s'en permettre , quand La Fontaine s'en permet si peu ?

Cette correction , qui suppose une composition soignée , est d'autant plus admirable , qu'elle est accompagnée de ce naturel si rare & si enchanteur qui semble exclure toute idée de travail. Le plus original de nos écrivains en est aussi le plus naturel. Je ne crois pas qu'en parcourant les ouvrages de La Fontaine, on y trouvât une ligne qui sentit la recherche ou l'affectation. Il ne compose point ; il converse ; s'il raconte, il est persuadé ; s'il peint, il a vu : c'est toujours son âme qui vous parle , qui s'épanche , qui se trahit ; il a toujours l'air de vous dire son secret & d'avoir besoin de le dire ; ses idées , ses réflexions , ses sentimens , tout lui échappe , tout naît du moment , rien n'est cherché , rien n'est préparé ; il se plie à tous les tons , & il n'en est aucun qui ne semble être particulièrement le sien ; tout , jusqu'au sublime , paraît lui être facile & familier. Il charme toujours & n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui , qu'il



dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style ; il n'y a que les connaisseurs qui sachent à quel point La Fontaine est poète , ce qu'il a vu de ressources dans la poésie , ce qu'il en a tiré de richesses. On ne fait pas assez d'attention à cette foule d'expressions créées , de métaphores hardies toujours si naturellement placées , que rien ne paraît plus simple. Aucun de nos poètes n'a manié plus impérieusement la langue ; aucun sur-tout n'a plié avec tant de facilité le vers français à toutes les formes imaginables. Cette monotonie qu'on reproche à notre versification , disparaît absolument chez lui. Ce n'est qu'au plaisir de l'oreille , au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le sentiment & la pensée , qu'on s'apperçoit qu'il écrit en vers. Il dispose si heureusement ses rimes , que le retour des sons semble toujours une grace & jamais une nécessité. Nul n'a mis dans le rythme une variété si prodigieuse & si pittoresque ; nul n'a tiré autant d'effets de la mesure & du mouvement. Il coupe , brise ou suspend son vers comme il lui plaît. L'enjambement qui semblait réservé aux vers grecs & latins , est un mérite si commun dans les siens , qu'il est à peine remarqué. Il est vrai que tant d'avantages qui dépendent en partie de la liberté d'écrire en vers d'inégale mesure , & des privilèges d'un genre qui admet toute sorte de tons , ne pourraient plus se retrouver au même degré dans le style noble & dans le vers héroïque. Mais tant d'autres ont écrit dans le même genre ; pourquoi ont-ils si rarement approché de cette perfection ? L'harmonie imitative des anciens , si difficile à

égal dans notre poésie , La Fontaine la possède dans le plus haut degré , & l'on ne peut s'empêcher de croire en le lisant, que toute sa science en ce genre est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme si ami du vrai & si ennemi du faux , tous les sentimens , toutes les idées , tous les caractères ont l'accent qui leur convient ; & l'on sent qu'il n'était pas en lui de pouvoir s'y tromper. Je fais bien que de lourds calculateurs aimeront mieux y voir des sons combinés avec un prodigieux travail. Mais le grand poète , l'enfant de la nature , La Fontaine aura plutôt fait cent vers harmonieux , que des critiques pédans n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un écrivain , pour qui la poésie est si docile & si flexible , soit un si grand peintre en vers ? C'est de lui sur-tout que l'on peut dire proprement , qu'il peint avec la parole. Dans quels de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de tableaux , dont l'agrément soit égal à la perfection ? Je demande encore une fois qu'on me pardonne de citer. Un seul exemple parlera mieux pour La Fontaine , que tout ce que je pourrais dire.

Quand la perdrix

Voit ses petits

En danger , & n'ayant qu'une plume nouvelle,  
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,  
 Elle fait la blessée , & va trainant de l'aile ;  
 Attirant le chasseur & le chien sur ses pas ,  
 Détourne le danger , sauve ainsi sa famille.

Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,  
Elle lui dit adieu, prend sa volée, & rit  
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la suit.

Je demande s'il existe en poésie un tableau plus parfait, si le plus habile peintre me montrerait sur la toile, plus que je ne vois dans les vers du poète? Comme le chasseur & le chien suivent pas à pas la perdrix qui se *traîne* avec le vers! Comme un hémistiche rapide & prompt vous montre le chien qui *pille*! . . . Ce dernier mot est un élan, un éclair; & avec quel art l'autre vers est suspendu quand la Perdrix *prend sa volée*! Elle est en l'air, & vous voyez long-tems l'homme immobile, *qui, confus, des yeux en vain la suit*. Le vers se prolonge avec l'étonnement.

La fable dont j'ai tiré ce morceau, me rappelle avec quelle étonnante facilité cet écrivain si simple s'élève quelquefois au ton de la plus sublime philosophie & de la morale la plus noble. Quelle distance du corbeau qui laisse tomber son fromage, à l'éloquence du payfan du Danube, & à cette fable (\*) que je viens de citer, si pourtant on ne doit pas donner un titre plus relevé à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne doit l'être un simple apologue, à un véritable poème sur la doctrine de Descartes, plein d'idées & de raison, mais dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination & du sentiment! Ce langage en effet est par-tout celui de La Fontaine: il

(\*) La première du dixième livre.

a beau devenir philosophe ; vous retrouvez toujours le grand poete & le bon-homme.

Vous retrouvez sur-tout cette sensibilité , l'âme de tous les talens ; non celle qui est vive , impétueuse , énergique , passionnée , & qui doit animer la tragédie ou l'Épopée & tous les grands ouvrages de l'imagination , mais cette sensibilité douce & naïve qui convenait si bien au genre d'écrire que La Fontaine avait choisi ; qui se fait apercevoir à tout moment dans ses ouvrages , sans qu'il paraisse y penser , & joint à tous les agrémens qui s'y rassemblent , un nouveau charme plus attachant encore que tous les autres. Quelle foule de sentimens aimables répandue dans ses écrits ! Comme on y trouve l'épanchement d'une âme pure & l'effusion d'un bon cœur ! Avec quel intérêt il parle des attraits de la solitude & des douceurs de l'amitié ! Qui ne voudrait être l'ami de l'homme qui a fait la fable des *deux amis* ? Se lassera-t-on jamais de relire celle des deux pigeons , ce morceau dont l'impression est si délicieuse , à qui peut-être l'on donnerait la palme sur tous les ouvrages de La Fontaine , si , parmi tant de chefs-d'œuvres , on avait la confiance de juger , ou le courage de choisir ? Qu'elle est belle cette fable ! Qu'elle est touchante ! Que ces deux pigeons sont un couple charmant ! Quelle tendresse éloquente dans leurs adieux ! Quel intérêt dans les aventures du pigeon voyageur ! Quel plaisir dans leur réunion ! Et lorsqu'ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même , qu'il regrette & redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour , quelle tendre mélancolie ! Quel besoin d'aimer ! On croit

entendre les soupirs de Tibulle. Et la fable de Tircis & d'Amarante ! A-t-on jamais peint l'amour avec des traits plus vrais, plus délicats ? Les effets de cette passion, quand elle est encore dans toute sa pureté, ont-ils jamais été tracés avec plus d'expression & de grace ? Un tableau encore supérieur à tout le reste, c'est le poëme de Vénus & Adonis. Il est digne de la Déesse & du héros. Le poëte habite comme eux des lieux enchantés, & y transporte le lecteur. Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'imagination, qu'elle a construit pour l'ainhour, n'ont rien offert de plus séduisant & de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur & les accents de la tendresse. Vous êtes environné des images de la volupté. Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amans ont de délices toujours variés & toujours les mêmes, tout ce que deux âmes confondues l'une dans l'autre se communiquent de ravissemens & de transports ; enfin ce qu'on voudrait toujours sentir & qu'on croit ne pouvoir jamais peindre : voilà ce que La Fontaine vous représente sous les pinceaux que l'amour a mis dans ses mains.

Quel écrivain a réuni plus de titres pour plaire & pour intéresser ? Mais aussi quel écrivain est plus souvent relu, plus souvent cité ? Quel autre est mieux gravé dans la mémoire de tous les hommes instruits, & même de ceux qui ne le sont pas ? Le poëte des enfans & du peuple est en même-tems le poëte des philosophes. Cet avantage qui n'appartient qu'à lui seul, peut être dû

en partie au genre de ses ouvrages. Mais il l'est sur-tout à son génie. Nul autre n'a dans ses écrits plus de bon sens joint à plus de bonté. Nul n'a fait un si grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces momens qui ne reviennent que trop, où l'on cherche à se distraire de soi-même & à se défaire du tems, quelle lecture choisit-on plus volontiers ? Sur quel livre la main se porte-t-elle plus souvent ? Sur La Fontaine. Vous vous sentez attiré vers lui par le besoin d'un sentiment doux. Il vous calme & vous réconcilie avec vous-même. On a beau le savoir par cœur ; on le relit toujours, comme on est porté à revoir les gens qu'on aime, sans avoir rien à leur dire.

Madame de Sévigné lui reprochait, & lui-même s'accuse en plus d'un endroit, d'avoir passé trop légèrement d'un genre à un autre. Mais qu'a-t-il entrepris qui fût étranger au caractère de son génie ? Il avait fait une comédie ; & dans cette espèce de drame, l'enjouement & la naïveté ne sont pas des titres d'exclusion, & sa comédie est un des plus jolis actes qui égayent encore le théâtre de Thalie. Peut-être n'a-t-il pas si bien réussi dans le roman de Psyché, trop long & trop chargé de détails, mais où l'on retrouve souvent ce naturel & cette grace qui avertissent qu'on lit La Fontaine. Quel autre que lui aurait pu faire la chanson que Psyché entend dans le palais de l'amour, & qui semble composée par l'amour lui-même, & cet hymne à la volupté qu'Horace aurait envié ? Quant aux autres morceaux qu'on appelle ses *œuvres mêlées*, on voit par leur peu d'étendue & par leur objet, que ce sont plutôt des



fantaisies que des ouvrages. Si elles ont été recueillies, quoiqu'elles ne dussent pas l'être, c'est un tort des éditeurs; & si l'on y trouve un opéra, nous verrons bientôt que ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre.

Je me suis étendu avec plaisir sur ses fables; pourquoi suis-je moins porté à parler de ses contes? Ils sont aussi parfaits dans un genre inférieur. C'est toujours ce talent de la narration dans un degré unique. Quelle gaieté! Quelle facilité! Quelle abondance! Quelle variété de tournures! Que tous les conteurs, ainsi que tous les fabulistes sont loin de lui! Cependant, quand il n'aurait pas fait ses contes, serait-il moins le grand homme, le bon-homme, l'homme inimitable? Et qu'en dirais-je, après tout, qui ne tint à quelque une des qualités que nous avons développées dans l'examen de ses fables? Exigerait-on de moi que je fasse appercevoir les nuances délicates que son goût naturel a dû mettre dans la distinction de ces deux genres? Faut-il toujours analyser? Le dirai-je? Je répugne à m'occuper long-tems de ces contes. Ils ont troublé les derniers momens de La Fontaine. La sévérité de la morale chrétienne les réproûve. L'auteur se les reprocha lui-même avec amertume. Devait-il avoir des sentimens amers, celui qui nous en a donné de si agréables? . . . Il aurait voulu n'avoir pas fait ces contes. Il en demanda pardon. . . . Allons, du moins les rigoristes les plus durs feront grace à ses vers en faveur de son repentir. Bon La Fontaine! je ne parlerai pas de tes contes. Je suis trop pressé de parler de toi.

QUAND la postérité juge les écrivains & les artistes qui ont des droits à son admiration, au moment où les hommages qu'elle rend à leur génie, vont s'étendre jusqu'à leur personne, souvent la vérité accusatrice arrête la plume du panégyriste. C'est pour l'envie une consolation & une vengeance. C'est un sentiment triste pour les âmes bien nées. Il est si doux d'aimer ce que l'on admire ! La louange est l'expression du plaisir. Qu'il est affligeant d'y mettre des restrictions ! Qu'il est douloureux de condamner l'homme, lorsqu'on doit tant de reconnaissance à l'écrivain ! Sans doute quiconque vit sous les yeux de la renommée, a des juges inflexibles dans ceux qu'il force de s'occuper de lui. Il ne doit pas s'attendre à faillir obscurément ; & dès qu'on prétend à la gloire, on avertit la censure. Qu'il est rare de lui échapper ! Qu'il est rare que l'inéxorable équité ne laisse aucune tache sur le vêtement de gloire dont la postérité enveloppe les mânes illustres ! O quel plaisir j'éprouve en ce moment où je puis me dire : Tout le monde a aimé, tout le monde aime celui que je loue ! Personne ne voudra contredire l'hommage que je lui rends. Nulle accusation ne l'affaiblira. La voix du blâme & du reproche ne s'élèvera pas contre mes louanges. Quand je viens jeter des fleurs sur sa tombe, la main du détracteur ne repoussera pas la mienne : le plus aimable des écrivains fut encore le meilleur des hommes.

Je ne veux pas dire sans doute que La Fontaine

n'eût pas les imperfections qui font le partage de l'humanité ; mais il n'eut aucun des vices qui en font la honte, & il eut plusieurs des vertus qui en font l'ornement. Ses contemporains nous ont transmis l'idée généralement reçue de la bonté de son caractère : non qu'ils nous en racontent aucun trait frappant : il paraît que c'était en lui une qualité habituelle & reconnue, qui se manifestait en tout, sans se faire remarquer en rien. Qu'il devait être bon, celui qui a fait de si beaux ouvrages, & de qui sa servante disait qu'*il était plus bête que méchant, & que Dieu n'aurait pas le courage de le damner !* Ce qui achève de déposer en sa faveur, c'est que ce talent poétique qui donne tant de facilités pour la vengeance, & qui n'en fournit que trop les motifs & l'occasion ; ce talent dont il est presque sans exemple qu'on n'ait pas quelquefois abusé ; ce talent qui est dans ses écrits le charme & l'instruction de l'univers, n'a été qu'une seule fois une arme dans ses mains. Il fit une satire contre Lully. Une satire ! s'écriera-t-on : La Fontaine ! Pourquoi le dire dans son éloge ? Parce qu'il faut dire la vérité, & parce que cette satire même est d'un bon-homme. Oui, cette satire est un chef-d'œuvre, précisément parce qu'on y trouve toute la candeur de La Fontaine. Il raconte de la meilleure foi du monde comment le Florentin l'a dupé, & il avoue que cela n'était pas difficile.

Je me sens né, (dit-il), pour être en bute aux méchants  
tours.

Vienne encore un trompeur ; je ne tarderai guère.

Lully l'avait engagé, malgré toutes ses répugnances, à composer des paroles d'opéra; & après l'avoir amusé long-tems, il n'en fit aucun usage. Le fabuliste accoutumé à jouir de l'indépendance de son esprit, eut de l'humeur, pour la première fois peut-être, d'avoir été forcé à un travail qui lui déplaisait, & de finir par être trompé. Il confia son humeur à ses vers, à qui volontiers il confiait tout. Il leur avoue comment il a fait, malgré lui, un opéra pour le *Florentin* qui lui a demandé *du doux, du tendre*, & comment le *Florentin* s'est moqué de lui; & il conclut qu'il faut se méfier *du Florentin*. Voilà la méchanceté de La Fontaine. Le bon-homme!

Est-ce encore par une suite de ce même ressentiment, & pour montrer sous un jour odieux les gens du pays de Lully, qu'il a fait la comédie du *Florentin*, si pleine de gaieté & de bon comique, comme on dit que le Sage composa Turcaret pour se venger d'un homme de finance? Si l'on a dit vrai, voilà des vengeances qui n'appartiennent qu'au talent, & les seules qu'on ne lui reprochera pas.

Sa candeur était égale à sa bonté. Il était dans sa conduite & dans ses discours aussi vrai, aussi naïf que dans ses écrits. Il paraît que la réflexion & la réserve, si nécessaires à la plupart des hommes qui ont quelque chose à cacher, n'étaient guère faites pour cette âme toujours ouverte, dont tous les mouvemens étaient prompts, libres & honnêtes; pour cet homme qui seul pouvait tout dire, parce qu'il n'avait jamais intention d'offenser. Ce mot si connu, *je prendrai le plus*

*long*, aurait été dans la bouche de tout autre une impolitesse choquante. Il fait rire dans La Fontaine, qui ne songeait qu'à dire bonnement combien il avait envie de s'en aller.

Il réclame quelque part contre l'axiome reçu, que tout homme est menteur. S'il en est un qui n'ait jamais menti, on croira volontiers que c'est La Fontaine. Cette ingénuité de mœurs & de paroles allait si loin, que ses amis l'appelaient quelquefois bêtise; mot qu'on ne pouvait se permettre sans conséquence, que pour un homme de génie; mais qui prouve en même-tems que les hommes ne jugent guère de l'esprit que sur les rapports qu'il a avec eux. L'esprit, sur chaque objet, dépend toujours du degré d'attention qu'on y apporte. Il n'en fallait pas beaucoup sans doute pour observer toutes les petites convenances de la société. La Fontaine accoutumé à la jouissance de ses idées ou au plaisir de ne songer à rien, oubliait le plus souvent ces convenances; & cet oubli, on l'appelait bêtise. Remarquons pourtant que si cet oubli avait paru tenir le moins du monde à un sentiment de supériorité ou de mépris, il aurait été sans excuse. Mais chez lui, c'était la préoccupation de son talent; &, grâce à la douceur de son caractère, elle pouvait amuser quelquefois, & ne pouvait jamais blesser.

Il était naturellement distrait, Il n'est pas sans exemple qu'on ait cherché à le paraître. Il faut que l'on fasse grand cas de la singularité, puisqu'on affecte même celle qui est un défaut.

S'il était si souvent seul au milieu de la société, il devait manquer absolument de cet esprit de con-

versation , l'un des grands moyens de plaire , qui, s'il ne conduit pas à la renommée , a souvent mené à la fortune. Cet esprit n'est pas nécessaire à la gloire du talent , & il importe peu à la postérité que La Fontaine l'ait eu. Mais il ne faut pas en prendre occasion de déprécier ceux qui l'ont possédé , comme font trop souvent des panégyristes mal-adroits , qui convertissent en défauts toutes les qualités que leur héros n'avait pas. De grands écrivains ont mis dans leur conversation les agrémens que l'on trouvait dans leurs écrits. De grands écrivains ont manqué de cet avantage. Boileau , dans la société , était austère & brusque ; Corneille embarrassé & silencieux ; Racine & Fénelon étaient pleins d'urbanité , de grace & d'éloquence. Ces différences tiennent au caractère , & non pas au degré de génie. Une qualité essentielle pour plaire & briller dans un entretien , c'est la disposition à s'intéresser à tout. Le fond du caractère de La Fontaine était une profonde indifférence pour un grand nombre d'objets ; sorte de philosophie qui a bien autant d'avantages que d'inconvéniens , & qui est très - près du bonheur.

Il fallait bien qu'on lui pardonnât la distraction qu'il portait dans le monde , puisqu'elle s'étendait même sur ses affaires domestiques. Jamais homme n'en fut moins occupé. Cette négligence qui détruisit par degrés sa médiocre fortune , était la suite d'un grand désintéressement ; qualité qui marque toujours une âme noble. Une fois tous les ans il quittait la capitale pour aller voir sa femme retirée à Château-Thierry , & là il vendait une petite partie de son patrimoine qu'il parta-



geait avec elle. C'est ainsi qu'il s'en allait, comme il le dit lui-même, *mangeant son fonds avec son revenu.*

Il eut donc une femme avec laquelle il ne put pas vivre, cet homme d'une humeur si égale & si facile ! Cette femme avait de la beauté & de l'esprit. Celle de Molière avait aussi de l'un & de l'autre, & le rendit malheureux. Mais le philosophe La Fontaine, plus prudent que le philosophe Molière qui fut toute sa vie amoureux & jaloux d'une femme qui le désolait ; La Fontaine, regardant le repos comme le premier des biens, se sépara d'une compagne qui lui ôtait cette paix domestique sans laquelle la vie est insupportable. On peut repousser la force par la force, & combattre un ennemi. Mais comment combattre ce qu'on aime, & repousser la faiblesse qui vous tyrannise en mettant la pitié entre elle & vous ?

Le chagrin que cette séparation dut lui causer, fut adouci par les consolations de l'amitié. Il méritait d'avoir des amis : il en eut parmi les gens de Lettres ; & c'étaient les plus célèbres. Il eut à la cour des protecteurs & même des bienfaiteurs, (ce qui n'est pas toujours la même chose), & c'était ce qu'elle avait de plus brillant, les Contis, les Vendômes, sur-tout cet illustre duc de Bourgogne, l'Elève de Fénelon, qui a laissé une mémoire adorée & digne de son maître. Ce fut ce prince dont les bienfaits contribuèrent à le retenir en France, lorsque perdant par la mort de madame de la Sablière l'asyle qu'il avait chéri pendant vingt ans, il était près d'accepter celui que la duchesse de Mazarin, la fameuse Hortence, lui

offrait auprès d'elle en Angleterre où elle était retirée avec S. Evremond. Mais comment nommer madame de la Sablière, sans bénir la mémoire de l'excellente amie de La Fontaine, de sa digne bienfaitrice, qui s'était fait un devoir & un plaisir d'écarter loin de lui tous les soins, tous les embarras, tous les besoins ? Femme respectable, ornement d'un sexe qui peut-être doit avoir plus de bienfaisance que le nôtre, puisqu'il est plus porté à la pitié, ou qui du moins doit rendre ses bienfaits plus aimables, puisqu'il a plus de délicatesse ; c'est auprès de toi que La Fontaine composa ses chef-d'œuvres ; & ton nom dans la postérité sera toujours placé à côté du sien. Tu-t'es chargée de son honneur ; il s'est chargé de ta gloire, si pourtant la gloire est quelque chose près du plaisir de faire le bien.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur.

Je me plais à croire que La Fontaine, quand il fit ces vers, songeait à madame de la Sablière. Ces vers & ceux qui les suivent suffiraient seuls pour nous prouver que cet homme si indifférent & si apathique sur la plupart des choses qui tourmentent les hommes, avait senti l'amitié. Je fais qu'on prétend que les vers ne trouvent jamais rien que de l'imagination. Mais je persiste à croire qu'il y en a que l'âme seule a pu dicter. C'est une vérité qui m'est démontrée ne fût ce que par les écrits de La Fontaine ; & si cette preuve ne suffisait pas, on citerait ce mot si connu, le plus

grand éloge que deux amis ayent jamais fait l'un de l'autre , cette réponse à Mr. d'Hervart lorsqu'il le rencontra après la mort de madame de la Sablière : *J'allais vous prier de venir loger chez moi*, lui dit Mr. d'Hervart : *J'y allais*, dit La Fontaine.

Oublierons-nous parmi ses bienfaiteurs , celui qui le fut avant tous , le généreux & infortuné Fouquet ? Peut-être ne serait-ce pas pour le surintendant un grand honneur dans la postérité, que le nom de La Fontaine se trouvât parmi les protégés illustres qui peuvent flatter l'amour - propre d'un homme en place , si l'on ne savait d'ailleurs que Fouquet pensait noblement & méritait d'être aimé. Mais ce qui sans doute est une espèce de mérite plus rare que les bienfaits du ministre , c'est la reconnaissance éclatante du poète. Qu'il nous soit permis de remarquer en faveur des gens de lettres , dont on n'est que trop porté à exagérer les fautes , non qu'ils en commettent plus que d'autres , mais parce qu'elles sont plus connues ; qu'il nous soit permis de remarquer qu'il n'y a point de classe d'hommes où l'on trouve plus d'exemples de ce genre de courage , l'un des plus rares peut-être , qui consiste à mettre l'amitié & la reconnaissance hors de la portée des coups de la fortune. On connaît , on cite beaucoup d'hommes de lettres , & dans le siècle passé & dans le nôtre, dont l'attachement pour leurs amis & leurs protecteurs a toujours été à l'épreuve de la disgrâce ; soit qu'en effet la culture des arts qui ne garantit pas des erreurs & des passions , préserve au moins de l'avilissement ; soit que principale-

ment occupés de la gloire des lettres , ceux qui en font bien épris s'élèvent plus aisément au-dessus des bassesses de l'ambition & de l'intérêt. Dans le moment où le malheureux surintendant voyait fuir la foule de ses créatures , où l'on ne craignait rien tant que de paraître l'avoir connu , deux hommes de lettres employèrent leurs talens à sa défense. Pellisson écrivit ses éloquens plaidoyers ; La Fontaine composa cette élégie attendrissante où il demande grace pour Fouquet , & ose dire au roi qu'il doit la faire. Il avait du courage sans doute à contredire publiquement l'opinion & même la colère de Louis XIV ; mais je suis bien sûr que La Fontaine , quand il fit son élégie , ne croyait pas avoir besoin de courage.

C'est après la disgrâce de Fouquet qu'il entra en qualité de gentilhomme chez cette princesse que l'éloquence & la poésie ont tant célébrée , Henriette d'Angleterre , dont la mort consterna la France , & nous épouvante encore dans Bossuet. Si La Fontaine a pu comme un autre , être bercé par les songes de l'ambition , cette mort les fit bientôt évanouir , & je doute qu'il les ait beaucoup regrettés. C'est à cette époque qu'il appartint tout entier à l'amitié bienfaisante. Pour un homme de son caractère , elle valait mieux que la fortune.

Autant qu'il nous est possible de juger du bonheur , qui trompe nos idées comme il échappe à nos projets , la vie de La Fontaine fut assez heureuse. C'est une persuasion bien douce que je remporte de l'examen où cet éloge m'a engagé. Il fut heureux. Tant de grands hommes ne l'ont

pas été ! Il le fut par son caractère & par ses ouvrages. Plein d'une modestie vraie, de celle qui n'est pas & ne peut pas être l'ignorance de nos avantages, mais l'attention à n'en affecter aucun sur autrui ; on ne voit pas qu'il ait jamais eu d'ennemis. Et comment en aurait-il eu ? Sa simplicité extérieure devait calmer jusqu'à l'envie. Comme il ne prétendait rien, on lui pardonnait de mériter beaucoup. On fait que dans un moment d'effusion, Molière disait : *nos beaux-esprits n'effaceront pas le bon-homme*. L'un de ces beaux-esprits était Despréaux. On a peut-être autant de peine à lui pardonner son silence sur La Fontaine, que son injustice envers Quinault. Était-il de la destinée de Boileau d'offenser les grâces ou par ses fâtyres ou par son silence ? On voit du moins par sa lettre sur Joconde qu'il a senti le merveilleux talent de La Fontaine pour la narration. Mais pourquoi la fable & le modèle des fabulistes n'occupent-ils pas une place dans l'art poétique ? l'auteur se ferait ménagé un beau morceau de plus, &, ce qui est plus précieux, le plaisir de rendre justice.

La Fontaine était du petit nombre des écrivains plus véritablement heureux par leurs talens que par leurs succès. Sans être insensible à la gloire, il ne paraît pas l'avoir trop recherchée. Il obtint les suffrages de l'Académie avant Despréaux qui obtint avant lui l'aveu de Louis XIV. La postérité dans la distribution des rangs, a paru suivre plutôt l'avis de l'Académie que celui du monarque. Vivant dans le sein de l'amitié, assez bien né pour ne sentir que la douceur des bienfaits

sans en porter jamais le poids , débarrassé de toute inquiétude , ne connaissant ni l'ambition ni l'ennui , incapable d'éprouver le tourment de l'envie , & trop modéré , trop bon pour être en bute à ses attaques ; il jouissait de la nature & du plaisir de la peindre , du travail & du loisir , de la facilité de se livrer à tous ses goûts ; il jouissait de ses sentimens , de ses idées & du plaisir de les répandre ; enfin il était bien avec lui-même , & avait peu besoin des autres ; & tandis que ses années s'écoulaient sans qu'il les comptât , il voyait arriver la vieillesse sans la craindre , comme on voit *le soir d'un beau jour* (\*).

Vous voyez par - tout dans ses ouvrages un esprit serein & une âme satisfaite. Lui-même dit quelque part :

A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.

On connaît son épitaphe. C'est à coup sûr celle d'un homme heureux. Mais qui croirait que ce fût celle d'un poète ? Ce pourrait être celle de Désyveteaux. Il partage sa vie en deux parts, *dormir & ne rien faire*. Ainsi ses ouvrages n'avaient été pour lui que des rêves agréables. O l'homme heureux que celui qui , en faisant de si belles choses , croyait passer sa vie à *ne rien faire* !

Quoique depuis sa mort le tems l'ait aggrandi dans l'opinion des hommes , sa réputation s'étendit de son vivant chez les étrangers. Des particuliers Anglais offrirent de lui assurer une subsistance

(\*) Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.



aisée , lorsque madame de Mazarin l'appella en Angleterre. Il dut être flatté de leurs offres ; mais rendons grace au duc de Bourgogne , de ce que , sous le règne de Louis XIV , l'Angleterre n'a pas été chargée de nourrir La Fontaine.

Il aimait les femmes , c'est-à-dire qu'il était naturellement porté aux égards , à la complaisance & au respect pour ce sexe , qui , toujours ambitieux de plaire , est flatté sur-tout d'en avoir à tout moment l'assurance. On a remarqué que cet auteur qui , dans ses écrits , avait si souvent plaisanté sur les femmes , était à leur égard d'une extrême réserve dans la conversation. Il est reconnu que ses mœurs étaient pures. On voit par plus d'un endroit de ses ouvrages , que son cœur avait goûté les plaisirs & même les peines de l'amour ; mais il y porta la douceur & la modération de son âme : aucun excès n'entraîna dans le caractère de La Fontaine.

Il n'y avait qu'une conjoncture où cette tranquillité toujours inaltérable semblait l'abandonner ; & cette exception lui fait honneur. C'est lorsqu'on venait lui demander des conseils dans des circonstances épineuses , ou des secours contre l'infortune. Alors il écoutait avec l'intérêt le plus tendre , & consolait en pleurant. Alors cet homme si étranger à ses propres affaires , trouvait des lumières & des ressources quand il s'agissait d'autrui. Ainsi donc ce n'était qu'aux malheureux qu'il accordait le droit de troubler son repos , & il n'avait de la prudence que pour les intérêts des autres.

Quoique porté à la paresse , il ne négligea pas les connaissances éloignées de ses talens. Il étudia  
son

avec son ami Bérnier les principes de Descartes & de Gassendi. La question long-tems fameuse du mécanisme des bêtes, est très-ingénieusement discutée dans la fable que j'ai déjà citée, adressée à madame de la Sablière. Ainsi La Fontaine avait fait tout ce qu'on peut demander à un homme occupé d'ouvrages d'imagination. Il n'était pas resté au-dessous de la philosophie de son siècle.

La maladie dont il fut attaqué deux ans avant sa mort, produisit dans son âme cette entière révolution qui livra aux austérités expiatoires un homme, qui pendant tout le cours de sa vie s'était cru si loin du crime & du remords ( 1 ), & qui pour me servir d'un vers de Despréaux, beaucoup moins applicable à lui qu'à La Fontaine.

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices.

Sa vie ne fut depuis ce moment qu'une langueur continuelle. Il mourut en offrant à Dieu un cœur docile, ingénu & repentant. Il fut porté dans le même sépulcre qui avait reçu Molière, comme si la même destinée qui avait rapproché leur naissance eût dû réunir leur tombeau.

Sa mémoire a été honorée dans sa postérité. Sa famille qui réside encore dans la ville où il est né, a eu lieu de s'applaudir plus d'une fois de lui appartenir. On n'oubliera jamais le magistrat ( 2 ) qui le premier a voulu qu'elle fût exempte de

(1) Lorsque le tems viendra d'aller trouver les morts,  
J'aurai vécu sans soins, & mourrai sans remords.

(2) Mr. D'Armenonville.  
Tom. II.

toute imposition , croyant fans doute que La Fontaine avait payé à la France un assez beau tribut , en lui laissant ses écrits & son nom. Il est donc de la destinée du génie de travailler rarement pour lui-même , & de n'avoir de puissance que dans l'avenir ! La Fontaine est négligé pendant sa vie. Les libéralités de Louis XIV , prodiguées même aux étrangers , s'éloignent de lui ; & quand il n'est plus , on distingue , on récompense ceux qui n'ont d'autre titre , d'autre avantage que son nom. Les princes du sang de nos rois , les filles augustes du monarque (\*) regardent comme un dépôt digne de leurs mains royales l'éducation de la nièce & du neveu de La Fontaine ! Ces heureux enfans croissent sous cette protection bienfaisante , en bénissant l'homme illustre , qui , près d'un siècle après sa mort , peut beaucoup plus pour eux qu'il n'a jamais pu pour lui ! Oh ! que le génie se dise à lui-même en voyant cet exemple & tant d'autres : “ Ce n'est pas à moi d'attendre beaucoup des hommes ; c'est à eux d'at-

(\*) Le seul fils qu'ait eu La Fontaine a laissé deux filles qui vivent encore à Château-Thierry , & un fils qui est mort employé dans les fermes ; il reste de ce dernier deux filles & un fils ; l'une des deux filles est auprès de ses tantes ; l'autre est élevée dans un couvent auprès de Versailles , sous la protection de mesdames ; monseigneur le duc d'Orléans a bien voulu se charger du fils qui est très-jeune encore , & le fait élever. Messieurs les fermiers-généraux ont fait présent aux deux petites filles de La Fontaine établies à Château-Thierry d'un très-bel exemplaire de la magnifique édition de La Fontaine , *in-folio*. Tous les nouveaux intendans de la Province , & les étrangers qui passent par Château-Thierry , vont leur rendre visite.

„ tendre beaucoup de moi. Quand j'aurai par-  
 „ couru ma carrière au travers des écueils , &  
 „ que j'aurai atteint le but de ma course , les gé-  
 „ nérations futures s'affsembleront autour de ma  
 „ tombe , & diront : il était grand. Alors on me  
 „ recherchera dans les monumens que j'aurai  
 „ laissés , non plus pour en épier les défauts ,  
 „ mais pour en relever la beauté. Mes descendans  
 „ recevront les honneurs qu'on m'avait refusés.  
 „ Il ne m'est permis de jouir qu'en espérance , &  
 „ je ne sème pas pour recueillir. Mais quel prix  
 „ flatteur pourrais - je prétendre ? Je ferai du  
 „ bien , même quand je ne ferai plus. Plus d'une  
 „ fois peut-être un sentiment de vertu exprimé  
 „ dans mes ouvrages produira une action ver-  
 „ tueuse ; plus d'une fois l'expression de ma sen-  
 „ sibilité fera tomber de douces larmes des yeux  
 „ de l'homme sensible ; je consolerais le cœur in-  
 „ fortuné , & j'adoucirai l'âme dure ; & l'envie  
 „ qui me dispute aujourd'hui mon pouvoir &  
 „ mes récompenses , ne pourra m'ôter du moins  
 „ ni les bienfaits que je laisse après moi , ni la re-  
 „ connaissance de tous les âges.

F I N.



**ÉLOGE**  
*DE NICOLAS*  
**DE CATINAT,**  
*MARÉCHAL DE FRANCE.*

Discours qui a remporté le prix de l'académie  
française, en 1775.

---

*Justum & tenacem propositi virum. HOR.*

---



\_\_\_\_\_

.....

\_\_\_\_\_



**É L O G E**  
**D U M A R É C H A L**  
**D E C A T I N A T .**



**D**ANS cette foule de génies célèbres en tout genre , que la nature semblaît avoir de loin préparés & mûris , pour en faire l'ornement d'un seul règne , l'orgueil de nos annales & l'admiration du monde ; dans ce siècle resplendissant de gloire , dont tous les rayons viennent se confondre & se réunir au trône de Louis XIV , j'observe avec étonnement un homme , qui , prenant sa place au milieu de tous ces grands hommes , sans avoir rien qui leur ressemble , & sans être effacé par aucun d'eux , forme seul avec tout son siècle un contraste frappant , digne de l'attention des sages & des regards de la postérité. Placé dans une époque & chez une nation où tout est entraîné par l'enthousiasme , lui seul , dans sa marche tranquile , est constamment guidé par la raison. Sur un théâtre où l'on se dispute les regards , où l'on brigue à

l'envi la place la plus brillante , il attend qu'on l'appelle à la sienne , & la remplit en silence , sans songer à être regardé. Quand l'idolâtrie vraie ou affectée qu'inspire le monarque , est le principe de tous les efforts , est dans tous les cœurs ou dans toutes les bouches , il ne s'occupe que de la patrie , n'agit que pour elle , & n'en parle pas. Autour de lui tout sacrifie plus ou moins à l'opinion , à la mode , à la cour ; il ne connaît que le devoir , le bien public & sa propre estime. Autour de lui le bruit , l'ostentation , l'esprit de rivalité semblent inséparables de la gloire qu'on obtient ou qu'on prétend , & se mêlent à toute espèce d'héroïsme ; seul il semble pour ainsi dire éteindre sa gloire , étouffer sa renommée , & ne diffimule rien tant que ses succès & ses avantages , si ce n'est les fautes d'autrui. Tous les hommes illustres de son tems sont marqués par la nature d'un signe particulier & caractéristique qui annonce d'abord le talent dont elle les a doués ; il semble indifféremment né pour tous , & suivant le témoignage remarquable qu'un de ses ennemis (\*) lui rendait devant leur maître commun , *on peut également faire de lui un général , un ministre , un ambassadeur , un chancelier* : & en effet il paraît en réunir les qualités , sans en exercer les fonctions. Enfin , (& c'est ce qui le distingue plus que tout le reste),

( 1 ) Louis XIV voulait faire Mr. de Catinat major des gardes. Le duc de la Feuillade , colonel de ce régiment , n'aimait pas Catinat ; il dit au roi : *sire , vous pouvez faire de lui un chancelier , un ministre , un ambassadeur , un général d'armée , mais non pas un major des gardes.* Voyez la vie de Catinat.

parmi tant d'hommes rares qui offraient à la grandeur de leur monarque le tribut de leurs talens , aucun n'est exempt de préjugé ni de faiblesse ; ces grandes âmes sont égarées par de grandes passions , ou dominées par les erreurs du vulgaire ; seul il possède cette raison supérieure , cette inaltérable égalité d'âme , cette philosophie en un mot , si étrangère à son siècle , caractère principal qui marque toutes les actions , tous les momens de sa vie. Ces traits singuliers & vraiment admirables , dont aucun n'est exagéré , & que l'on peut recueillir dans nos histoires , me frappent & m'attirent comme malgré moi vers le grand homme dont les interprètes de la nation & de la renommée inscrivent aujourd'hui le nom dans leurs fastes. J'entre autant que je le puis , messieurs , dans vos vues patriotiques , & je présente à mes concitoyens l'éloge de Nicolas de Catinat , maréchal de France , & général des armées de Louis XIV.

Sa noblesse était ancienne dans la robe. Ses aïeux , distingués dans la magistrature , avaient transmis jusqu'à lui une suite non interrompue de vertus & de talens héréditaires ; espèce de succession la plus honorable de toutes , & qu'il était digne de recueillir. Le nom des Catinats , dans la province dont ils étaient originaires , n'était prononcé qu'avec respect. Héritier d'un nom révéré , il préféra d'abord à toute autre profession celle qui avait illustré ses pères. Mais bien différent de ces hommes médiocres & vains , qui fiers d'avoir reçu de la fortune la faculté d'acheter une charge de juge , dédaignent ceux qui n'ont reçu de la nature que les talens de l'orateur , il com-

mença par exercer la fonction la plus brillante & la plus pénible du barreau , celle de servir d'organe à la vérité , & de soutien à l'innocence ; car ces titres ne devraient jamais être séparés de celui d'avocat. On fait qu'il ne plaida qu'une seule cause. Il la croyait incontestable , & la perdit. Il renonça dès-lors au barreau , non par ressentiment ou par orgueil ; il ne montra jamais ni l'un ni l'autre dans aucun moment de sa vie. Mais sans doute cet esprit éminemment juste ne crut pas pouvoir s'accorder avec une jurisprudence encore trop arbitraire , & ne voulut être ni juge ni combattant dans cette lice tortueuse , où les loix & l'équité luttent si souvent dans les ténèbres.

La fortune de la France appelait Catinat dans nos armées : il y fut remarqué dès ses premiers pas. Au siège de Lille , il attira les regards de Louis XIV qui ne les arrêta jamais que sur le mérite , du moins jusqu'au moment où l'habitude des succès lui persuada dans sa vieillesse que son choix créait les talens. Ceux de Catinat lui parurent mériter l'encouragement le plus flatteur. Il le plaça dans un corps dont il avait fait l'objet de son affection particulière. C'était le régiment des gardes ; & si l'on fait réflexion que ce corps était composé de ce qu'avaient de plus brillant la cour , la noblesse & les armées , on comprendra tout ce que le monarque croyait dès - lors devoir faire pour Catinat , né d'une famille de robe , & simple lieutenant de cavalerie. Il dut à son nouveau grade le bonheur de servir dans la plus illustre école de la guerre , dans l'armée du grand Condé. C'était sans doute un précieux avantage , & quoi-

que les maîtres de l'art aient observé peu de rapports entre les principes militaires de Condé qui osait tout, & ceux de Catinat qui ne hasardait rien, cependant il est des points où les grands talens doivent se rapprocher, & la maturité de Condé devait sans doute instruire la jeunesse de Catinat. Il combattait à cette sanglante journée de Sénéf, où le génie, après avoir peut-être risqué trop, eut l'honneur de tout réparer. Il y fut blessé. Fait pour être aperçu par le général, comme il l'avait été par le maître, il reçut des témoignages de l'intérêt qu'il avait inspiré à tout ce qui savait l'apprécier. *Il y a si peu de gens faits comme vous*, lui écrivait le prince, *qu'on perd trop quand on les perd.* Pour peu que l'on connaisse le grand Condé, on sent qu'une pareille lettre ne pouvait pas être écrite à un homme médiocre.

Jugé propre à tous les genres de service, on le voit tour-à-tour major-général de l'armée dans une campagne, commandant de cavalerie dans une autre, négociateur à Pignerol, où il s'agit de faire accepter au duc de Mantoue l'alliance impériuse de Louis XIV, & une garnison française dans ses Etats; gouverneur à Casal, dans le Montferrat, où placé au milieu d'une domination étrangère, il rétablit la discipline parmi nos troupes, que ce séjour avait corrompues; ailleurs dirigeant les fortifications ou les sièges avec Vauban, ne se refusant à rien, & réussissant à tout. Nous pourrons dans la suite lui rendre grâces au nom de la patrie de tous ces différens travaux entrepris pour elle, & qui nous le montrant sous différens points de vue, nous apprendront tout



ce qu'il pouvait être. Voyons d'abord ce qu'il a été. Cette science militaire, dont on fait la première qualité des héros, & qu'il posséda dans un degré éminent, est aussi la première qui s'offre à considérer en lui. C'est sur le théâtre du commandement général, où Catinat monta de bonne heure, que je me hâte de le suivre. Mon sujet me presse & m'entraîne, & le tableau de l'Europe entière se présente d'abord à nos regards.

La France était alors à cette époque également brillante & dangereuse, où le comble de la sagesse serait de tempérer sa propre force, & de résister à sa fortune. Vingt ans d'un règne dont rien n'avait égalé l'éclat, élevaient Louis XIV à ce degré de pouvoir auquel on n'ajoute pas sans en abuser. C'est dans ces momens, où la modération même aurait peine à faire pardonner tant de supériorité, qu'on affectait cette hauteur inflexible qui avertit les faibles de se réunir & d'environner la puissance. Ombre royale ! ombre auguste ! ce n'est pas dans ce Lycée où tu as été invoquée tant de fois, que j'oserais t'adresser un reproche ; c'est toi-même au contraire que j'atteste ici, toi dont la voix doit se faire entendre, & répéter un aveu qui honora tes derniers momens en instruisant la postérité. Les leçons d'un grand prince appartiennent à tous les siècles, & celles que tu as données en te condamnant toi-même, sont bien loin d'être une injure à ta mémoire.

Sans doute, messieurs, quand Louis XIV en mourant se reprochait trop de penchant pour la guerre, ses regards se reportaient sur-tout vers le tems où nous nous arrêtons, vers les beaux jours

qui suivirent la paix de Nimègue. En effet, que pouvait-il encore prétendre, & que manquait-il à sa gloire? La vieille renommée des armes espagnoles s'était éclipsée devant celle de ses généraux; le génie à peine naissant de la marine française avait balancé dès ses premiers efforts & enfin terrassé le génie de Ruyter. Il avait porté la foudre sur les rives d'Afrique. Alger & Tripoli fumaient encore, & le corsaire insolent s'était mis à genoux devant ses vainqueurs, sur ces mêmes rochers où il avait coutume d'apporter des fers pour enchaîner ses esclaves. Les possessions de l'Autriche & de l'Espagne, ajoutées à nos provinces, étendaient nos frontières en reculant celles de nos ennemis. L'aigle de l'Empire, si terrible sous Charles - Quint, expiait ses anciens ravages; il avait perdu la fierté de son vol, & n'étendait plus ses ailes que pour fuir devant nos étendards. La France n'avait pas un ennemi qu'elle n'eût vaincu, pas un allié qu'elle n'eût servi, pas un rival qu'elle ne fit trembler. L'orgueil castillan & la politique romaine avaient fléchi sous l'ascendant de Louis XIV, & ce monarque enfin avait paru à Nimègue comme le Dieu qui dispense les destinées des rois. Que manquait-il à tant d'avantages, que de préférer à l'ambition de les accroître le talent de les conserver?

Mais déjà se prépare dans Augsbourg cette ligue si laborieusement tramée entre tant de princes, & qui réunit tant d'intérêts différens dans le seul intérêt d'abaisser un vainqueur. Là, se sont rassemblés tous les ennemis humiliés de sa gloire, fatigués de son joug ou aspirant à sa dépouille;

c'est là qu'ils font venus tous mettre en commun leurs affronts & leur vengeance ; le Palatin racontant l'embrasement de ses villes ; le Batave, l'inondation de ses campagnes ; l'empereur réclamant Strasbourg & la Flandre ; l'Espagnol révendiquant la Franche-Comté ; le Savoyard mettant à prix son alliance , & marchandant quelques cantons d'Italie ; l'électeur de Brandebourg irrité de ses défaites , & dévouant au service de la maison d'Autriche une puissance devenue depuis si formidable à cette même maison , sous le plus grand de ses successeurs ; c'est dans Augsbourg, qu'après avoir fermenté long-tems , s'embrasent enfin par leur mélange tant de rivalités , de haines & de fureurs ; c'est de ce foyer que part l'incendie dont les flammes menacent d'envelopper la France. Une main infatigable en alluma les feux , & les nourrit sans relâche. C'est celle de Nassau , ce dangereux ennemi , ce rival constant de Louis XIV, compté parmi les guerriers célèbres, malgré ses fréquentes défaites , & parmi les grands princes , malgré son usurpation ; dont l'ambition sourde & dissimulée se servit avec tant d'art des alarmes qu'inspirait l'ambition éclatante du roi de France ; qui parut rechercher la gloire d'être le vengeur de l'Europe , comme Louis XIV celle d'en être l'arbitre , & qui par l'activité de ses négociations & de sa haine , fut peut-être aussi funeste à ce monarque, qu'Eugène & Marlboroug par leurs talens & leurs victoires.

Tranquile au milieu de tant d'ennemis , Louis XIV distribue ses ordres à cette foule de grands hommes qui semblaient se multiplier avec ses dan-

gers , & se succéder les uns aux autres pour le défendre & le servir. Condé , Turenne , Créqui n'étaient plus : Luxembourg , Boufflers , Catinat se présentaient pour les remplacer. Tandis que Luxembourg triomphe sur les bords de la Moselle , tandis que les pavillons réunis d'Angleterre & de Hollande , long-tems dominateurs des mers, en abandonnent l'empire au pavillon français , & fuient , à la vue de Dieppe , devant Tourville & Châteaurenaud , Catinat , déjà digne de mêler son nom à tous ces noms fameux , va porter les drapeaux de Louis XIV dans les vallées du Piémont , & la même année déjà mémorable par les trophées de Fleurus & par nos victoires sur l'Océan , devait l'être encore par la journée de Stafarde. Le vulgaire ne se rappelle ces noms , si souvent répétés , que comme des titres de la vanité nationale ; le moraliste n'y voit que des jours de destruction ; le militaire y cherche les leçons détaillées & approfondies de son art ; l'orateur citoyen , chargé d'y retracer le génie de son héros , ne peut qu'en saisir les principaux traits , & les offrir dans tout leur jour à la patrie reconnaissante & à l'admiration des hommes.

Le duc de Savoie , déjà lié depuis long-tems par un traité secret avec l'Espagne & l'Empire , prétendait dérober à la France ses fraudes politiques , du moins jusqu'au moment où les secours de ses nouveaux alliés pourraient repousser la vengeance toujours prompte & jusqu'alors inévitable de Louis XIV. Mais Catinat était chargé de cette vengeance , & si le duc la suspendit quelque tems par des paroles trompeuses , il ne l'arrêta point

par les armes. Tout ce qu'il obtint à force d'artifices, c'est qu'Eugène eut le tems de le joindre à la tête d'un corps d'Allemands & d'Espagnols, Eugène qui commençait alors, ainsi que Catinat, la carrière de la gloire dans le commandement des armées. Il semblaient que la fortune voulût opposer dès leurs premiers pas ces deux hommes qui devaient immortaliser leur nom, l'un en combattant la France, & l'autre en la servant : & c'était sur les rives du Pô que ces deux concurrens illustres allaient faire l'un contre l'autre le premier effai de leurs forces & de leurs talens.

Les deux armées, remarquables par leurs chefs, ne l'étaient point par leur nombre. Eugène & le duc de Savoie, en réunissant leurs troupes, n'avaient pas vingt mille hommes. Catinat en avait beaucoup moins. Mais Turenne n'en commandait pas plus, quand il étonna l'Europe des prodiges de la campagne d'Alsace, & la renommée qui était accoutumée dans ce siècle à voir exécuter de grandes choses avec de petites armées, pouvait arrêter ses yeux sur celle de Catinat. L'ennemi retranché près de Villefranche, dans un camp à l'abri de toute insulte, semblait vouloir se borner à couvrir ses possessions. Catinat était chargé de soutenir en Italie l'honneur des armes françaises, par-tout ailleurs triomphantes, & de faire sentir à un allié infidèle la colère & la puissance de Louis XIV. Pour remplir ces deux objets, ce n'était pas assez des ordres que réitérait Louvois de porter par-tout la flamme & le ravage. Dans ces dévastations qui ajoutent aux horreurs de la guerre, Catinat ne pouvait trouver que fort peu de gloire &



& beaucoup d'humanité , & cette vengeance ne pouvait lui paraître digne ni d'un roi ni d'un général. Il voulait signaler cette première campagne de Piémont par une action d'éclat , persuadé d'ailleurs que s'il faut éviter les batailles dans son propre pays , où l'on perd tout par une défaite , il faut les chercher dans le pays ennemi , où l'on n'a rien que par la victoire. Mais comment tirer de son poste un ennemi habile qui en sentait tout l'avantage ? Comment hasarder devant lui des mouvemens dont il pouvait profiter avec des forces supérieures ? Dans ces circonstances , les manœuvres feintes & les menaces simulées sont des pièges dangereux , où peut-être pris celui qui les a tendus ; en un mot tromper Eugène , le forcer à se battre , & le vaincre , était un coup d'essai qui pouvait faire honneur aux plus grands capitaines , & ce fut celui de Catinat.

Il fait passer le Pô à son avant - garde qui se porte sur Saluces, dont les fauxbourgs sont aussitôt forcés. La cavalerie couvre le reste de l'armée, qui dans sa marche est obligée de prêter le flanc à l'ennemi. Le duc de Savoie croit avoir trouvé le moment favorable qu'il faut saisir. Il s'ébranle , & ses troupes sortent du camp qui les renfermait. Catinat instruit de tout , observait les mouvemens des alliés. Les derniers rayons du soleil , qui tombant sur leurs armes semblent dénombrer leurs bataillons ; les tourbillons de poussière élevés entre leurs colonnes qui se rapprochent & se resserrent de momens en momens , tout lui annonce qu'enfin l'ennemi médite une action générale que la nuit seule va suspendre , & que le jour naissant



verra commencer. Catinat est au comble de ses vœux ; il ordonne aussi-tôt que son avant-garde repasse le fleuve à la faveur des ténèbres. Mais la victoire devait lui coûter à obtenir , autant qu'elle avait coûté à préparer. Les premières clartés de l'aurore lui montrent l'armée des alliés couverte de droite & de gauche par des marais qu'on juge impraticables , & formant un front d'une effrayante profondeur. Pressé entre eux & le Pô , il fallait , avec des forces inégales , les renverser ou périr. A tant de dangers Catinat oppose des troupes que la victoire n'a jamais encore abandonnées, le coup d'œil observateur qu'il porte sur tout , & qui ne l'a jamais trompé , enfin les sentimens d'un général de Louis XIV , donnant bataille pour la première fois.

Ce général qui montra le caractère d'un sage à la tête des armées , qui fournit tous les objets à ses études & à ses réflexions , nous pardonnera sans doute de suspendre un moment le récit de ses triomphes, pour observer le spectacle de nos guerres opposées à celle de l'antiquité. Dans la manière de s'armer & de combattre , dans l'attaque & la défense des places , dans la discipline & dans la tactique , quels changemens prodigieux a dû produire la découverte des explosions du salpêtre , ce pas que l'homme semble avoir fait vers le ciel pour en dérober le tonnerre , & qui n'a fait que lui ouvrir un chemin plus prompt vers la mort ! Transportons sur nos champs de bataille les généraux de la Grèce & de Rome ; qu'ils regardent nos soldats , ces machines héroïques dont on a exalté la tête & discipliné le bras , également admirables

dans leurs mouvemens & dans leur immobilité ; qu'ils les voient au milieu du péril , du carnage, & du fracas des foudres qui grondent , & tombent , & frappent autour d'eux , exécuter des manœuvres dont la précision & la vitesse seraient encore étonnantes même dans le calme de la sécurité ; qu'ils les contemplent dans ces momens d'épreuve , si fréquens dans nos guerres , où le courage humain est poussé jusqu'à son dernier effort , celui d'attendre la mort sans la repousser , de la voir sans la fuir , de la recevoir sans se venger ; & si la prééminence du génie militaire , contestée entre nos héros & ceux des anciens , reste encore indécise , au moins faudra-t-il avouer que dans nos guerres modernes l'homme paraît plus grand ; que la mort s'y présente sous des formes plus multipliées & plus terribles ; qu'on y signale un héroïsme plus rare , une valeur plus réfléchie , plus sublime ; qu'enfin l'on doit reconnaître dans nos sièges & dans nos batailles des chef-d'œuvres d'une industrie meurtrière , où tous les arts réunis ont perfectionné l'art de détruire.

Si ces grandes leçons ont dû jamais être développées dans toute leur étendue , c'est sans doute entre Eugène & Catinat. Le général français voyait redoubler les obstacles & les dangers à chaque pas qu'il faisait vers les ennemis. Des haies profondes bordées d'artillerie , de larges fossés défendent l'accès de ces marais qui sont eux-mêmes une défense , & qui pourtant sont le seul chemin qui puisse mener à la victoire. L'impétuosité française devenue proverbe (\*) en Italie depuis les guerres

(\*) La furia Francésé.

de Charles VIII , fait sentir d'abord son ascendant ordinaire. Les premiers retranchemens , défendus par l'élite des troupes de Savoie & d'Allemagne , défendus par Eugène lui-même , sont emportés de nouveau. Nos escadrons se précipitent l'épée à la main , & percent les bataillons allemands & espagnols. La victoire est disputée plus long-tems au centre , où des lignes plus profondes opposent une résistance plus opiniâtre & plus sanglante. Là , combat le jeune duc de Savoie avec la valeur bouillante de son âge & la résolution d'un souverain qui défend ses Etats. Mais l'âme ardente du guerrier français semble alors s'irriter par l'obstacle , & la tête tranquille du général semble s'éclairer par le péril. La seconde ligne de notre armée s'ébranle ; & comme déjà fûre de décider le sort de cette journée , fait retentir par avance le cri de la victoire & le nom de Catinat , qui désormais seront toujours réunis. Ce double signal n'est pas un présage trompeur : les alliés plient de tous côtés. Le vainqueur les poursuit loin du champ de bataille. L'épaisseur des bois & celle de la nuit favorise la fuite des vaincus , & Louis XIV , parmi les titres de son règne , peut compter une victoire de plus.

La prise de Saluces , celle de Suze , place importante & la clef du Piémont , sont les fruits de cette journée , & assurent au vainqueur ces solides avantages sans lesquels une bataille gagnée n'est qu'un carnage inutile. Déjà le superbe & impatient Louvois se croit maître de Turin , & accuse la lenteur & la timidité de Catinat. L'un de son cabinet de Versailles ne voyait que des triomphes,

des conquêtes & des vengeances ; il envoyait des ordres absolus , & semblait croire que ses ordres devaient applanir les montagnes , ouvrir le passage des rivières , créer des communications & des magasins. L'autre , placé dans le centre des difficultés , les comparait à ses moyens , jugeait ce qu'on pouvait faire & ce qu'on devait craindre , calculait les hafards d'une entreprise & les suites d'un mauvais succès. Ici commence ce combat du général & du ministre , si souvent renouvelé , cette espèce de guerre la plus pénible de toutes , parce que le génie armé contre les lumières de l'ennemi , ne l'est pas contre les erreurs du pouvoir ; parce que le plus grand effort de la raison qui juge , est de se soumettre à l'autorité qui se trompe ; enfin parce que s'il est pour un grand cœur une plaie douloureuse & cruelle , c'est surtout l'injustice du maître qu'il sert , & le mal fait à la patrie qu'il défend. C'est dans cette lutte continuelle dont nul général n'eut à souffrir plus que Catinat , & dont nul ne se tira avec plus de gloire ; c'est dans cette suite de contrariétés que son âme toute entière va se déployer à nos yeux. D'autres orages vont l'assiéger encore , d'autres épreuves lui sont réservées. La réputation de ses talens militaires est établie. A mesure que de nouveaux succès vont l'accroître , que de nouvelles récompenses vont l'honorer , la jalousie , l'intrigue , la calomnie , l'injustice , tout ce cortège du mérite éclatant va s'attacher à ses pas. Il ne marchera plus que dans le sentier des contradictions : & c'est là , messieurs , que dans chaque moment de sa vie vont se développer les traits frappans de ce grand

caractère annoncé à votre admiration. Dans un seul & même tableau vont se réunir & briller ensemble ses exploits guerriers & ses vertus patriotiques, qui ne peuvent pas être séparés. Avec les uns il combatta la Savoie, l'Espagne, l'Empire & Eugèn ; avec les autres, Louis XIV, Louvois, la cour & l'envie. Cette égalité d'âme, de principes & de conduite, cette singulière modération qui ne s'est jamais démentie, est en morale une espèce de prodige, qui de tous les spectacles que nous offre le règne de Louis XIV, est peut-être le plus digne de fixer les yeux du sage, & d'être proposé en exemple à tous les hommes d'État.

C'est après la campagne de Stafarde, la prise de Saluces & de Suze que Louvois écrivait à Catinat ces propres paroles : *Quoique vous avez fort mal servi le roi cette campagne, sa majesté veut bien vous continuer votre gratification ordinaire* Nous verrons ailleurs quelle était cette grace qu'on lui faisait valoir. Nous aurons lieu d'admirer plus d'une fois son extrême désintéressement. Mais est-ce bien à lui qu'on écrit cette étrange lettre ? Et quel en était le prétexte ? Il faut le dire ; c'est faire connaître à la fois Louvois & Catinat. D'abord trompé par la parole royale du duc de Savoie, Catinat n'avait pu se résoudre à ravager son pays avant d'être au moins certain de sa défection : & par ce délai, il avait donné le tems aux alliés de ce prince de le joindre, & d'être battus avec lui à Stafarde. Après cette victoire, la saison étant déjà avancée, il avait mieux aimé accorder les honneurs de la guerre à trois cent braves gens qui défendaient la citadelle de Suze, que de les réduire au défes-



poir , en s'obstinant à les prendre à discrétion. Tels étaient les griefs qui effaçaient aux yeux du ministre une bataille gagnée & deux villes prises. On conçoit pourtant que Catinat ait pu se mettre au-dessus de cette injure. La renommée parlait assez pour lui ; d'ailleurs cet homme modeste , qui ne croyait jamais avoir fait plus que son devoir, jouissait du moins , quand il l'avait rempli , d'une satisfaction intérieure qu'il devait être difficile de lui arracher. Il pouvait se consoler sans doute des duretés despotiques de Louvois. Mais quand l'impétueuse fierté de ce ministre ordonnera des opérations impossibles , faites pour exposer l'armée & les provinces , c'est alors qu'il faudra plaindre Catinat. Des circonstances qui lui étaient particulières ajouteront encore à ses perplexités. Il devait à Louvois son avancement , & ce qu'il appelait sa fortune , c'est-à-dire le bonheur de servir l'Etat ; car c'est la seule qui lui valut le commandement des armées , & c'est à ce titre qu'il regardait Louvois comme son bienfaiteur. Qu'on ne s'étonne point , malgré la différence de leur caractère , de voir Catinat avancé par Louvois. Ce ministre aimait le mérite , du moins jusqu'au moment où il pouvait en devenir jaloux , & les âmes altières & impérieuses n'ont point d'éloignement pour les esprits doux & modérés ; elles en attendent de la dépendance. Louvois avait pu haïr dans Turenne un grand seigneur qui se souvenait de sa naissance , un grand homme qui sentait sa force , quoiqu'il ne la fit pas sentir , & qui plutôt que de plier sous le crédit & la fierté d'un ministre, consentait à faire souvent la guerre sans argent &



sans secours. Il avait pu au contraire accueillir Catinat, qui, n'apportant au service d'autres titres que ceux du talent & du zèle, pouvait paraître sa créature. L'ambition des hommes en place est de dominer sur toute espèce de mérite, par le pouvoir ou par les bienfaits, & rarement ils pardonnent à quiconque veut échapper à l'un ou à l'autre.

Catinat, nous l'avons dit, n'avait d'autre ambition que celle d'être utile. Placé dans tous les emplois qui l'avaient conduit rapidement de grade en grade, trouvant toujours ses récompenses au-dessus de ses services, il joignait à tous les liens qui l'attachaient à Louis XIV & à son ministre, ceux de la reconnaissance. En travaillant pour l'État, il songeait avec plaisir qu'il travaillait pour leur gloire, & ne croyait jamais s'acquitter envers eux. Mais dans le commandement qu'ils lui avaient confié, il ne partageait point leur mépris pour les ennemis de la France. Ce mépris était alors parmi nous un préjugé dominant, qui n'est peut-être pas sans excuse. C'était un des effets de nos prospérités, & ce fut une des causes de nos disgrâces. Le nom du roi, l'étoile du roi, les troupes du roi, ces mots répétés sans cesse dans Versailles & dans la Capitale, firent plusieurs fois commettre des fautes dans nos armées. Par un orgueil mal entendu, on se croyait obligé de mépriser les ennemis de Louis XIV. Ce dédain, dans le tems de nos succès, égara même quelquefois de grands hommes. Car les grands hommes sont aussi entraînés par leur siècle; il fit battre Créqui à Conzarbrück : Créqui dont tant d'exploits réparèrent d'ailleurs & couvrirent la faute, & qui

mourut digne de tant de regrets. C'est avec la même infériorité de forces, avec cette même confiance méprisante que Condé lui-même engagea contre le prince d'Orange l'affaire de Sénéf, où il paya de tant de sang le vain honneur du champ de bataille & la gloire d'un danger dont lui seul pouvait sortir.

Tels n'étaient point les principes de Catinat. Portant dans le métier des armes la raison d'un philosophe & les sentimens d'un citoyen, il ne voyait dans la guerre qu'un crime public, une calamité des peuples, dont on ne se délivrait que par la victoire, & ce n'est qu'à ce titre qu'il estimait l'art de vaincre. Il se voyait, en sa qualité de général, chargé de dispenser trois choses, dont l'usage décide du sort de la guerre, le tems, l'argent, & ce qui est infiniment plus précieux, & qu'on prodigue avec la même légèreté, le sang des hommes. Le tems que l'on perd également par trop de précipitation ou de lenteur, il l'employait à méditer mûrement ses projets, persuadé que l'on regagne par la célérité de l'exécution le tems que l'on met à s'affûrer des moyens. L'argent qui s'échappait par tant de routes des trésors de l'Etat, l'argent lui manqua souvent. Nul ne fut mieux y suppléer par l'ordre qu'un esprit sage porte dans tous les objets, par l'économie dont il donnait l'exemple, par la simplicité dont il inspirait le goût, par la patience dont il rendait le soldat capable, par la réserve qu'il mettait dans les grâces pécuniaires de la cour, qui multipliées avec trop de profusion, amèneraient l'esprit de finance jusques dans le champ de l'honneur. Enfin de tous

les généraux de Louis XIV, il était celui qui demandait le moins pour lui-même, qui distribuait le mieux les grâces dans son armée, & qui coûtait le moins à l'État. Si économe des biens de la patrie, combien devait-il l'être davantage du sang de ses enfans ? Il est vrai que cette qualité ne tient pas seulement aux dispositions de l'âme ; elle dépend aussi de la science du commandement : & l'art d'épargner les hommes à la guerre est celui de les conduire. Mais cependant n'est-il pas trop commun dans l'histoire du génie de voir l'humanité sacrifiée à la gloire ? Une entreprise douteuse & brillante, une victoire inutile n'a-t-elle pas plus d'une fois fait couler des flots de sang ? Si j'étais forcé de louer un de ces héros destructeurs, je croirais, je l'avoue, au milieu de mes louanges, m'entendre appeler par des mânes plaintifs, & environné de spectres menaçans, transporté sur un champ couvert d'ossements & de tombes, m'entendre dire par cette foule de victimes : c'est ici que nous avons été immolés à l'orgueil d'un homme, & enlevés à la patrie. Ame de Catinat ! âme pure & éclairée ! des idées justes du devoir & de la gloire t'avaient donné des sentimens plus humains ! O Catinat ! pour un sage tel que toi, toute victoire qui n'était pas nécessaire était un crime.

Hélas ! quand elle est nécessaire, elle est encore déplorable, & Catinat mettait l'honneur de son art à la rendre moins sanglante. Nul capitaine ne parut plus jaloux que lui de réduire toutes ses opérations en calculs, & ses calculs en démonstrations. Il ne donnait rien à la vaine gloire, tout à

l'utilité, & ne laissait à la fortune que ce qu'il était impossible de lui ôter. On peut, en lisant ses campagnes, lui rendre ce témoignage, qu'il ne resta jamais au - dessous de ce qu'il pouvait, & qu'il ne tenta jamais au-delà. Quand malgré lui on entreprit davantage, le succès justifia toujours le plan qu'il avait préféré, & les craintes qu'il opposait au plan qu'on avait suivi. Cette justesse de vues, cette sûreté de démarches, cette maturité de réflexions lui avaient fait donner par les soldats un nom qui le peint bien : ils l'appelaient *le père la pensée*, mot, qui comme toutes les dénominations militaires, est le cri de la vérité. Un général n'a jamais de meilleur juge que son armée.

C'est dans les lettres de Louvois & de Catinat, c'est dans cette correspondance du général & du ministre, qu'il faut observer ce choc continuel de deux esprits si différens, dont l'un voulait toujours ce qui pouvait flatter le roi, l'autre ce qui importait à l'État. En pressant le siège de Turin, Louvois n'avait consulté que l'impatience orgueilleuse de Louis XIV, ébloui de l'idée d'assiéger son ennemi dans sa Capitale. Catinat n'avait pu l'en détourner qu'en lui proposant une autre conquête, celle du comté de Nice; conquête que la facilité de faire passer par mer des secours & des munitions rendait aussi sûre, que l'autre était impossible. Mais quand on eut vu Villefranche prise aussi-tôt qu'attaquée, quand on vit le château de Nice, ce fameux boulevard, cet écueil, où l'on s'était brisé tant de fois, défendu par des troupes d'élite, & approvisionné pour un long siège, ne coûter à Catinat que cinq jours de tranchée, des

succès si rapides ne permirent plus à Louvois de regarder aucune entreprise comme difficile, quand Louis XIV & lui l'auraient ordonnées. Ses avides regards se tournèrent de nouveau sur Turin. Veilane, Carmagnole, Coni, qu'il fallait prendre, & qu'on laissait derrière soi, la dangereuse nécessité de tirer de loin des subsistances dans un pays coupé de montagnes & de rivières, couvert de gorges & de défilés, le danger certain de voir les communications interceptées, la situation avantageuse de Turin, qui rend si difficile à attaquer toute armée qui saura s'y appuyer, tant de périls qui frappaient Catinat faisant la guerre en Piémont, n'effrayaient point Louvois qui la dirigeait dans Versailles. Et que d'adresse encore, que de circonspection il fallait avec ce ministre, pour combattre ses idées sans effaroucher son amour propre, & pour le convaincre sans l'humilier ! Si quelqu'un pouvait manier avec dextérité cet esprit violent & superbe, c'était sans doute Catinat. Jamais la raison ne fut plus douce, ni la supériorité plus modeste. D'ailleurs il se souvenait toujours de ce qu'il devait à Louvois ; il respectait ses talents réels & ses grands travaux, & avait pour lui le ménagement le plus délicat de la reconnaissance & de l'amitié ; celui de ne pas trop heurter des défauts qu'on n'espère pas de corriger. Cependant tout fut inutile. La discussion finit par un ordre, & ce fut celui de marcher sur Ivree & sur Turin. Toute l'armée est dans l'étonnement & l'inquiétude. *Messieurs*, dit tranquillement Catinat, *je sais ce que c'est qu'un ordre, marchons.* Et il ne songe plus dès ce moment qu'à faire disparaître



tre par ses efforts les obstacles qu'a montré sa prudence. Mais pour cette fois pourtant ses épreuves devaient se borner à l'obéissance : la réflexion ramena Louvois , & l'ordre fut révoqué. Il est vrai que le dépit du ministre , forcé de revenir sur ses pas , eut besoin de se consoler encore par quelques lignes un peu dures. Il reprochait à Catinat dans sa lettre *de se faire des monstres pour les combattre*. Mais Catinat venait de sauver l'armée & la gloire de l'Etat. Quelle injure n'aurait-il pas oubliée à ce prix ?

Libre enfin de suivre une marche régulière , il prend Veillane & Carmagnole. Coni seul reste entre nous & Turin ; il fallait assiéger Coni. Catinat qui devait étendre sa vue sur tout le théâtre de la guerre , se réserve le soin de protéger le siège ; mais malheureusement Feuquières y est employé, Feuquières qui a déposé dans ses mémoires des monumens de ses connaissances , de ses passions & de ses inimitiés ; Feuquières, ennemi de son général , & dont la haine ne servira qu'à développer dans Catinat des vertus & des ressources nouvelles : Feuquières cependant , doué d'un mérite militaire très-distingué , & d'autant moins excusable d'avoir senti l'envie. Envie , partage éternel de la médiocrité , ennemie naturelle du talent , comment peux-tu donc habiter avec lui ? Ah ! cette alliance monstrueuse est le plus grand outrage que tu puisses lui faire ; qu'il soit plutôt l'objet continuel de tes fureurs , que d'être un seul moment le complice de tes bassesses.

Catinat n'ignorait pas les sentimens de Feuquières à son égard. Ils étaient publics & prouvés.



Cet officier jaloux du commandement, ne fongeoit qu'à perdre un général qu'il désiroit de remplacer, ou qu'au moins il eût voulu conduire. Dans une correspondance secrète avec le ministre, il décrioit les démarches prudentes de Catinat, & flattait les erreurs audacieuses de Louvois : enfin, il avoit fait échouer une entreprise sur Veillane, par l'ambition coupable de ravir pour lui seul une gloire qu'il auroit pu partager. Ah ! quand l'ambition n'est pas la plus noble des passions, elle en devient la plus vile. Devoir, honneur, patrie, y auroit-il donc de la gloire sans vous ? Les verrons nous subsister encore ces principes meurtriers, qui plus d'une fois, de nos jours ? . . . Je m'arrête. Les anciens défendoient de prononcer des paroles sinistres dans des jours favorables, & sous un monarque qui ne chérit & n'appelle que la vertu, qui osera compter sur les succès du vice & sur l'impunité du crime ?

Catinat, capable de pardonner à son ennemi sans le mépriser, & de rendre justice à ses talens en excusant ses torts & ses défauts, n'avoit pris de lui qu'une vengeance bien généreuse ; il le mettoit à portée de réparer sa faute ; mais ce ne fut pour Feuquières que l'occasion d'en commettre d'autres. Il ne se fert de l'ascendant de ses lumières, que pour égarer Bulonde qui commande au siège. Une attaque risquée contre toutes les règles, nous coûte nos plus braves soldats, qui toujours les premiers au péril, sont les premières victimes de l'imprudence. Le désordre & le découragement se mettent dans nos troupes, & s'augmentent encore à l'approche du prince Eugène. Le siège est

levé avec la honteuse précipitation ; le fruit de nos conquêtes est perdu. La route de Turin, cette route que Louis XIV désirait tant de voir ouvrir, & que Catinat avait frayée par tant de soins, se ferme devant nous. Quelle perte pour un général ! Que de sujets de ressentiment & de vengeance ! Catinat ne se permet pas même la plainte. Dans le blâme universel qui éclate de toutes parts, sa voix est la seule qui ne s'élève pas contre Feuquières : on le presse en vain de déférer le coupable à la cour ; *Je ne veux point*, dit-il, *me rendre dénonciateur*. Il ne répond pas même à la calomnie, qui, profitant de son silence, essaie de rejeter sur lui la faute qu'il dédaignait de faire punir. Immobile au milieu des passions humaines qui frémissent autour de lui, seul il semble n'en pas entendre le fracas, n'en point ressentir les secousses. L'emploi le plus ordinaire du génie, celui de réparer le mal qu'il n'a pas été le maître d'empêcher, est le seul dont il s'occupe. Il voit Eugène & le duc de Savoie, enhardis par notre dernier revers & par la jonction des troupes de Bavière, s'avancer avec des forces supérieures, & menacer à la fois Pignerol & Suze. Une marche forcée les porte sur cette dernière place : il s'y jette lui-même avec l'élite de ses troupes ; il voit celles des ennemis se séparer en colonnes éloignées les unes des autres, pour occuper les diverses hauteurs qui entourent la ville. Sa promptitude à saisir le moment décisif égale sa patience à l'attendre. Il part de Suze, fond avec l'impétuosité de la foudre sur tous ces corps séparés qui ne peuvent se secourir, les replie l'un après l'autre, les disperse, dissipe

en un moment cette nombreuse armée des alliés, leurs desseins & leurs espérances. Eugène & le duc de Savoie, qui du faite de l'église de Méane, voient cette déroute imprévue, ont à peine le tems d'en descendre, & vont se cacher au fond du Piémont. Nos conquêtes sont assurées, la réputation de nos armées est rétablie. Montmélian, devant qui l'on avait une fois échoué, ne nous résiste plus. Sa prise nous rend la supériorité d'une campagne qui semblait perdue, & Catinat se montre par ses talens au-dessus des revers, & par l'élévation de son âme, au-dessus des offenses & des trahisons.

C'est au milieu de tant de gloire qu'il pleura la mort de Louvois. Si l'on ne pense qu'aux contradictions mortifiantes qu'il en essuyait, on sera surpris peut-être qu'il ait mis tant de sensibilité dans ses regrets; mais les belles âmes trouvent la reconnaissance trop douce, pour permettre qu'on les en dispense. Catinat regrettait la perte que faisait la France, & la sienne propre; il regrettait un ministre qui, au travers de ses hauteurs & de ses caprices, avait pourtant su l'apprécier & même l'aimer: il regrettait sur-tout l'homme que remplaçait Barbésieux; Barbésieux, dont le despotisme était le plus insupportable de tous, celui de l'incapacité présomptueuse. La modération de Catinat fut éprouvée par des chagrins plus amers, & des dégoûts plus rebutans. Il ne songea pas à la retraite. Quel citoyen y songe, tant qu'il peut être utile? Mais il la désira. Si les grands hommes n'étaient soutenus dans leurs travaux, les uns par l'amour de la gloire, les autres par l'amour du devoir, le monde serait abandonné au méchant, & à l'homme médiocre. Tant

Tant d'amertumes devaient cependant être compensées par de grands dédommagemens , & Catinat devait trouver un consolateur auguste. Ce fut Louis XIV lui-même. Ce prince qui avait tant appris à mésestimer les hommes , & qui sur la fin de ses jours se plaignait de l'avoir appris , avait conçu pour Catinat une estime profonde , qu'il lui conserva toujours , même lorsque dans la fuite il parut lui retirer sa faveur. La sagesse si rare & si heureuse de ses opérations militaires , celle de son caractère , plus rare & plus heureuse encore avaient frappé ce monarque , sur-tout lorsqu'après avoir couvert la Savoie & le Dauphiné , que le partage de nos forces contre des alliés nombreux nous réduisait à défendre , Catinat vint à Versailles , concerter avec le roi le plan d'une campagne que la journée de la Marfaille devait rendre si mémorable. Cette époque est la plus belle de sa vie. Le roi l'honore de l'accueil le plus flatteur , goûte tous ses principes , adopte tous ses avis , & à peine revenu dans son camp , Catinat reçoit ce sceptre des guerriers , que la renommée lui donnait depuis si long-tems , & qu'il n'a brigué que par des victoires. Il apprend qu'en lisant son nom parmi ceux des maréchaux de France , le roi s'est écrié : *C'est bien la vertu couronnée* (\*). Alors cette âme fortant pour la première fois de ce calme où elle avait coutume de reposer , paraît transportée d'une joie pure & naïve , qu'elle a peine à contenir , & qu'elle a besoin d'épancher. Elle s'y livre toute entière. Ce digne citoyen qui a tout fait

(\*) C'est Mr. de Fénelon qui le lui apprit.

pour l'Etat & pour son roi , reçoit enfin de l'un & de l'autre la plus brillante des récompenses , qu'il ne peut devoir qu'à ses services , puisqu'il ne la doit ni à la naissance ni au crédit. Il a une raison de plus de chérir la patrie & son prince , si pourtant il est possible d'ajouter aux sentimens qu'il a pour eux. *Je suis agité* , disait-il , *d'une joie que je ne connaissais pas encore*. Ah ! les rois sont grands , puisqu'ils peuvent donner cette joie à la vertu !

Catinat était parvenu à ce dernier terme des dignités militaires , qui peut être celui de l'ambition. Mais il n'en est aucun pour la gloire. La fièvre devenait tous les jours plus éclatante. Il n'y en a guère en France dans laquelle il n'entre de la mode , & il fallait qu'il eût à son tour cette espèce de succès qu'il ne cherchait pas. Jusques-là le nom du duc de Savoie , qui n'était pas le plus imposant de nos ennemis , celui d'Eugène même , qui n'avait pas encore acquis ce lustre qu'il obtint depuis par nos disgrâces , la nature du pays , & le petit nombre des troupes qui ne permettaient guère les grandes batailles , peut-être même le peu d'empressement des courtisans à servir sous un général qui n'était pas né grand seigneur , l'éclat que la présence de Louis XIV répandait sur d'autres expéditions , la rivalité célèbre de Luxembourg & du prince d'Orange attirant les regards de l'Europe , toutes ces causes réunies n'avaient pas permis que les exploits qui établissaient chaque jour la réputation de Catinat , fussent le principal entretien de la cour & de la renommée. Mais quand la beauté de ses manœuvres , d'autant plus recon-



nue qu'elle fut plus examinée , eut réuni les suffrages des meilleurs juges ; quand , de son propre mouvement , Louis XIV , qui mettait le sceau à toute espèce de gloire , l'eut élevé au faite des honneurs ; quand madame de Maintenon qui ne l'aima jamais , lui eut écrit une lettre de félicitation , alors il fallut être de l'armée de Catinat , il fallut apprendre la guerre sous lui. Vendôme qui depuis en donna de si belles leçons , voulut , ainsi que son frère , étudier sous ce grand maître l'art qu'il avait déjà étudié sous Luxembourg. Cette fameuse gendarmerie qui venait de se couvrir de tant de lauriers dans les plaines de Leuze , alla partager ceux de Catinat. Il est vrai que le roi , qui lui envoyait des princes , le bâton de maréchal & la gendarmerie , ne pouvait pas lui envoyer d'argent. Le soldat manquait de tout , de vivres , d'habit , de chaussures , de munitions & de paye. Depuis long-tems on ne subsistait que d'emprunt. Une armée dans cet état n'est pas facile à mouvoir. Les ennemis bloquaient Casal & assiégeaient Pignerol. Il fallait vaincre mille obstacles avant d'aller vaincre à Marfaille. C'était pourtant là que Catinat , après que Louis XIV se fut acquitté envers lui , allait s'acquitter envers Louis XIV.

Quel moment , messieurs , qu'une bataille pour un homme tel que Catinat , déjà familiarisé avec l'art de vaincre , & capable de la considérer en philosophe , en même tems qu'il la dirigeait en guerrier ! Quel spectacle que cette foule d'hommes rassemblés de toute part , qui tous semblent n'avoir alors d'autre âme que celle que leur donne le général ; qui aggrandis les uns par les autres ,



élevés au-dessus d'eux-mêmes , vont exécuter des prodiges dont peut-être chacun d'eux, abandonné à ses propres forces , n'eût jamais conçu l'idée ! Ah ! la multitude est dans la main du grand homme ; on n'en fait rien qu'en la transformant , pour ainsi dire , qu'en faisant passer en elle un instinct qui la domine , & qu'elle n'est pas maîtresse de repousser. Alors le péril , la mort ; la crainte , les petits intérêts , les passions viles s'éloignent & disparaissent , le cri de l'honneur , plus fort , plus imposant , plus retentissant que le bruit des instrumens militaires , & que le fracas des foudres , fait naître dans tous les esprits un même enthousiasme ; le général le meut , le dirige , l'anime & ne le ressent pas ; seul , il n'en a pas besoin. La pensée du salut de tous le remplit sans l'agiter ; elle occupe toutes les forces de sa raison recueillie. Tout ce qui se fait de grand lui appartient , & lui-même est au-dessus de cette grandeur. Son œil toujours attaché sur la victoire , la suit dans tous les mouvemens qui semblent l'éloigner ou la rapprocher ; il la fixe , l'enchaîne enfin , & voyant alors tout le sang qu'elle a coûté , il se détourne du carnage , & se console en regardant la patrie.

Après les dispositions savantes qui assurèrent le succès des journées de Stafarde & de Marfaille , rien ne fait plus d'honneur à Catinat , que le récit de ces deux batailles , qui nous a été conservé tel qu'il l'écrivait au roi. Jamais la modestie n'a raconté plus simplement. La valeur des troupes , la conduite des officiers semblent avoir tout fait , & le génie de leur chef se cache avec autant de gloire

qu'il s'était montré dans l'action. Tout ce qui est digne d'éloge ou de récompense, est soigneusement relevé, il n'oublie rien que lui-même. S'il a couru des dangers, il ne s'en souvient pas plus dans sa narration, qu'il n'y a songé dans le combat; & si l'on n'avait pas appris d'ailleurs qu'il avait eu son cheval tué sous lui, ses habits percés de coups, une blessure au bras, il semble que tout le monde aurait pu faire cette question remarquable que l'on fit de très-bonne foi, après la lecture d'une de ses lettres, où il rendait compte de la bataille de Stafarde : *Mr. de Catinat y était-il ?*

Le plus heureux fruit de la victoire, la paix que le traité de Ryswick rendit à l'Europe, pouvait seul consoler Catinat de la nécessité de vaincre. La paix est l'écueil le plus commun pour les généraux qui ne sont que guerriers. Leur gloire semble alors s'éloigner d'eux, comme si elle ne pouvait habiter qu'avec la discorde, & ils sont condamnés à être inutiles aux hommes, dès qu'il ne faut plus détruire. De-là ces vœux homicides qu'on les accuse quelquefois de former en secret, pour que la patrie ait le malheur d'avoir besoin de leurs talens. Ah ! loin d'une âme comme celle de Catinat, ces vœux abominables, que d'ailleurs il n'eut jamais intérêt de former ! il avait porté dans la guerre toutes les vertus de la paix, sur-tout ce respect pour l'humanité dont il donna tant de preuves, & qui n'est guère le caractère dominant d'une époque de puissance & de grandeur. Alors tout ce qui subjugué les hommes par l'admiration, est porté à les tyranniser par la force. Les intérêts de l'espèce humaine disparaissent devant la gloire

de ses maîtres , & la raison se tait devant la renommée. Mais Catinat que rien ne pouvait enivrer ni éblouir , portait dans son cœur ces principes d'ordre , d'équité , de bienveillance universelle , trop oubliés dans son siècle , & plus développés , plus sentis dans le nôtre. Il en avait donné des exemples éclatans dans les premiers commandemens qui lui furent confiés avant celui d'Italie. Si l'on conserve le souvenir des bienfaits , autant que celui des fléaux , les peuples de Juliers & de Limbourg doivent bénir la mémoire de Catinat , comme ceux du Palatinat & de Hollande doivent frémir à la seule idée de l'invasion des armes françaises. Louvois , toujours implacable & sanguinaire , l'avait chargé de mettre à contribution la province de Juliers , & de brûler tout le pays. Catinat exigea , quoiqu'à regret , les contributions , droit que semble autoriser la guerre , qui par-tout met la dépouille du plus faible dans les mains du plus fort. Mais d'ailleurs il se crut , comme général , en droit de juger mieux que le ministre , si l'incendie & la dévastation étaient nécessaires ou inutiles. Il osa désobéir à Louvois , pour obéir à l'humanité. Les nations applaudirent à cette conduite courageuse. Les auteurs de ces papiers politiques dont la Hollande inondait l'Europe , & qui n'étaient le plus souvent que des satyres de la France , rendirent au général ce témoignage , que *si c'eût été tout autre que lui , tout le pays aurait été brûlé* : paroles qui semblaient rappeler combien il était beau que Catinat , au commencement de sa carrière , osât ce qu'au milieu de sa fortune & de sa gloire , n'avait pas osé Turenne. On peut excu-

fer Turenne , puisqu'il obéissait ; mais il faut admirer Catinat qui n'a pas obéi.

Et quel sujet pourtant connut mieux les devoirs de l'obéissance ? Combien de fois il sacrifia ses répugnances à ces devoirs, souvent aussi tristes qu'ils sont sacrés ! Mais du moins il regardait comme le premier , d'éclairer l'autorité avant de la servir , dût-il en l'avertissant s'exposer à lui déplaire. Aucun intérêt ne pouvait balancer près de lui la vérité & la justice. Lorsqu'on l'avait envoyé soumettre les hérétiques connus sous le nom de *Vaudois* , qui vivaient indépendans & tranquilles dans les vallées du Piémont ; l'honneur d'être chargé pour la première fois d'un commandement, ce moment toujours si flatteur pour un militaire , ne put lui faire oublier ses principes de modération, ni l'intérêt de l'Etat. Il représentait au roi que tourmenter les peuples de cette frontière , c'était donner des soldats au duc de Savoie , se faire des ennemis , que leur situation & le désespoir pouvaient rendre dangereux ; qu'enfin les poursuivre dans leurs cavernes & dans leurs rochers , c'était joindre beaucoup de travail à peu de gloire. Ces raisons , qui ne parurent dans la suite que trop bien fondées , quand il fallut traiter avec ces peuples , & traiter inutilement : ces raisons ne furent pas alors entendues. Catinat , chargé de l'expédition , ne s'occupait plus que d'y mettre toute la promptitude qui convenait à la puissance qu'il servait , & toute la douceur que lui ordonnaient ses principes. Il prit les mesures les plus justes pour épargner le sang des peuples , & hâter leur soumission. Elle fut achevée & entière au jour qu'il avait marqué.

Cet esprit de modération qui prend sa source dans ce grand sentiment d'humanité dont nous l'avons vu pénétré, le distinguait chez l'étranger de la plupart de ses compatriotes, trop sujets aux défauts opposés, à cette légèreté offensante, tant reprochée aux Français, à cet attachement exclusif pour leurs usages & leurs manières, qui ressemble trop au mépris des mœurs d'autrui. Quand il commandait dans Casal, chez des alliés qui n'avaient cédé qu'à regret aux menaces de la France, & qu'il était utile de s'attacher par les déférences & les égards, il commença par réprimer avec sévérité la licence injurieuse où s'emporte si aisément le soldat, jaloux de faire sentir aux faibles toute la puissance dont il est le ministre. Pour en imposer à ses troupes, il eut recours à la plus efficace de toutes les leçons, l'exemple. On le vit à la tête de ses officiers, aller demander à l'évêque de Casal la permission d'être dispensé des abstinences légales, dont l'observation est si difficile pour des hommes qui n'ont pas le choix des alimens. Cet acte de soumission qui en était un de sagesse, & toute sa conduite dans ce pays, qui n'en avait point vu de modèle, furent admirés des peuples d'Italie. *Voilà un Français d'une rare prudence*, dit un pontife de Rome, c'est-à-dire, un des meilleurs juges d'une vertu la plus familière à cette cour, où elle fut toujours la plus nécessaire.

La bienveillance que le sage étend sur ses semblables, est en proportion de ses lumières. Il faut voir de haut pour embrasser beaucoup d'objets. La bienfaisance de Catinat ne se bornait pas au soin d'affûrer des secours aux blessés, d'attirer les



graces de la cour sur la pauvreté noble de l'officier, sur le mérite obscur du soldat ; elle ne se bornait pas à l'inspection sévère & vigilante de ces asyles destinés aux maladies & aux infirmités qui naissent des fatigues de la guerre, asyles dans lesquels l'avarice qui calcule, se compose trop souvent un revenu coupable des besoins trompés du malheureux qui souffre. Ce n'était pas assez pour lui d'éclairer le dédale obscur où marche l'avidité concussionnaire, emportant dans la capitale, au fond d'un palais scandaleux, la subsistance des armées qui remportent dans nos temples les drapeaux des ennemis, de suppléer même de ses propres biens pour le soulagement des soldats, aux opérations lentes & pénibles d'une finance épuisée. Tous ces soins sont les devoirs du commandement. Ceux de Catinat s'élevaient plus haut. Remontant à la source des abus qu'il avait observés dans la guerre, il s'occupait, dans le loisir que lui laissait la paix, des moyens de les détruire. Une réforme dans toutes les parties de l'administration militaire, dans le traitement de l'officier & du soldat, des instructions pour tous les emplois supérieurs & subalternes, pour la facilité des approvisionnements, & la tenue des magasins, pour les enrôlements dont il voulait bannir la violence, pour les recrues, dont il voulait écarter la fraude & les gains illicites ; tels étaient les objets de ses spéculations & de ses travaux ; tel était le genre de graces que ses mémoires sollicitaient auprès du gouvernement. La conformité de vues, & l'amour de la patrie l'avaient uni étroitement avec Vauban. Ces deux illustres citoyens avaient mis en



commun leur plus grand intérêt ; celui du bien général. C'est de la correspondance de ces deux hommes rares , qui des différens pays où les appellaient leurs emplois , s'envoyaient leurs réflexions & leurs idées , que naquit le fameux ouvrage de Vauban (\*) sur la régie des deniers publics & la perception des impôts ; & si jamais ce plan , célébré par tant de bons citoyens , pouvait s'accorder avec la constitution d'un grand Etat ; si ce reffort unique , admirable par sa simplicité , était substitué parmi nous au jeu pénible & coûteux de cette immense machine de la finance , Catinat partagerait avec Vauban la reconnaissance des peuples. Catinat , dont nous avons loué l'imperturbable égalité de caractère , n'avait , comme on le voit , que cette inquiétude des grandes âmes , pour qui tout désordre à réformer est un tourment , & tout bien possible , une étude & une espérance.

Faut-il s'étonner si cette activité d'esprit qui embrassait tant de connaissances , l'avait fait regarder dès ses commencemens comme un homme capable de tout ? Dès qu'on l'eut connu , il n'y eut rien qu'on n'en attendit. Il était jeune encore , lorsque la cour crut pouvoir confier à sa maturité précoce des négociations délicates avec les princes d'Italie , & des commandemens dans les villes alliées de ce même pays , qui demandaient cette circonspection , cette souplesse , qualités qui sur-

(\*) Ouvrage rédigé par Boisguilbert , mais qui est regardé comme étant de Vauban , dont il développe les principes.

tout alors , ne semblaient guère celles d'un jeune homme , d'un militaire & d'un Français. Quand le fils de Louis XIV, monseigneur , suivi de toute la jeune noblesse du royaume, alla faire ses premières armes devant Philipsbourg , Catinat eut le singulier honneur d'être associé à Vauban pour la conduite de ce siège , & cette réunion parut le seul moyen d'assurer un succès auquel on attachait la gloire de l'héritier de la couronne. C'est à ce siège que commencèrent à se manifester avec éclat l'estime & l'amour que Catinat avait déjà inspirés. Il fut renversé d'un coup de feu ; toute l'armée fut dans la consternation ; & lorsqu'on apprit qu'il était sans danger , la joie fut aussi vive que l'avait été la terreur. A Marfaille, la gendarmerie française entoura sa tente , pendant son sommeil , de trente drapeaux enlevés à l'ennemi. Son réveil fut celui d'un héros. Ses yeux , en s'ouvrant , ne rencontrèrent que des trophées. Cet amour que lui portaient les soldats ne fut jamais affaibli , même par la sévérité de son commandement ; sévérité qui n'était en lui que le maintien de l'ordre. Enfin , dans cette malheureuse guerre de la succession , la dernière qu'il ait faite , lorsque réparant les fautes de Villeroy , il fut blessé au passage de l'Oglio , en couvrant la retraite de l'armée ; cette armée , qui peut-être sentait d'autant plus ce qu'il valait , qu'alors il ne la commandait plus , parut faire dépendre son salut de celui de Catinat. On entendait les soldats se demander sans cesse les uns aux autres , avec cette sollicitude empressée qui naît de l'affection , & que le péril augmentait : *comment se porte notre père la pensée ?*

Cette époque nous ramène au moment de la plus amère injustice qu'ait effuyé Catinat. Hélas ! cette épreuve était réservée aux jours de sa vieillesse. Oh ! que la fin d'un grand homme est respectable ; mais qu'elle est rarement heureuse ! Le bonheur s'éloigne-t-il de nous avec la vigueur des années , & l'âge des efforts & des espérances ? La gloire vieillissante n'est-elle qu'une ruine illustre , dont l'indifférence détourne les yeux , & que l'ingratitude & l'envie insultent en passant ? Appelé par la patrie , Catinat avait quitté sa chère solitude pour présider encore à la fortune de nos armes dans ce même pays , tant de fois le théâtre de ses triomphes ; mais alors tout s'unissait contre lui. Les nouvelles levées , le défaut d'argent , l'ordre de respecter la neutralité apparente des Vénitiens , ordre qui livrait à des ennemis moins scrupuleux des chemins & des avantages qui nous étaient interdits ; le commandement suprême déferé à la dignité du duc de Savoie , & dont Catinat n'eut plus que l'ombre près de cet allié dangereux , dont les infidélités secrètes furent d'autant plus justement soupçonnées ; qu'elles finirent par une défection ouverte ; les ennemis de Catinat secondant par de mauvais conseils les mauvaises manœuvres de ce prince , pour en faire retomber le blâme sur le général français , dans leurs lettres à la cour ; enfin , le génie d'Eugène , libre dans son effort , opposé au génie de Catinat enchaîné & trahi ; c'est au milieu de tant d'obstacles , contre lesquels le talent n'a point de défense , qu'on voulait que les armes françaises conservassent leur supériorité ordinaire.

C'était beaucoup de balancer celle que devait prendre dans de pareilles circonstances un ennemi tel qu'Eugène. Tous les mouvemens de ce général, qui paraissant toujours instruit des nôtres, resserrait sans cesse notre armée, & menaçait le Mantouan & le Milanais, le passage de l'Adige & du Mincio, à la vue de nos troupes; l'affaire de Carpi, où malgré leur valeur elles combattirent avec désavantage; les ordres réitérés de Louis XIV, qui voulait refaire par une bataille l'honneur de cette campagne, tandis que Catinat se bornait à empêcher l'ennemi d'hiverner en Italie, & à le forcer de se retirer en Piémont, tout sert à grossir l'orage que la cabale de Versailles amassait depuis long-tems contre lui. La fille du duc de Savoie ne pouvait lui pardonner les soupçons élevés contre son père. Elle joint ses ressentimens à ceux d'une favorite puissante, dont Catinat n'avait jamais été le courtisan. On répand à la cour, que la douleur qu'il a sentie de la mort d'un frère (\*) qu'il avait toujours tendrement aimé, a dérangé ses organes, & altéré son esprit; & la malignité de la haine, en le calomniant, rendait encore cet hommage à sa sensibilité. La dernière arme qu'on emploie pour le perdre, est cette accusation, la plus cruelle de toutes, celle d'irréligion, si difficile à repousser, puisqu'elle attaque le secret de la conscience, qu'elle rend toutes les défenses suspectes, & autorise tous les soupçons; & contre quoi osait-on l'intenter? Catinat était trop sage sans doute pour ne pas respec-

(\*) Mr. de Croisille.

ter le culte public ; & s'il s'agissait des sentimens intérieurs , si toutes les actions de la vie en sont l'expression fidèle , si la modestie , le désintéressement , l'empire sur les passions , les sacrifices continuels de l'intérêt & de l'orgueil , la décence des mœurs , l'obéissance aux loix , sont les vertus que la morale du Christianisme porte à leur perfection , quel homme méritait plus que Catinat d'être compté parmi les disciples de l'évangile ? Quelle plus belle réponse à ses accusateurs que la conduite qu'il va tenir dans sa disgrâce ! car elle est enfin résolue ; & Villeroy , dont le nom est devenu depuis si malheureusement célèbre par la défaite de Ramillies , vient remplacer le vainqueur de Stafarde & de la Marfaille.

Le sentiment de l'équité , l'enthousiasme de la gloire nous rangent volontiers au parti du grand homme opprimé ; son injure qu'il dédaigne devient la nôtre ; nos regrets le vengent quand il se tait ; sa disgrâce le relève à nos yeux quand on veut l'abaisser. Que Catinat , sans se plaindre de ses ennemis , sans murmurer contre son maître , laissant commander Villeroy , eût repris tranquillement le chemin de sa retraite , notre admiration & nos hommages l'y suivraient encore , comme les applaudissemens des Romains suivaient Scipion montant au Capitole ; mais ce triomphe vulgaire n'est pas celui de Catinat. L'amour de son pays & du devoir lui inspirent une autre grandeur que celle qui se borne à pardonner à la patrie ; il veut la servir au moment où elle l'outrage , & la servir sous le chef qu'elle lui préfère. Il ne connaît ni les prétentions du grade , ni même la fierté légitime

du talent. Créqui, maréchal de France, avait refusé de marcher sous un autre maréchal (\*), & ce maréchal était Turenne; ici c'est Catinat, dépossédé par Villeroy, & qui marche sous ses ordres. Il borne désormais tous ses travaux, tous ses efforts à seconder le général qui le remplace; & cet emploi secondaire est, aux yeux de la raison, plus glorieux pour lui, que tous les commandemens. *Les méchans seraient outrés*, écrivait-il, *s'ils savaient jusqu'où va mon intérieur sur ce sujet*. Et comment les méchans l'auraient-ils pu savoir? comment auraient-ils pu croire à une vertu, faite pour étonner même les hommes vertueux? Elle était alors exposée à toutes les épreuves. L'impétueuse fierté de Villeroy insultait à la prudence modeste de Catinat. Il repoussait avec une ironie méprisante des conseils dont il méconnaissait à la fois la sagesse & la générosité. *Le tems de la prudence est passé*, disait-il; *je ne me pique pas d'être circonspect*. Il ne tarda pas à le prouver. Pressé de combattre, parce que le roi voulait que l'on combattit; trompé par Eugène, qui cache dans les retranchemens de Chiari l'élite de ses troupes que l'on croit sur une route, Villeroy, sourd aux avis réitérés de Catinat, attaque ce poste sans le reconnaître, & se flatte de l'emporter sans peine. Un premier avantage sur quelques

(\*) Ce refus de Créqui n'était fondé que sur les droits du grade. Rien n'est plus noble d'ailleurs que ce qu'il dit à Louis XIV. *Laissez-moi servir marquis de Créqui; ôtez-moi le bâton: peut-être saurai-je mériter qu'on me le rende*. Il n'y a rien au-dessus de ces sentimens que la conduite de Catinat.



corps avancés qui se replient devant lui , l'engage de plus en plus dans cette funeste attaque. C'est là que l'attendait l'ennemi ; c'est dans ce piège que la bravoure française vient se précipiter aveuglément. Toute l'armée d'Eugène est rangée derrière un rempart qui vômît la foudre & la mort. A ce fracas meurtrier , les Français reconnaissent , mais trop tard , leur fatale méprise. *Ce n'est pas ma faute* , dit tranquillement Catinat qui les conduit ; & marchant avant tous , il brave seul un péril que seul il avait prévu. Son exemple les ranime ; mais alors le courage ne peut apprendre qu'à mourir. Des milliers de nos plus braves soldats tombent aux pieds de ce retranchement formidable , & tombent sans pouvoir atteindre l'ennemi ; Catinat lui-même est frappé. Villeroy qui voit sa faute , & le carnage de ses troupes , ordonne enfin la retraite. Interrogeons ici le cœur humain & celui de Catinat ; ne craignons ni de rougir de l'un , ni d'admirer l'autre ; perçons d'un côté la profondeur des passions & des vices , & de l'autre élevons nos regards jusqu'à la sublime vertu. O hommes ! ô mes semblables ! je n'ai pas la triste manie de vous calomnier. Mais prenez la place de Catinat dépouillé du commandement pour prix de ses services & de ses victoires ; supposez-vous comme lui sous les ordres d'un concurrent qui vous déplace & vous insulte ; supposez-vous dans la chaleur du combat , dans ce moment où l'humanité est trop peu écoutée pour étouffer les ressentimens de l'amour-propre ; vous allez tous frémir , peut-être , si je sonde les plis de votre cœur ; mais qui de vous oserait assurer qu'à

qu'à la vue de cette défaite qui le venge, à la vue de ce sang qui crie contre l'imprudence, on ne lui surprendrait pas la joie secrète d'un triomphe ? Ouvre-toi maintenant, cœur magnanime, toi qui n'as point de regards à craindre, & qui n'as que des exemples à donner ; ouvre-toi devant tes concitoyens, devant les générations futures ; ne cache rien à nos yeux ; & que verrons-nous en toi, qu'une douleur auguste, & les blessures de la patrie ?

Si l'on pouvait douter que cette magnanimité fût si entière & si parfaite, que l'on observe la conduite qu'il tint, lorsqu'après cette campagne il revint à la cour. S'il y eût porté des ressentimens, il y portait de grands avantages. Il avait combattu seul une entreprise malheureuse. On était revenu à ce plan de défensive qui avait causé sa disgrâce. Villeroy lui-même avait fait entendre les mêmes plaintes que lui, sur la difficulté de commander une armée française sous les ordres d'un duc de Savoie. Que de facilités pour la vengeance, si Catinat avait pu la chercher ! On lui en présentait de plus grandes. On offrait de mettre entre ses mains les preuves des intrigues secrètes qu'on avait tramées contre lui. Le secrétaire d'un homme qui avait été dans le parti de ses ennemis, & qui venait de mourir, lui promit, s'il voulait le prendre à son service, de lui révéler les secrets les plus importans pour lui. Il rejetta ses offres & ses délations. Arrivé à Versailles, il eut avec le roi un de ces entretiens secrets, dont les courtisans comptent les instans avec impatience & inquiétude ; & l'accueil que

lui fit Louis XIV en se séparant de lui , n'était pas propre à les rassurer. On fut bientôt qu'il ne s'était plaint de personne , quoique le roi l'eût pressé de s'expliquer. *Ceux qui ont cherché à me nuire , avait-il dit , peuvent être fort utiles à votre majesté. J'étais pour eux un objet d'envie. Quand je n'y serai plus , ils serviront mieux.* Sans doute qu'instruits de cette conversation , les courtisans pensèrent que cet homme qui avait tant de connaissances n'avait pas celle de la cour.

Retiré dans sa maison de Saint - Gratien (1), dont il avait toujours aimé le séjour , c'est dans cette demeure champêtre , que son nom a rendu célèbre , & qui n'avait d'éclat que celui que lui prêtait un tel hôte , c'est là qu'il se reposait de ce tumulte des grandes affaires , qui n'avait jamais troublé son âme , mais qui l'avait fatiguée. Il y porta ses goûts dominans , la réflexion & la simplicité. Il se promenait souvent seul (2) , & ses amis s'abstenaient par égard d'interrompre ses pensées solitaires. Ils avaient pour la méditation d'un sage ce respect louable qu'un jour avait témoigné pour lui Fontenelle , lorsque l'apercevant tête à tête avec Vauban , il referma aussitôt la porte qu'il avait ouverte , *confus* , disait-il , *d'avoir pu déranger un moment cet entretien si intéressant pour la France.* Les habitans de la campagne,

(1) Dans la vallée de Montmorency.

(2) *Nous ne passions pas un jour sans le voir , écrivait madame de Coulanges ; je le trouve seul au bout d'une de nos allées ; il est sans épée ; il ne croit pas en avoir jamais portée.*

témoins de ses promenades journalières , ne se laissaient point d'admirer l'extérieur modeste , & le vêtement simple de cet homme , dont le nom & les victoires avaient si souvent frappé leurs oreilles. Il les traitait avec cette bonté familière qui ne coûte rien à la vraie grandeur , & qui la rend si aimable. Il assistait à leurs divertissemens ; & toujours occupé de vues utiles , il les encourageait aux exercices du corps , & leur distribuait lui-même des prix. Dans ce tems où les besoins de la guerre forçaient le gouvernement à des recrues continuelles , il songeait à former en eux des soldats. Il les rassurait contre la frayeur que répand dans les campagnes la levée des milices. Il les exhortait à servir l'Etat , & se donnait pour exemple de la fortune qu'on peut attendre du service. Elle était brillante sans doute , si l'on regarde ses honneurs ; elle était bien médiocre , si l'on considère ses revenus. Quand il commandait les armées , le ministère ajoutait à ses appointemens une somme annuelle de douze mille francs , qu'il distribuait en libéralités & en récompenses militaires , & qui lui était quelquefois , comme il le dit lui-même , *de nécessité*. Ce traitement lui fut continué après sa retraite avec quelque augmentation. C'était environ le double de son patrimoine (\*). Telle était la fortune d'un homme qui avait commandé toute sa vie. Ce détail exact est l'éloge complet d'un désintéressement bien rare dans les grandes places , & même dans les

(\*) Il était né avec six ou sept mille livres de rente , qui en valent quinze de ce tems-ci.

grandes âmes. Il refusa toujours dans ses gouvernemens les présens du pays ; & à la guerre , il ne fit jamais payer les fauve-gardes. On fait que Villars , qui se vantait de n'avoir jamais rien pris qu'à l'ennemi , devint très-riche. Catinat faisait plus ; il ne prenait rien à personne. Il resta pauvre. *Je ne veux* , disait-il , *que subsister au service.* Cette humanité , dont nous retrouvons toujours en lui les procédés & les principes , ne lui permettait pas de confondre jamais les ennemis que l'on doit combattre , avec les peuples innocens qu'on ne doit pas opprimer. En s'abstenant de ces actions érigées en droits par l'usage , il punissait les violences & les rapines des subalternes. C'est par une suite de cette équité compatissante , qu'il défendit toujours dans les sièges, que l'artillerie, faite pour foudroyer les bastions & les remparts , écrasât les habitations des citoyens paisibles. Il alla plus d'une fois demander aux payfans s'ils n'étaient point foulés par les soldats. Contenant les uns & protégeant les autres , l'amour & la reconnaissance de tous étaient les seules richesses qu'il parut jaloux de remporter.

On a souvent cité cette réponse qu'il fit à Louis XIV dans le tems de sa plus grande faveur auprès de lui , lorsque ce monarque , après l'avoir entretenu sur les opérations de la guerre , lui dit avec cette grace qu'il savait mettre dans tous ses discours , & qui était un de ses dons particuliers : *C'est assez parler de mes affaires ; en quel état sont les vôtres ? sire* , répondit Catinat , *graces aux bontés de votre majesté , j'ai tout ce qu'il me faut. Voilà* , dit le roi , *le seul homme de mon royaume qui me*

*tienne ce langage.* En effet , madame de Maintenon avouait qu'il était le seul qui neût jamais rien demandé. *Je ne veux pas* , disait-il , en se servant d'une expression heureuse & énergique , *resembler à ces serviteurs qui salissent leur attachement pour leur maître , en demandant qu'on augmente leurs gages.* Les distinctions & les récompenses l'avaient toujours prévenu. Mais dès qu'il s'agissait des droits & des besoins de ceux qui lui étaient subordonnés , il était toujours prêt à faire pour eux ce que jamais il n'avait fait pour lui. Alors rien n'égalait l'activité de son zèle. Au risque de déplaire au ministre , il adressait ses prières au roi lui-même , & c'est ainsi qu'en plus d'une occasion, il obtint pour les officiers & les soldats qu'il aimait toujours en père , des traitemens plus avantageux , qui depuis même ont passé en loix.

Quelque attachement qu'il eût pour la solitude de Saint-Gratien , cependant il passait à Paris quelques mois de l'hiver , du moins tant que sa fortune le lui permit ; mais toujours fidèle à ses goûts & à son caractère , il avait choisi son logement dans un des quartiers de la capitale , le plus tranquille & le moins brillant. L'enclos des chartreux , qui n'était pas éloigné de sa demeure , était la promenade qu'il préférait d'ordinaire. Tout ce qui inspirait le calme & le recueillement semblait lui plaire & l'appeler ; & pour un homme qui avait tout fait & tout vu , des hommes qui ont renoncé à tout ne pouvaient pas être un spectacle indifférent. On fut surpris un jour de le voir dans cet enclos , comme autrefois le sage de Phrygie , jouer avec des enfans ; mais n'est-ce pas ce que fait



tous les jours le philosophe , quand il vit avec les passions des hommes ? La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la patrie , & dont elle nourrit la vieilleffe , ce Prytanée militaire , était aussi l'objet de ses fréquentes visites. Un enfant (\*), (c'était le fils de son homme d'affaire), qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice , vint un jour avec l'empressement naïf de son âge , prier le maréchal de Catinat de le mener à l'hôtel des Invalides ; il y consent , prend l'enfant par la main , le mène avec lui , arrive aux portes. A la vue du maréchal , la garde se range sous les armes , les tambours se font entendre , les cours se remplissent , on répète de tout côté : *voilà le père la pensée*. Ce mouvement , ce bruit , causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure : *ce sont* , dit-il , *des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables*. Il le conduit par tout , lui fait tout voir. L'heure du repas sonne ; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent , & avec cette noble simplicité , cette franchise des mœurs guerrières , qui rapprochent ceux que le même courage & les mêmes périls ont rendus égaux : *à la santé* , dit-il , *de mes anciens camarades*. Il boit & fait boire l'enfant avec lui : les soldats debout & découverts , répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes ; & il sort emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène trop au-dessus de l'ame d'un enfant , mais dont le récit conservé dans les mémoires de sa vie , a pour nous encore

(\*) Voyez la vie de Catinat.

aujourd'hui quelque chose d'attendrissant & d'auguste.

Il avait vu , il avait partagé la gloire & les succès d'un beau règne ; il en vit les revers & les fautes , il en partagea les amertumes en citoyen. Dans le désordre des finances , dans l'excès des misères publiques , ses pensions cessèrent d'être payées. C'est alors qu'il résolut d'abandonner entièrement la capitale , & de se fixer à Saint - Gratien. Il voulut même renvoyer ses principaux domestiques. Un pareil effort dans tout autre pouvait être un sacrifice pour la vanité ; c'en était un pour la bonté de son âme. Il les regardait , ( ce sont ces expressions ) , *plutôt comme des amis que comme des serviteurs* ; & du moins ils justifièrent ce titre , lorsque se jettant à ses pieds , ils le conjurèrent de permettre qu'ils lui restassent attachés sans autre récompense que l'honneur de le servir , quand il ne pourrait leur en donner une autre. Sa sensibilité ne résista pas à des prières aussi honorables pour lui que pour eux ; & de tous les beaux momens de sa vie , celui-là sans doute ne fut pas le moins doux , ni le moins flatteur.

On assure qu'en quittant Paris il versa quelques larmes ; & qui pouvait les faire répandre , que les regrets de l'amitié ? Catinat avait peu d'amis , mais on disait qu'il n'y en avait pas comme les siens. Les sentimens qu'il inspirait étaient un culte , & il ne les inspirait qu'à des âmes d'élite. Fénelon était du nombre , & c'est faire l'éloge des autres. Catinat eut d'ailleurs un bonheur plus rare qu'il ne devrait l'être : l'amitié la plus tendre rapprocha de son cœur ceux que la nature avait placés près de

lui. L'union la plus étroite & la plus intime subsista toujours entre lui & son frère, Mr. de Croisille, & madame Pucelle, sa sœur. On voit dans ses lettres un cœur plein d'affections profondes, qu'il aimait à concentrer dans un petit nombre d'âmes aimantes, & qu'il craignait d'étendre trop loin. On voit avec quel plaisir il leur confie le dépôt de ses secrets & de ses jouissances intérieures; dépôt si cher & si sacré, quand celui qui le donne & ceux qui le reçoivent en sentent également le prix.

Louis XIV l'appellait de tems en tems à la cour, pour le consulter sur les besoins de l'Etat. Catinat ne lui parla jamais des siens. Il était loin de se plaindre; il ne sentait que les maux de la France; il n'y avait point de sacrifice qu'il ne fût prêt de lui faire: c'en était un sans doute, lorsque malgré son grand âge & la faiblesse de sa santé, il céda aux instances de Louis XIV, qui le pressait d'accepter encore le commandement de l'armée d'Alsace. *Votre présence suffira*, lui disait ce prince, toujours plus rempli d'estime, & même de vénération pour ce grand homme, à mesure qu'il le connaissait d'avantage. Il ne voyait qu'en lui ce devouement héroïque à tous les intérêts de la patrie. Catinat, dans le tems de son rappel d'Italie, avait eu beaucoup à se plaindre de Chamillart qui s'était tourné contre lui. Le roi parut désirer qu'il se rapprochât de ce ministre, & le lui fit entendre, mais avec réserve, & comme prévoyant des difficultés. *J'y vais*, lui dit le maréchal, & ce fut toute sa réponse.

Ainsi, son zèle patriotique était loin de se ra-

lentir ; mais ses forces n'y répondaient plus. Il remit le commandement entre les mains de Villars que la victoire attendait à Fridelingue. En finissant sa carrière , il vit du moins commencer celle d'un héros qui pouvait le rassurer sur le sort de la France. Ses ennemis qui osaient l'accuser de jalousie , comme ils l'avaient accusé de démence , publièrent que les lauriers de Villars avaient affligé Catinat. La haine ne se lassait pas de méconnaître ses vertus , ou de les travestir en défauts. On attaquait en lui jusqu'à la modestie de son habillement. On prétendait y voir le dessein d'être remarqué , comme si un homme tel que lui eût pu mettre quelque orgueil dans l'éclat ou dans la simplicité de ses vêtemens. Y en avait-il même , comme on l'a prétendu , dans ce singulier refus dont Fabert seul avait donné l'exemple ? Catinat qui avait vu dans le grade de maréchal de France la récompense des services , pouvait ne regarder le collier des ordres que comme une marque de faveur ; il le refusa. Sa famille lui représenta le tort qu'il allait lui faire , qu'on pourrait croire que ce refus n'était fondé que sur la difficulté de faire les preuves. On connaît sa réponse. *Si je vous fais tort , dit-il , rayez-moi de votre généalogie. C'est peut-être le seul mot de Catinat où l'on puisse entrevoir le sentiment de la supériorité.*

Vers la fin de sa vie , il cessa de paraître à la cour ; il ne lui resta plus que Saint-Gratien , quelques amis & quelques livres. Plutarque & une Bible en plusieurs langues étaient ceux qu'il lisait le plus souvent. Sentant défaillir ses forces , il pria le célèbre Helvetius de lui dire à-peu-près ce

qu'il lui restait de tems à vivre. Le médecin mit ce terme à trois mois , & lui ordonna quelques breuvages. *Pourquoi ces remèdes* , dit Catinat ? *Pour rendre l'agonie plus douce* , répondit le médecin. Le maréchal consentit à les prendre. Mais ce qui sur-tout devait *rendre son agonie plus douce* , c'était le souvenir de sa vie. Cet homme , accusé d'impété , mourut en prononçant ces paroles : *mon Dieu , j'ai confiance en vous*. Il avait demandé lui-même les secours que la religion apporte aux mourans. Son testament commence par des legs pieux & charitables à des églises & à des hôpitaux. Aucun de ses domestiques n'y est oublié. Il n'avait ni augmenté , ni diminué son patrimoine.

Pourrions-nous ne pas nous arrêter en finissant , sur une leçon frappante , qui , comme un trait de lumière , perce & jaillit de tous côtés , dans le récit des actions de Catinat ? C'est que les plus heureux présens que le ciel puisse faire aux empires , ne sont pas les génies brillans & les âmes naturellement prédominantes ; ce sont les esprits justes & les cœurs vertueux. Il n'y a peut-être point de vérité plus commune en morale ; il n'y en a point de plus rarement sentie. Avouons-le ; rien ne subjugue les hommes plus aisément que la grandeur : elle leur plaît , même en les accablant ; elle s'empare d'eux parce qu'ils ont de plus faible ; je veux dire , par l'imagination : de-là ces louanges prodiguées dans tous les siècles à ces grands talens , qui n'ont été que de grands fléaux. Il semble qu'en même-tems qu'ils nous abattent par le sentiment de notre infériorité , ils relèvent notre orgueil en ajoutant à l'idée de notre espèce.



Entraînés par l'admiration, nous leur pardonnons ce que nous coûte leur fatale supériorité. Quoi donc ! ne sentirons-nous jamais la grandeur qu'en raison de notre faiblesse ? L'humanité aveugle & rampante ne se prosternerait-elle que devant ceux qui la foulent aux pieds ? Voulez-vous comprendre combien le génie armé par les passions, & conduit par les erreurs, est petit devant la vertu ? Comparez Catinat, que les duretés de Louvois ne peuvent rebuter du service de la patrie, qui continue à la défendre sous les ordres de Villeroy ; comparez - le à Condé, que son mépris pour Mazarin envoie chez les Espagnols ; à Turenne, que sa passion pour une femme qui le trompe, précipite dans la guerre civile : jugez alors entre l'homme qui n'a que le sentiment de ses droits & de sa force, & celui qui n'a d'autre idée que celle de son devoir ; entre celui qui se croit au-dessus d'une faute, & celui qui ne s'en permet aucune. Voyez d'un côté combien de jours perdus pour l'Etat, combien même employés contre lui ; voyez de l'autre une vie entière, dont chaque instant a été pour la patrie un bienfait ou un sacrifice. Dites alors, dites ce que Dieu a donné à l'homme de plus sublime, c'est la raison, & la vertu qui n'est que la raison agissante. Raison, vertu, noms sacrés, trop long - tems effacés par les noms éblouissans de grandeur & de génie ! Trop long-tems l'art de la parole, l'art des vers ont été profitués à l'éloge des crimes éclatans. L'imagination des écrivains a séduit la nôtre, & la science d'émouvoir les hommes a précédé celle de les éclairer. Ah ! du moins aujourd'hui que l'examen de



leurs droits naturels & de leurs vrais intérêts est devenu la première & la plus importante des études, qu'il ne soit plus permis de les tromper sur les objets de leur admiration. Que l'éloquence, faite pour instruire les peuples, ne célèbre plus que ceux qui les ont aimés; qu'elle leur apprenne à n'être plus éblouis par ceux qui les écrasent; qu'elle leur enseigne que le bien qu'on fait en silence, est plus rare & plus difficile que le mal qu'on fait avec éclat. Quand les tourbillons passent en ravageant; quand les secousses intérieures de la terre ouvrent ses entrailles sous les pieds de ceux qui l'habitent, & roulent les mers soulevées sur les villes & les royaumes, la nature imposante dans ses menaces, frappe d'une admiration mêlée d'horreur le vulgaire épouvanté; le sauvage croit à ses Dieux infernaux, & adore le génie du mal; l'homme éclairé lui-même ne fait, dans son trouble, si la nature n'est pas livrée à un pouvoir destructeur, armé contre la puissance qui produit & qui conserve; mais quand le sage contemple l'ordre & le mouvement de l'univers, quand il voit ce faible globe emporté dans l'espace infini, retrouver à l'instant marqué l'astre qui lui rend la lumière & la fécondité, alors le sage admire, il reconnaît l'intelligence, & prononce le nom de Dieu au fond de son âme; il se retrouve sous la main d'un protecteur, & sous le regard d'un juge, & marche tranquille & rassuré dans la carrière de la vie.

*F I N.*

# *É L O G E*

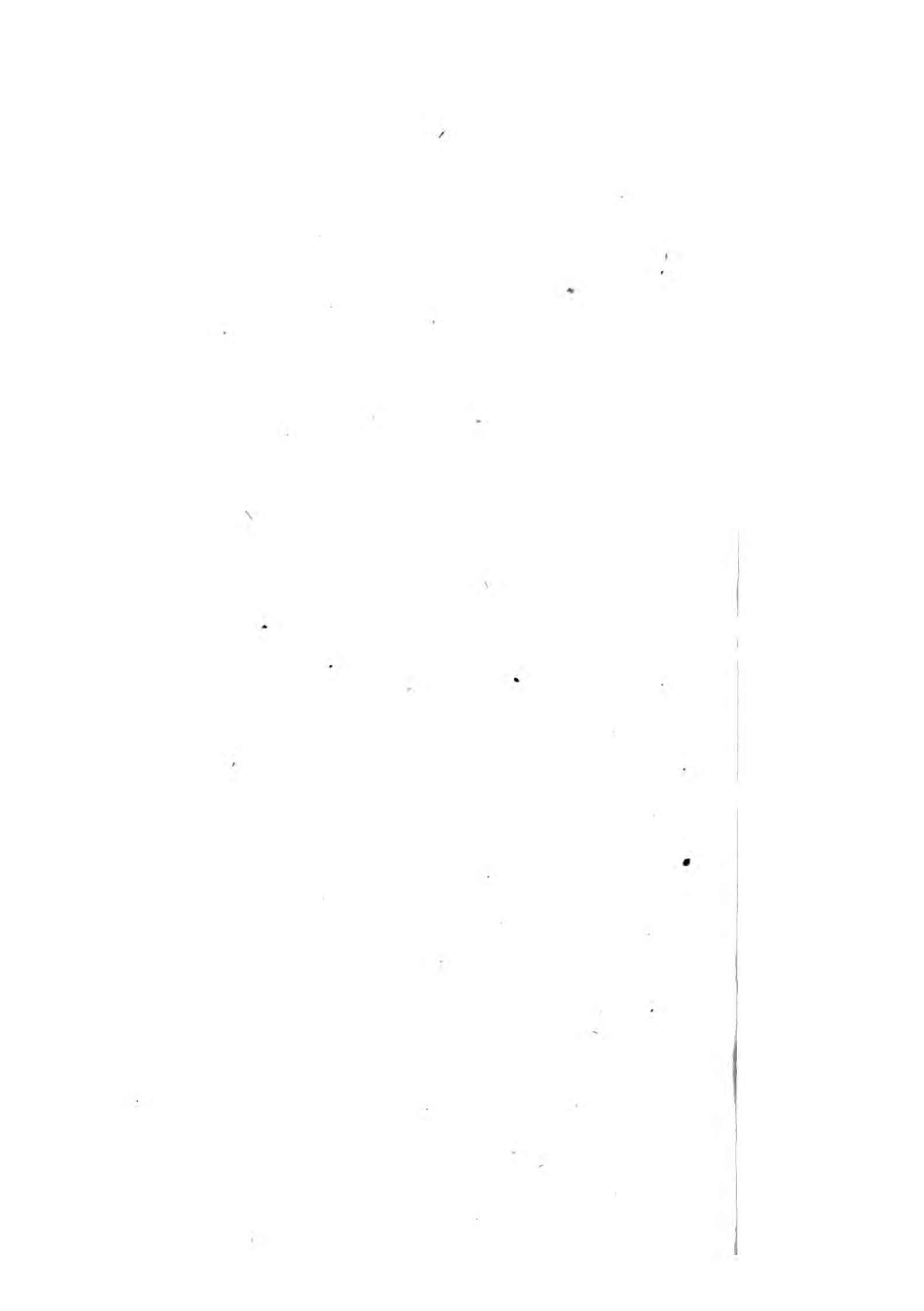
D E

*H E N R I I V ,*  
*R O I D E F R A N C E .*

---

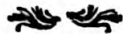
Fruiturque famâ fui. . . T A C .

---





É L O G E  
D E H E N R I I V ,  
R O I D E F R A N C E .



**E**N commençant l'éloge du meilleur des rois ,  
osons dire même du meilleur des hommes , de  
Henri IV ; la première idée qui se présente à l'es-  
prit , c'est que tout semble épuisé sur ce sujet ;  
qu'on ne peut dire sur ce prince que ce qu'ont dit  
nos pères & ce que répéteront nos enfans. Eh !  
quelle âme , en effet , n'a pas été cent fois émue  
au récit de ses actions ? Quel Français n'a pas  
tressailli d'attendrissement au seul nom de Henri  
IV ? Ce nom est dans toutes les bouches. Il nous  
a rendu plus précieux un monument (\*) que lui a  
consacré le génie. Nos livres , nos entretiens , nos  
cœurs sont pleins de lui. Ses paroles ont été re-  
cueillies ; elles ont retenti souvent aux oreilles de  
notre enfance , & l'amour qu'on a pour lui en a  
fait des proverbes populaires qui sont la leçon  
des rois.

(\*) La Henriade de Mr. de Voltaire.

On ne peut donc rien ajouter à sa gloire , non sans doute ; & tout l'art de l'éloquence , cet art qui peut embellir le portrait d'un héros , est au-dessous de l'âme d'un bon roi. Il est des termes de l'admiration , ils manquent au sentiment & à l'amour. O Henri ! l'on t'aime plus qu'on ne te louera jamais. Je raconterai ta vie : je ne connais point d'autre manière de louer ce qui est grand. J'aurai le plaisir de mêler aussi mon hommage aux adorations publiques. Autant il est inutile pour ta mémoire , autant il est cher à mon âme ; & si l'œil de la raison trouve à retrancher dans tous les panégyriques , tous les cœurs ajouteront au tien.

#### P R E M I È R E P A R T I E.

ON a dit qu'il n'y avait point d'éducation pour le génie. De cette vérité générale , il faut excepter les rois , dont ordinairement le plus difficile ouvrage est de résister à leur éducation. Il semble que la manière , dont on élève leur enfance soit faite pour servir d'excuse à leur vie. Henri était né loin du trône qu'il devait illustrer , loin de la pompe & de la mollesse des cours ; & c'est aux princes à observer que celui qu'on leur propose pour modèle ne fut pas élevé comme eux.

Les montagnes du Béarn furent son berceau ; sa nourriture fut grossière. Celui qui voulut dans la suite remplacer (\*) le pain noir que mange le

(\*) *Je veux* , disait-il , *que le moindre paysan mette une poule dans son pot le dimanche.* Il n'est point sorti de plus belle parole de la bouche d'un roi , & cette parole vaut mieux que tous nos panégyriques.

pauvre,

pauvre , par de meilleurs alimens , avait mangé lui-même de ce pain noir dans ses premières années. Ses jeux étaient de3 exercices violens qui fortifiaient son corps & son courage. Il n'était distingué des autres enfans ses compagnons , que par sa force & son agilité. Il bravait les faifons & voyait de près l'indigence. Enfin lorsqu'une paix trompeuse & funeste l'attira à la cour de Charles IX , il avait étudié l'art militaire sous des héros tels que Condé & Coligny , & profité de leurs leçons , de leurs malheurs & de leurs fautes. Il n'avait vu autour de lui que des mœurs sévères , des dangers , des combats , des guerriers vertueux , tels que La Noue & Mornay , & pas un flatteur.

Qu'un spectacle bien différent frappa ses yeux au Louvre & dans Paris ! Quelle cour ! Un roi faible & furieux ; une reine impérieuse & cruelle , qui tourmentait sa vie & la France pour conserver un pouvoir qu'elle déshonorait ; des princes du sang aigris & aliénés ; les finesses de la plus profonde politique mêlées à la grossièreté des vices les plus bas ; le délire de la superstition & l'excès de la débauche ; l'amour esclave de l'intérêt & de l'ambition ; la religion prétexte des vengeances & des haines ; les empoisonnemens & les meurtres médités dans les fêtes & dans les plaisirs ; les artifices du caractère italien remplaçant la loyauté française ; de tous côtés de grandes passions , de grands talens & de grands crimes : voilà ce que le jeune Bourbon vit dans cette cour , d'où la vertu venait de sortir avec le chancelier de l'Hôpital.

La réforme changeait alors la face de l'Europe ;



elle régnaît en Angleterre, où elle avait tour-à-tour souffert & exercé la persécution ; elle était reçue dans une partie du Nord ; elle partageait l'Allemagne ; la moitié de ce grand corps germanique l'avait embrassée comme un bouclier contre l'avidité des pontifes & l'ambition des empereurs ; plusieurs Cantons suisses l'avaient adoptée, parce que la maison d'Autriche l'avait proscrite. Dans les Provinces-Unies, où l'avarice & la tyrannie espagnoles insultaient à l'humanité & à la raison, elle avait paru faite pour venger l'une & l'autre ; le bras de l'impitoyable duc d'Albe, étendu insolument sur Anvers ; le nom de l'inquisition, & ses bûchers allumés dans les deux mondes, avaient armé cent mille bras en faveur des dogmes condamnés, & le trône du despotisme chancelait dans le sang versé autour de lui. Le feu sombre & dévorant du fanatisme religieux s'était mêlé au feu sacré de la liberté. La race des Nassau attifait l'un & l'autre ; & les combats acharnés du désespoir contre la puissance, & de la pauvreté contre l'or, préparaient la naissance de cette étonnante République, qui n'a dû sa liberté qu'à son courage & ses richesses qu'à son travail, & qui s'est défendue d'un bras contre la mer & de l'autre contre ses tyrans.

En France le Calvinisme tour-à-tour combattu avec trop de rigueur, & ménagé avec trop de faiblesse, s'était enhardi par l'une & l'autre. Les défaites avaient redoublé sa constance, & les traités avaient accru son pouvoir. Henri élevé dans le sein de la réforme (\*), mais toujours plein d'a-

(\*) L'auteur nous pardonnera d'avoir substitué le mot

mour pour la France , avait accepté avec joie une paix qui foulageait les maux publics , & une alliance qui l'approchait du trône. Hélas ! il ignorait les trames de Médicis. O jour marqué en traits de sang dans nos annales , & que nos larmes ne peuvent effacer ! Faut-il que de perfides étrangers ayent eu le pouvoir funeste d'armer le Français contre le Français (\*) ! Faut-il que nous plaçons les images du crime à côté du tableau de la vertu ! Faut-il rappeler cette nuit épouvantable où le meurtre fut ordonné par un roi, commis par des prêtres & offert à Dieu ; où les signes de la religion portés dans les mêmes mains avec les instrumens de la mort ; le nom du Tout-Puissant invoqué à la fois par les assassins & par les mourans ; les cris de la rage & de la terreur ; la fureur imbécille & superstitieuse s'acharnant sur des cadavres & trempant ses mains dans le sang , si elle n'avait pu encore en répandre ; enfin , où toutes les scènes de carnage , de cruauté & de démence , variées & reproduites de toutes parts , formaient un

de réforme à celui d'hérésie dont il s'était servi ; mot dur & barbare que le siècle de la philosophie ne connaît plus & dont celui de réforme est précisément le contraire. D'ailleurs , nous n'avons pu prendre sur nous de qualifier d'hérésie , la religion dans laquelle Henri avait été élevé , & qui est celle que nous professons. Nous avons déjà justifié Mr. D. L. H\*\*\*\* sur ces expressions, dans une note de l'éloge de Fénelon.

*Note des éditeurs.*

(\*) Médicis, Birague & les Italiens qui avaient suivi la reine, furent les conseillers & les auteurs de la St. Barthelemy.

ſpectacle digne de l'enfer , dont le ſeul récit nous fait frémir , & dont ne frémit pas alors cette cour abominable qui l'ordonna , & qui en raffaſia ſes regards.

Ange de la France , ange qui préſidez aux fortunes des rois : ah ! tandis que le ſang de ce malheureux peuple coule ſous vos yeux , veillez ſur le héros naiſſant qui doit un jour fermer ſes plaies : la nation n'eſt pas perdue , ſi vous le lui conſervez. Que le glaive des meurtriers erre autour de lui ſans l'atteindre. Hélas ! il l'atteindra trop-tôt.

Echappé à la mort , mais la voyant ſans ceſſe à ſes côtés , captif dans une cour où il n'aurait dû paraître qu'en prince , c'eſt alors que Bourbon , à peine encore dans ſa vingtième année , commence à faire connaître à ſes ennemis tout le courage & le génie qu'ils auront un jour à combattre , & qu'ils ſont dès ce moment obligés de reſpecter. Combien ſa ſituation était pénible & délicate ! Il fallait conſerver la dignité de ſon rang & ſur-tout celle de ſon âme , devant Charles & Médicis , tous deux occupés ſans ceſſe des moyens de l'affliger & de l'abaïſſer ; éviter leurs pièges ſans paraître les appercevoir ; reſuſer des ſoumiſſions à la tyrannie & des prétextes à la haine. Mais rien n'eſt difficile à la vraie grandeur ; ſon aſcendant naturel la fert mieux que l'étude & l'artifice ne peuvent ſervir les autres hommes. Sa marche eſt fière & rapide , & la politique qui ne peut la ſuivre , s'arrête & ſ'embarrasſe dans des détours. Un jeune prince plein de franchise & d'honneur élude tous les efforts d'une cour conſommée dans l'art de tromper. On ne l'engage pas dans une faute ,

on ne lui surprend pas un instant de faiblesse , il résiste même à la contagion des mauvaises mœurs. La sensibilité de son âme , en l'entraînant vers les passions , le défendait contre les vices. Dans le cahos des intrigues , & parmi les dangers qui le menaçaient , parmi toutes ces âmes faibles ou coupables , qui redoutaient le crime ou le méditaient, il gardait cette gaieté vive , qualité d'une âme libre & pure. Des rapports de grandeur qui ne pouvaient tromper ses regards , l'avaient lié avec le célèbre Guise , cet homme si extraordinaire qui commanda ses généraux & qui gouverna ses rois , qui ne pouvait pas obéir & qui aurait pu régner ; que son caractère aurait rendu le bienfaiteur des peuples , si sa destinée n'en avait pas fait un chef de parti ; enfin qui était né avec une de ces âmes ardentes & inquiètes qui menacent le genre humain , & que la fortune place à côté des trônes qu'elle veut renverser.

Cependant les orages grondent & se multiplient autour de Henri. L'audacieux Guise a déjà enfanté cette ligue funeste , chef-d'œuvre de sa politique , qui formait un Etat dans l'Etat , & qui lui élevait un trône au-dessus du trône de son roi. L'indolent & malheureux Valois se trouve enchaîné lui-même à un parti qui menace sa puissance , & qu'il n'ose ni ne peut combattre. Il voit son sujet marcher à grands pas vers le pouvoir suprême ; & ce sujet l'entraîne comme par la main & le force à le suivre contre le seul vengeur de la France & des Bourbons. Le tyran de l'Espagne fournit encore des alimens à l'incendie. Ce despote atrabilaire qu'on a cru politique & qui n'était

que faux , cet hypocrite sombre & féroce , dévoré de fiel & nourri de sang , dont le silence & les paroles faisaient également trembler , dont le bureau était le premier ministre , qui n'eût en partage que l'opprobre de la méchanceté , & qui n'en eut ni le succès ni le génie , qui ordonnait des cruautés & qui fuyait les batailles , dont la mort fut aussi affreuse que la vie ; cet odieux Philippe second fut l'ennemi le plus constant & le plus acharné du héros dont j'honore ici la mémoire , & je crois venger Henri IV & le genre-humain , en gravant la sentence de la postérité sur la tombe d'un mauvais roi.

Environné de dangers , Henri recueille ses forces & son courage. Il repousse les insultes & les anathèmes de ce fier pontife , qui méprisait ses alliés & qui estimait ses ennemis. Il défie Guise au combat , il poursuit Joyeuse. Plaines de Coutras , vous fûtes les témoins de ses premiers triomphes , vous le vîtes arrêter le carnage , de ce même bras dont il avait décidé la victoire ; vous vîtes le plus aimable des vainqueurs entouré sur le champ de bataille de ses officiers & de ses captifs , que déjà l'on ne distinguait plus. Il va jouir d'une gloire encore plus pure : Valois qui aurait dû disposer des forces de toute la France , ne trouve de ressource que chez un prince pauvre & proscrit ; mais ce proscrit c'était Bourbon. Ce nom déjà grand dans l'Europe change la destinée. Les bons Français se rassemblent en foule autour du héros protecteur d'un roi. Les villes ouvrent leurs portes , & la ligue tremblante qui voit les drapeaux des deux princes devant les murs de Paris , ne



peut arrêter tant de progrès que par un crime. Valois tombe sous les coups d'un traître, & la France reste défolée & sanglante entre Henri qui veut la recevoir dans ses bras, & les tyrans avides qui se disputent ses débris.

Que d'écueils s'élèvent entre lui & le trône ! Peut-être n'est-on pas assez étonné qu'il ait pu les franchir. Qu'on se reporte dans le siècle où il vivait, qu'on se représente de quel œil les peuples devaient voir un prince frappé des foudres de l'église, l'ennemi d'une religion aussi ancienne que la monarchie, & affermie par une longue suite de rois qui en avaient été les soutiens ; qu'on se persuade bien que les hommes les plus vertueux du royaume, un Jeannin, un Villeroy & tant d'autres, ne pouvaient ni concevoir, ni souffrir qu'un roi de France ne fût pas enfant de l'église, & l'on verra que quand il n'aurait eu que ce seul obstacle à vaincre, cet obstacle était terrible. Mais combien s'en présentait-il d'autres !

La moitié de la France dans les mains de la ligue avec les trésors de l'Espagne ; Mayenne aussi habile en intrigues que lent dans la guerre, fustigeant sans cesse à l'héritier du trône de nouveaux ennemis & de nouveaux dangers ; ce prince dénué d'argent & manquant quelquefois du nécessaire, obligé de subsister de contributions qui répugnaient à son âme ; observé par la méfiance des Protestans & obsédé par les instances des Catholiques, rassurant à tous momens les uns sur un changement qu'il fallait faire espérer aux autres ; exposé au choc continuel de leurs jalousies réciproques, de leurs prétentions, de leurs complots



& de leurs haines ; entouré d'armées nombreuses & d'affassins aux gages de la ligue ; tel était l'état de Henri ; telle était la carrière où la fortune l'avait engagé. Rien ne le rebute , rien ne l'effraie. Il foutient la majesté du trône contre ceux même dont il avait besoin pour s'y maintenir. Il refuse aux grands assemblés , des privilèges injurieux à la couronne & nuisibles à l'Etat : mais sa fermeté est mêlée de douceur ; il semble que les refus perdent dans sa bouche ce qu'ils ont de dur & d'affligeant ; il fait tourner à son gré ces esprits fiers & indociles ; & les prétentions de l'orgueil & de l'avidité cèdent à la voix de la raison. Un autre , en de pareilles circonstances , eût cru devoir tout promettre pour ne rien tenir , & se ferait avili d'abord par la faiblesse , ensuite par l'infidélité ; mais à ce prix Bourbon croirait acheter la couronne trop cher : il ne veut point la deshonorer pour l'obtenir.

Dans la foule des traits extraordinaires qui caractérisent sa vie , j'en remarque un qui paraîtra plus surprenant à mesure qu'il sera plus médité. Il ne pouvait payer ses soldats. Ses officiers sacrifiaient les besoins du luxe à l'honneur de le servir ; ils lui demandent au moins d'aller recueillir les fruits de leurs terres , & lui promettent de revoler sous ses enseignes lorsqu'ils auront assuré leur subsistance ; il ne doute point de leur parole , comme ils n'ont jamais douté de la sienne ; ils le quittent avec regret , & le rejoignent avec allégresse. Quelle armée ! & quel roi !

Un pouvoir qui n'a point de plus grand appui , semble devoir n'être qu'un pouvoir précaire. Il

est absolu , il est sacré dans la personne de Henri. La pauvreté , l'obéissance & la discipline règnent dans son camp. Le faste , le désordre & la division règnent dans celui de Mayenne. Henri ne donne rien à ses soldats , mais il est toujours à leur tête dans la mêlée. Il est le premier à cheval & le dernier dans sa tente ; il les aime comme ses enfans ; il fait panser leurs blessures devant lui ; il partage avec eux le peu qu'il possède ; ils savent que le Béarnois est pauvre , mais ils sentent qu'il est bon. Il ne veut vivre que pour leur bonheur, ils mourront pour sa défense. Quelle multitude pouvait l'emporter sur un petit nombre de pareils guerriers ? C'est en vain que Mayenne , suivi de toutes ses forces , l'investit dans Arques ; c'est en vain qu'il se vante de le précipiter dans la mer avec cette poignée d'hommes attachés à sa fortune. Bourbon s'élançe sur la foule qui l'assiège , & je la vois dispersée sous ses coups. Il soumet la Normandie aussi rapidement qu'il avait vaincu. Le bruit de tant d'exploits arrache enfin Mayenne des murs de Paris , où il cachait la honte de sa défaite ; il va malgré lui exposer le sort de la ligue & le sien au hasard d'une journée , & les destins de la France l'entraînent dans les plaines d'Ivry.

Français , quand vous lisez dans nos histoires ces événemens à jamais célèbres dans la mémoire des hommes , de quel intérêt pressant ils vous affectent encore ! Quels vœux ardens vous formez en secret & sans y songer pour Henri IV & pour les siens ! Comme il est présent à vos yeux ! Comme on admire sa valeur impétueuse ! Comme on tremble qu'elle ne lui soit funeste ! Vous le suivez

dans le combat ; vous voyez flotter ce panache blanc , signal de ralliement pour ses guerriers & gage certain de leur triomphe ; vous l'entendez crier : *épargnez les Français*. Dans ces instans terribles , où la confusion , le bruit & le carnage , la vue de la mort & des blessures plus affreuses qu'elle , inspirent à l'âme une fureur involontaire & une ivresse de sang ; où le cri de la victoire étouffe si aisément le cri de l'humanité ; où l'on aime à se venger sur les vaincus du péril qu'on vient de courir , & à donner le trépas que l'on vient d'éviter ; c'est dans ces instans qu'il ne sort de la bouche de Henri que des paroles de grace & de clémence ; plus ses ennemis sont acharnés à le perdre , plus il s'obstine à leur pardonner ; ils se débattent en vain , ils n'échapperont ni à son bras ni à sa bonté.

Il vole vers Paris. Les enfans de Calvin , la mémoire encore pleine des massacres ordonnés par Médicis , brûlaient de venger le meurtre par le meurtre , & leurs cris demandaient l'assaut. C'est dans l'enceinte de ces murs qu'habitent ses plus cruels ennemis ; c'est là que s'est retiré Mayenne , qui ose y usurper le rang d'un souverain ; c'est là que la rage insolente des Seize traîne au supplice les ministres des loix ; que l'orgueilleux Espagnol fait entendre les ordres de Philippe ; que le légat de Rome fait retentir toutes les chaires des anathèmes lancés contre le légitime successeur des Valois. Paris est le seul asyle de tous ces soutiens de la ligue armés contre Bourbon : sa vengeance peut les y atteindre & les frapper ; mais son peuple est autour d'eux , il s'arrête ; il fait que rien ne

résiste aux besoins de la nature ; c'est par là qu'il croit dompter cette ville rebelle ; il n'attend que le moment où le repentir lui tendra des bras supplians , les siens sont prêts à s'ouvrir. Tu te trompes , Henri , tu ne connais pas le fanatisme , il est trop loin de ton âme ; tu vas voir ces malheureux citoyens préférer les tourmens d'une mort lente & cruelle à la vie qu'ils recevraient de toi ; tu vas voir cet imbécille troupeau, conduit par des tigres, se nourrir de l'herbe des champs & chercher dans les tombeaux les restes des morts. Tu n'avais pas prévu cette démence forcenée. Ton âme est déchirée au récit de tant d'horreurs. Tu pleures , ô Bourbon ! tu pleures , & les monstres qui gouvernent cette multitude aveugle & déplorable s'applaudissent de leur funeste triomphe. Ils comptent les victimes qu'ils immolent ; ils égorgent ce que tu voudrais sauver. Voilà leur victoire ; elle est digne d'eux. Va , ce peuple ne te hait pas. S'il pouvait te connaître , te voir , t'entendre , il serait à tes genoux ; mais il ne connaît , ne voit , n'entend que les séducteurs hypocrites qui l'exhortent à supporter des maux qu'ils ne partagent point ; & tandis que tu t'attendis sur le sort de ces infortunés , ils meurent convaincus que c'est sur toi que le ciel vengera leur trépas.

Mais Henri a résolu de les arracher à leur perte. Ils ne veulent pas céder à sa bonté , il va céder à leur fureur ; il ne peut les soumettre , il va les nourrir. Il ne songe plus à être leur maître , il lui suffit d'être leur sauveur. La politique cruelle combat la pitié généreuse. On lui fait sentir tout le danger où il s'expose , s'il ne profite pas de cet

instant décisif, s'il laisse respirer les assiégés : Farnese, le redoutable Farnese peut s'avancer enfin avec les troupes Espagnoles & ranimer la ligue expirante : la guerre va se prolonger encore, & l'on peut perdre le fruit de tant de fatigues, de combats & de travaux. Ces raisons sont frappantes, Henri en connaît toute la force; mais son cœur les détruit toutes, c'est son cœur qui le décide. Ce n'est plus la voix de ses conseillers qu'il entend, c'est le cri lamentable que poussent ces malheureux que la faim dévore; ce cri soulève ses entrailles. Répétons ici, redisons cent fois, & que la dernière postérité redise encore après nous, les paroles sublimes que la pitié lui arrache. L'art des historiens ne les a point inventées, ne les a point ornées comme tant d'autres que l'imagination & la flatterie prêtent aux rois. Elles sont sorties de son âme, & l'admiration les a recueillies; elles sont sacrées comme les paroles que prononcerait l'Eternel, s'il daignait se faire entendre aux hommes. " Ah ! disait-il, je ne m'étonne pas que ,, les chefs de la ligue, que les Espagnols aient si ,, peu de compassion de ces pauvres gens-là; ils ,, n'en sont que les tyrans : mais moi je suis leur ,, père & leur roi, je veux leur tendre les bras ,,

C'est ici que je le trouve plus grand que dans Coutras & dans Ivry. C'est ici qu'il se montre supérieur à tous les héros. Il annonce dès cette heure tous les prodiges de son règne. Que ne fera-t-il point pour ses sujets fidèles, après ce qu'il vient de faire pour ses sujets révoltés ! Que Farnese lui arrache à présent une conquête qu'il a voulu perdre; qu'avec des troupes fraîches &



nombreuses, il force une armée faible & consumée par un long siège à s'éloigner de ces murs qu'elle a pu foudroyer ; qu'on admire la marche & les opérations savantes de ce fameux Espagnol : c'est Henri que j'admire. Qu'il se console du revers qu'il vient d'éprouver. Paris lui échappe, il est vrai ; mais la gloire immortelle de l'avoir sauvé, ne lui peut échapper jamais ; il ne s'est pas rendu maître des murs, mais il l'est de tous les cœurs ; il y a détruit le noir levain de la ligue, & n'y a laissé que le sentiment de ses bienfaits ; & j'aime mieux voir dans ces murailles cette multitude qui ne doit le jour qu'à lui, que de voir des remparts écrasés, fumans encore de sa foudre ou des flots du sang qu'il aurait versés.

Tant de vertu doit à la fin commander à la fortune. Les ennemis de Bourbon le servent par leurs divisions & leurs querelles ; & de grands capitaines formés sous lui le servent par leurs exploits. Turenne, Biron, Lesdiguières lui soumettent une partie de la France. Lui-même voit fuir enfin ce superbe Espagnol qui lui avait enlevé Paris ; & la retraite mémorable de Farnèse, en illustrant les talens du vaincu, est encore un hommage de plus à ceux du vainqueur. Philippe, Mayenne, Nemours, les Seize, le pontife ne s'accordent en rien que dans leur haine pour Henri ; & cette haine devient bientôt impuissante. Un fantôme de roi qu'on a voulu lui opposer, a disparu comme une ombre. L'église elle-même ouvre son sein au grand Henri. C'est dans ses mains qu'il jure d'être fidèle & orthodoxe. Il avait juré à Dieu d'être le père de la France. Les Seize



font punis. L'Espagnol confondu pleure la perte de son or & ses vains artifices. Mayenne reçoit son pardon. La ligue s'évanouit, & le grand homme est roi.

### SECONDE PARTIE.

LE plus beau présent que le ciel puisse faire aux hommes, c'est d'unir sous le Diadème le génie & la vertu. Henri jette un coup d'œil sur les maux innombrables dont la France est accablée. Il les sent & il en voit le remède ; mais avant de les guérir, il faut d'abord écarter l'étranger qui envenime & déchire les blessures du royaume.

L'infatigable Espagnol est le fléau qu'il faut détruire. Il vient de redoubler ses efforts, ses armées inondent nos provinces & la trahison lui livre nos places. Henri vole au-devant des ennemis, sa valeur l'emporte jusques dans leurs rangs. Il oublie un moment qu'il est roi pour n'être encore que soldat ; mais dix-huit mille hommes fuyant devant quinze cent, nos frontières délivrées, nos villes reprises, justifient cette héroïque imprudence, & peut-être ne faut-il pas moins, pour qu'on puisse pardonner à Henri IV d'avoir exposé ses jours.

Nous avons assez admiré le guerrier ; je me hâte de considérer le monarque ; & dans mon impatience je passe une foule d'événemens. Je passe Amiens arraché l'épée à la main, sous les yeux d'une armée ennemie, aux Espagnols, qui ne le devaient qu'à la fraude & à la surprise ; Mercœur & les Bretons humiliés & soumis ; le duc de Sa-

voie forcé de contenir son avidité inquiète dans l'enceinte de ses montagnes ; & enfin le traité glorieux de Vervins , époque du bonheur de la France. La paix , objet des vœux de l'Europe fatiguée , est affermie de toutes parts , Henri IV est tout entier à ses sujets.

L'indigence publique qui naît du désordre & qui le reproduit à son tour , l'indigence qui ne devrait être que la punition de l'oïveté & qui est trop souvent la triste compagne du travail , l'indigence est le plus horrible des maux dans l'ordre politique , comme l'esclavage dans l'ordre naturel. La pauvreté du peuple accuse le souverain , & si les hommes rassemblés avaient encore une voix , s'ils pouvaient faire entendre leurs plaintes , je ne fais comment la puissance pourrait se justifier devant le malheur. Mais s'il est permis de lire au cœur des infortunés , si l'humanité respectable daignait adopter pour interprète celui qui en sent le plus vivement tous les maux ; n'est - ce pas ainsi que cet homme parlerait à ses maîtres. “ J'ai  
„ remis en vos mains tous mes droits originels ;  
„ vous devez au moins m'affûrer mon existence.  
„ Vous m'avez désarmé , c'est à vous à me nourrir. Je dois tenir de votre justice , ce que je ne  
„ peux plus devoir à la force. Dans l'égalité primitive le sillon que j'avais fertilisé , l'arbre que  
„ j'avais fait croître , la proie qu'avaient percée mes flèches , étaient à moi. Aujourd'hui le fruit  
„ de mon travail vous appartient. Ma subsistance  
„ en doit être le salaire. Si elle est étroite , vous êtes dur ; si elle est incertaine , vous êtes injuste. Ma plainte peut être repoussée , je le fais

„ trop ; on peut la renfermer dans mon âme ,  
 „ mais elle y reste ; elle n'est point anéantie , & le  
 „ ciel m'entend quand je me tais.

C'était pour l'intérêt de son peuple que Henri avait hâté la paix , & désarmé son bras au milieu de ses conquêtes ; exemple qui n'a été suivi qu'une fois par un de ses successeurs , qui a mérité de lui ressembler. A peine le traité est-il signé , que l'exemption des charges publiques pour cette année , est annoncée dans tout le royaume : & cet édit de bienfaisance , le premier de cette espèce qui depuis long-tems fût émané du Louvre , parut expier tous ces édits de rapines & ces ordres de barbarie , fruits exécrationnels de l'ambition de Médicis & de l'avarice des favoris.

Ce n'était-là que le prélude de ce grand ouvrage d'une réforme universelle , devenue si nécessaire à l'Etat , & dont le dessein agitait dès long-tems l'âme vraiment royale de Henri. Tous les abus , tous les maux découlaient d'une source unique , du désordre des finances. L'avidité des traitans & des receveurs se dérobaient sous tant d'artifices , & prenait tant de formes diverses , qu'il semblait impossible d'enchaîner ce Protée , & de lui arracher son secret. Les malheureux qui en étaient les victimes , se sentaient frappés d'un glaive invisible. Comment percer un impénétrable nuage formé & grossi par les longues tempêtes qui avaient ébranlé le royaume ? Il fallait un ministre qui ne fût ni corrompu , ni corruptible ; qui préférât la France à lui-même , & qui aimât mieux des ennemis que des complices. Un tel homme devait se trouver auprès de Henri IV.

Sully

Sully était né avec un amour invincible de l'ordre & de l'équité, & avec cette passion du bien public, le tourment des âmes vertueuses ; le courage d'esprit était porté dans lui au degré où il ressemble à l'opiniâtreté ; mais il ne s'obstinait que pour la justice. Chez lui nul pervers ne pouvait espérer de pitié ; mais nul honnête homme ne devait craindre l'oppression. Son administration sévère avait rendu ses mœurs dures. Accoutumé à juger les hommes, il n'en caressait aucun, pas même son maître. Le travail, le devoir, l'exactitude, l'intégrité, tout lui était facile, excepté le talent de plaire. Toujours armé de la vérité, il la présentait au-devant de lui comme l'Égide de Minerve ; elle inspirait la terreur. Il démentit la maxime générale, qu'il faut se rendre agréable aux hommes pour obtenir le droit de leur être utile. Sa fortune est plus étonnante encore que son génie. De tous les rois du monde, il n'y avait peut-être que Henri IV qui pût employer Sully.

Mais en choisissant un ministre, il ne se crut pas dispensé d'être roi. Ses travaux le rendirent capable de juger, ou même d'éclairer ceux qui le servaient. Son esprit ardent & élevé, occupé des affaires de l'Europe, ne dédaignait pas les moindres détails. Persuadé que rien n'est plus honteux pour un souverain que de pouvoir être aisément trompé, il voulait être instruit de tout, & il l'était. Il avait sans cesse devant les yeux un état de ses finances attaché aux murs de son cabinet ; il y reportait plus souvent ses regards, que sur les tableaux de ses exploits & de sa gloire ; rien n'échappait à son coup d'œil. L'amour qu'il avait

pour son peuple, lui rendait également faciles tous les travaux & tous les sacrifices. La magnificence dispendieuse de sa cour lui parut une insulte à la misère publique; il sentit que c'était à lui de donner l'exemple. Toutes les superfluités furent retranchées. Sa table était frugale avec dignité. Son habillement était simple; & c'est ainsi qu'il combattait le luxe, cet enfant de l'orgueil qui ne devrait habiter qu'avec l'opulence, & qui souvent pour lui ressembler, souffre en secret la pauvreté. Il renvoyait dans leurs terres tous ceux de sa cour qu'aucun service n'y attachait, & qui consumaient leur fortune en attendant des grâces. Le meilleur moyen pour en obtenir de lui, était de se rendre utile à ses vassaux, & d'améliorer son héritage. Jaloux du plus beau droit de la couronne, il ne permit jamais que ses ministres disposassent de ses dons: il voulait les dispenser lui-même. Il ne voulait pas qu'il y eût rien d'intermédiaire entre le maître qui récompense, & le sujet qui reçoit. Il croyait ne pouvoir trop ferrer ce lien de bienfaits & de reconnaissance qui honore le citoyen, & qui ajoute à la grandeur du prince. Il avait aplani le chemin du trône, & le règne des favoris était passé; Sully lui-même, sûr d'avoir son aveu sur les opérations du ministère, n'eut pas osé le prévenir. L'amitié de Henri était tendre, mais jamais faible; & l'une de ses qualités distinctives était cette volonté ferme qui manque à tant d'hommes, & qui ne peut être suppléée dans ceux qui gouvernent. Ouvrez l'histoire: la plupart des rois ont passé leur vie à jouir, à accorder, à croire; presque tous ont oublié les



deux principales fonctions du trône, vouloir & juger.

O ! moment plus doux peut-être pour Henri, que celui où il se vit possesseur de son royaume ! Moment bien mérité où son âme paternelle fut remplie toute entière du plaisir de voir ses sujets heureux, & heureux par lui ! où il arracha à ses ennemis un aveu aussi flatteur pour lui, que désespérant pour eux ! Ces mêmes Espagnols qui avaient tant désolé la France, y promènent leurs regards, & avouent devant lui qu'ils ne la reconnaissent plus. Par-tout la confusion & l'indigence ont disparu ; l'ordre & l'aïssance les ont remplacées. Les travaux sont libres & tranquilles ; nulle crainte ne les ralentit, nulle vexation ne les décourage. La terre est riche & cultivée, les campagnes sont riantes, & l'on voit la douce sérénité sur le front hâlé du laboureur. Il paye gaiement au prince qui assure sa félicité, un impôt dont il ne se sent point surchargé, & qu'il fait devoir être porté par une voie sûre jusqu'au trésor de l'Etat. Il est aussi satisfait de contribuer au bien public, qu'il serait indigné de voir des exacteurs s'enrichir de ses dépouilles. La perception des tributs n'est plus ni compliquée, ni onéreuse ; elle est l'ouvrage de Sully. Toutes les grandes machines sont simples. Les yeux perçans du ministre veillent du fond de la capitale jusques sur le dernier village ; l'industrie se ranime & les manufactures s'élèvent. Henri lui-même parcourt ses provinces ; la justice & la bonté sont avec lui. Il réprime l'usure qui feint de secourir le malheur pour le rendre irrémédiable. Les



grands chemins sont réparés par ses soins, & la sûreté y est rétablie ; il purge la surface de son royaume d'une foule d'hommes oisifs & vagabonds ; il les arrache à l'oisiveté, qui dans un État est presque aussi funeste que les crimes ; il ne veut point qu'il y ait dans le sien des bras inutiles. Enfin riche de l'opulence de ses sujets, toutes les dettes publiques acquittées, il se voit à portée d'entreprendre ces grands travaux (\*) dont nous jouissons aujourd'hui, & qui subsistent pour la postérité ; il joint par des canaux ces rivières bienfaisantes qui portent d'une province à l'autre les richesses du sol & les productions des arts, & qui les multiplient par les avantages réciproques du commerce & de l'industrie.

Au milieu de ces occupations renfermées dans l'intérieur de ses états, il soutient chez l'étranger les droits de sa grandeur ; il rend à sa couronne le lustre que cinquante ans de malheurs & de discordes semblaient avoir obscurci. Arbitre des peuples, il termine les différens entre Venise & Rome. Cette cour orgueilleuse, accoutumée depuis si long-tems à juger les souverains, prend elle-même pour juge celui qu'elle avait eu la hardiesse de condamner, & le bonheur de pouvoir absoudre. Il dicte des loix à l'artificieux duc de Savoye, qui, à force de délais & de soumissions trompeuses, croyait éluder le traité de Vervins ; il le force de consentir à un échange (\*) dont les avantages sem-

(\*) Le canal de Briare.

(\*\*) Celui du marquisat de Saluces contre la Bresse, le Bugey, le Val-Romey, les pays de Gex, &c.

blent assurés pour toujours, & qui a reculé de trente lieues les frontières de la France. Il protège ces Hollandais intrépides, qui avaient combattu pour leur liberté, comme lui pour son royaume; il se déclare leur allié, & cette démarche éclatante établit enfin leur indépendance absolue, que l'Espagnol reconnaît en frémissant, & qui donne à Henri le double plaisir de servir l'opprimé en se vengeant d'un ennemi. Il prétend plus, & les trésors de l'état arrachés aux brigands publics qui osaient les ravir, & accumulés par les mains économes de Sully, sont dans celles du monarque des armes puissantes capables de porter un coup mortel à ce grand corps de la monarchie espagnole, déjà démembré, dénué de substance, affaibli par ses accroissemens comme par ses pertes, & dont rien ne déguisait la langueur, qu'un orgueil qui n'avait plus de titres, & les restes d'un grand nom.

Mais des ennemis plus à craindre que l'Espagnol, s'unissent contre lui; ces courtisans avides, qui sous le règne précédent ne regardaient le prince que comme une idole faite pour enrichir ceux qui l'encensaient; ces dangereux calculateurs dont les talens ruineux & funestes étaient devenus inutiles; tous ces hommes qui, répandus autour du trône, ne s'occupaient qu'à détourner & tarir ce fleuve d'or qui de toutes les parties du royaume coule vers le palais des rois, voyaient avec douleur l'union constante d'un prince & d'un ministre dont il n'y avait rien à espérer qu'en se rendant utile, ce qui n'est pas si aisé que d'être ambitieux. La France

était heureuse, & ces hommes frémissaient de rage : dans une société bien gouvernée, il n'y a de malheureux que les méchans. Leurs efforts pour perdre Sully avaient échoué vingt fois ; mais la haine & l'intérêt ne se rebutent point ; à force de manœuvres & d'artifices ils parviennent à couvrir leurs imputations d'une couleur de vraisemblance. On a beau dire que le mensonge ne peut emprunter les traits de la vérité : il faut bien qu'il lui ressemble beaucoup ; sans cela il ne ferait pas si redoutable. Henri lui-même, qu'il était aussi difficile de tromper que de vaincre, Henri est ébranlé. Le soupçon se glisse dans son cœur, le soupçon, cette plaie de l'âme que tout empoisonne, que tout aggrandit, dont la cicatrice reste toujours douloureuse, & qui se rouvre si aisément après qu'elle a été fermée. Henri craint de s'être trompé dans son choix & dans son amitié ; il souffre, il travaille toujours avec son ministre, mais il ne parle plus à son ami. Sully voit tout & se tait ; la cour observe & attend les événemens. On voit sur quelques visages le sourire de l'envie qui espère ; sur d'autres la joie insolente de la méchanceté qui s'applaudit ; sur tous la curiosité & l'inquiétude. Le visage de Sully ne change point ; sa retraite, que ses ennemis auraient appelée sa disgrâce, & qui n'eût été que celle de la France, semblait assurée, il ne faisait rien pour la prévenir. Mais Henri ne peut résister plus long-tems à son agitation ; la majesté royale rompit le silence, quand la vertu le gardait encore. Ce n'est point un juge qui interroge ; c'est un

ami qui s'épanche. Quel entretien que celui de ces deux grandes âmes que l'on a voulu éloigner, qui se rapprochent comme par une pente invincible, & qui se reconnaissent toutes deux à leur premier sentiment ! Henri IV avait douté de Sully ; mais Sully n'a jamais douté de son roi. La sécurité & peut-être la fierté d'un cœur pur avaient fermé sa bouche ; la reconnaissance le précipite aux genoux du prince à la vue des courtisans. Mais ce transport si noble peut ressembler à l'humiliation d'un coupable. Henri craint qu'on ne fasse un second outrage à l'innocence : *Relevez-vous*, s'écrie-t-il, *relevez-vous ; ils vont croire que je vous pardonne.*

Mais si les ennemis de Sully étaient confondus, tous ceux de Henri n'étaient pas défarmés. Il semble que l'esprit de rebellion, de complots & d'intrigues, soit une fièvre obstinée, une fureur épidémique, qui ne s'apaise qu'après de fréquens accès ! Le fanatisme fermentait encore dans quelques âmes faibles & atroces ; & l'ambition née des guerres civiles, égarait des esprits inquiets, pleins d'illusions, de projets & d'espérances. Henri parmi tant de conspirations qu'il avait étouffées, n'avait puni qu'une fois, encore après avoir pressé le coupable de mériter sa grace, avec autant d'instances que ce même coupable en aurait pu employer pour l'obtenir. En butte à tout moment au glaive des assassins, il leur avait échappé. Mais tant d'attentats contre sa personne avaient frappé profondément son âme. Tant d'ingratitude & de perfidie le pénétrait d'une horreur involontaire : *Mon ami*, di-

fait-il à Sully, *ils me tueront*. Quel mot! Ah! qu'un monstre, qu'un Néron arrêtant ses regards sur lui & sur les hommes, se dise: *Ils me tueront*; que sa conscience lui répète: *Ils te tueront*; & que ce mot terrible retentisse autour de son âme, lorsqu'il sort de son lit avec le projet du crime, lorsqu'il y rentre avec les remords, rien n'est plus juste, & l'humanité est vengée. Mais c'est Henri qui a prononcé ce mot; Henri qui ajoutait: *Que deviendra ce pauvre peuple?* Hélas! parmi ce même peuple devait se trouver le monstre qui le ravit à la France. Et cette vie glorieuse & si chère! illustrée par tant de victoires, consacrée par tant de bienfaits, fut la proie du plus vil des humains. O Français qu'il a tant aimés! Vieillards qui avez été les témoins de son règne! Enfants qui auriez vécu ses sujets! Habitans des campagnes, vous qu'il se plaisait à entretenir sous vos cabanes; & vous qui l'approchant de plus près, avez dû le chérir davantage, pleurez le bon roi; mais en le pleurant, songez que c'est le fanatisme qui l'a frappé; c'est le plus grand de ses forfaits, faut-il que ce ne soit pas le dernier!

Et que pourrait-on reprocher à sa mémoire? que pourrait dire contre lui cette voix redoutable qu'on ne distingue pas, au bruit des éloges, des applaudissemens, des acclamations de la cour; mais qui se fait entendre dans l'étendue des âges & dans le long silence des tombeaux? Osera-t-on lui faire un crime d'avoir ouvert son cœur aux impressions de la tendresse & au pouvoir de la beauté? Mais si jamais le plaisir n'a pû l'ar-

racher à son devoir ; si jamais un regard de l'amour n'a balancé la voix de la justice ; s'il a fû résister à la séduction en cédant à la sensibilité, osez-vous l'accuser encore ? Quand les faiblesses ne ternissent pas les grandes actions , les grandes actions font oublier les faiblesses.

O Henri ! si de la demeure des bons rois , tu jettes quelques regards sur ces humains si difficiles à conduire , & si aisés à égarer ; si les sentimens de nos âmes peuvent encore affecter la tienne , combien n'as-tu pas dû jouir de cet hommage universel que l'on vient de rendre à ta mémoire ? Elles s'ouvrent ces tombes augustes (\*) où reposent tant de princes & de souverains , & le peuple court en foule contempler ce qui reste de ses maîtres : il passe près de ces grandeurs détruites ; mais un cri général , un transport unanime le rassemble autour de toi : hommes de toute condition , de tout âge , tous n'ont qu'un sentiment & qu'une parole ; *Où est Henri IV ?* Et ce nom répété par toutes les bouches , roule dans ces profondeurs ténébreuses. Le tems a dévoré les vains ornemens qui couvraient ta cendre ; mais c'est elle que l'on révère , que l'on s'empresse de toucher ; il semble que ton esprit l'anime encore. Ce cercueil défiguré est couvert de baisers & de larmes ; on dirait que toutes ces ombres royales ont disparu devant toi , & que la tienne seule remplit cet azile de la mort ; c'est que l'on juge la gloire & qu'on aime la bonté. Rois , conquérans , héros , voyez les pleurs

(\*) Le tombeau de St. Denis.



d'attendrissement qui coulent sur cette tombe; celui qu'elle renferme n'en a jamais fait verser d'autres; déposez à ses pieds vos palmes & vos trophées! Philosophes, législateurs, venez y déposer vos ouvrages; son exemple peut bien plus que vous! Hommes de toutes les nations, pleurez de ne l'avoir pas eu pour maître! Si les vôtres lui ressemblent, ils voudront mériter de telles larmes; s'ils ne lui ressemblent pas, ils ne sauront pas même si vous pleurez.

*Fin du second Volume.*



**T A B L E**  
**D E S M A T I È R E S**

Contenues dans ce volume.



	page:
<i>Éloge de Charles V.</i>	1
<i>Éloge de Fénelon.</i>	35
<i>Éloge de Racine.</i>	75
<i>Éloge de La Fontaine.</i>	157
<i>Éloge de Catinat.</i>	197
<i>Éloge de Henri IV.</i>	253

Fin de la table du second volume.

(... ..)

...

2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

...

...

...	...
...	...
...	...
...	...
...	...
...	...

...

550900





